Chronique des temps modernes

De Aimé Césaire à Albert Camus en passant par Ernst Jünger, Régis Debray et quelques autres. Propos sur la littérature, la philosophie et les temps modernes.

Du même auteur :

Inventaire de la modernité avant liquidation, Avatar éditions 2007.

Le front du cachalot. Carnets de fureur et de jubilation, Dualpha 2009.

La tyrannie de la transparence. Carnets II, L'Aencre 2011.

Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne, Avatar éditions 2011.

La banlieue contre la ville. Comment la banlieue dévore la ville, La Barque d'Or, 2011.

Ecrire contre la modernité, précédé d'Une étude sur la philosophie des Lumières, La Barque d'Or, 2012.

L'effacement du politique. La philosophie politique et la genèse de l'impuissance de l'Europe, La Barque d'Or, 2014.

Arnaud Guyot-Jeannin dir., *Aux sources de l'erreur libérale*, L'Age d'homme, 1999; *Aux sources de la droite*, L'Age d'homme, 2000.

Thibault Isabel direction, *Liber amicorum Alain de Benoist*, I et II, 2003 et 2014

Sous le nom de Jean-Marie Legrand :

Dépressions et para-dépressions, avec Georges Charbonneau, SB org, 2003.

Bernard Granger et Georges Charbonneau dir., *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001, www.hermeneutique.fr

Jeanine Chamond dir., Les directions de sens, Le Cercle herméneutique, 2004.

Jean-Pierre Muret dir., L'urbanisme communal, Pro-edi, 1990.

Association La Barque d'Or (LBO) 12 rue Léon Blum 94600 Choisy le Roi Contact : labarquedor@hotmail.fr la-barque-d-or.centerblog.net

Pierre Le Vigan

Chronique des temps modernes

Association La Barque d'Or (LBO) 12 rue Léon Blum 94600 Choisy le Roi Contact : labarquedor@hotmail.fr la-barque-d-or.centerblog.net

Sommaire

Note liminaire / 9

Chronique des temps modernes /11

Annexes:

Préface de Michel Marmin au Front du cachalot / 229

Avant-propos de l'auteur au Front du cachalot / 231

Note liminaire

On trouvera ici réunis des textes, parfois complétés, essentiellement issus du *Front du cachalot, carnets de fureur et de jubilation*, ouvrage publié en 2009 aux éditions Dualpha (francephi.com), animées par Philippe Randa qui m'a fait l'amitié de me permettre de toucher de nouveaux lecteurs. Nombre de notes politiques les plus liées au contexte de l'époque ont été enlevées. On sait qu'*Eléments*, le magazine des idées, avait accueilli de nombreuses pages de ces carnets (écrits entre 2001 et 2008 pour ceux inclus dans ce livre).

Le *Front du cachalot*, dédié à Alain de Benoist, était précédé d'une préface de Michel Marmin (qui dirigeait alors *Eléments*) que l'on trouvera en annexe. Le titre de mon livre était quelque peu obscur, comme les profondeurs de l'océan, pour tout autre que moi. Le lecteur pourra lire, encore en annexe, l'avant-propos qui en éclairait le sens.

L'unité de ces textes est simple : c'est une chronique des temps modernes. Relisant ces notes qui font souvent mention de thèmes littéraires ou philosophiques liée à la situation existentielle qui est la nôtre, dans les temps modernes, ils me paraissent avoir plutôt bien vieilli. J'ai guetté des signes du temps, j'ai peut-être éveillé par là même à quelque souci du monde qui se défait. Il faut essayer de maintenir ce que le monde porte d'humain. Renouer les liens qui libèrent de la solitude, de la masse, du chaos, du non-sens, du non-vivre

PLV

« Il faudrait dire des choses éternelles pour être sûr qu'elles soient d'actualité » Simone Weil

Chronique des temps modernes

Jean-Louis Bory expliqua un jour que pour Céline la réalité de la vie c'est la mort (in *Magazine littéraire*, « Céline », 116, 1976) - ce qui est exactement, mot pour mot, le point de vue de Clément Rosset. Et Jean-Louis Bory d'affirmer que la vie reprend toujours le dessus, « même si les Chinois étaient à Cognac ». Pourtant, c'est Jean-Louis Bory qui s'est suicidé. Au fond, Céline, vieux renard, génial renard, *aménageait* son pessimisme.

Jean-François Mattéi écrit : « Tout se joue, pour chacun de nous, entre la révolte contre les hommes et le consentement au monde, un monde que le mal a déchiré depuis l'aurore de l'humanité jusqu'à son crépuscule inévitable ».

Emmanuel Berl disait : « Je n'écris pas pour dire ce que je pense, mais pour savoir ce que je pense ». Mon *Inventaire de la modernité* est dédié à sa mémoire ;

Le tango épuise le fond même de la mélancolie et de tout romantisme morbide. Il ouvre ainsi à une musique au-delà de tout *pathos* (domination des passions). Rarement danse exalte autant la féminité. Rarement danse pousse-t-elle les femmes à être ce qu'elles sont au fond, à savoir profondément bonnes : attentives, humaines, fraternelles. Attention aux nuances : dans le tango, les femmes sont libres - mais non pas « libérées ».

Choses vues. Premier tableau. Un vieil homme (blanc) tombe dans le métro. Deux femmes noires - africaines plutôt qu'antillaises semble-t-il - l'aident à se relever et à marcher.

Scène de socialité primaire — au sens de Bourdieu qui distingue la socialité de la sociétabilité. Je rentre à minuit. J'achète une soupe (aux légumes ; l'influence de la diététique de Matzneff ?) et un Orangina pamplemousse. Je n'ai pas assez de liquide sur moi. L'épicier arabe me dit : « Donnez ce que vous avez, cela ira ; il faut bien que vous mangiez ». Une pratique courante dans la culture des sociétés traditionnelles, des pyrénéens des années 1920 comme des Africains, mais abandonnée dans l'Occident consumériste

Dans le tango, l'homme doit toujours avancer. Il dessine ainsi un *topos* tel celui d'Apollon dont la flèche s'enfiche en terre, et toujours plus loin marque l'avancée à faire (cf. Philippe Forget, *L'Art du comprendre*, 10, juin 2001).

L'Histoire de France de Marc Ferro (Odile Jacob, 2001). Enfin une histoire qui présente les virtualités, qui explique les conséquences des vues du monde des acteurs. Non point une histoire sans pesanteurs historiques (la démographie pèse, la géographie importe, etc), mais une histoire dans laquelle les déterminations ne sont pas présentées comme inéluctables. Un exemple : il est question des atouts qu'avait encore

Napoléon en 1812, qu'il avait encore en 1813, et qu'il n'a pas su ni voulu voir. L'histoire ne manque pas de carrefours, d'endroits d'où l'on peut *bifurquer*. Encore faut-il les *voir*.

« Le goût du courage est très répandu connu surtout sous le nom de goût du risque. En subtilisant beaucoup on trouverait peut-être qu'il est un signe de sous-vitalité : on risque pour donner du ton à sa vie ». Nietzsche ? Non. Montherlant.

« On ne meure pas puisqu'il y a les autres » dit Aragon. Du moins il y a *certains* autres, qui ne pensent pas *comme vous* mais à *partir du même lieu* que vous, et d'où on a, pour qui sait voir, exactement *le même point de vue*. Considération accessoire : la pensée n'est rien (et la « personnalité » de celui qui pense : moins que rien), la topographie est tout. « D'où parlez-vous ? ». De quelle région du cœur parlez-vous ? C'est effectivement la question essentielle. Nietzsche appelait cela : écrire avec son sang (nous savons que c'est ce qu'il faisait).

La paranoïa : elle ne met pas en cause l'unité de l'expérience vécue. Rien ne « dépayse » vraiment le paranoïaque, rien ne le déstabilise : il transporte avec lui son monde, pour lui bien plus réel que tout autre (lire à ce sujet Lily de Vooght dans *L'art du comprendre*, 10, juin 2001). C'est sa force. C'est aussi sa limité : l'autisme.

Le style de Philippe Forget : à la fois sec, court, aphoristique et baroque. Qu'il puisse y avoir une austérité du baroque, un jansénisme du baroque n'est pas le moindre des paradoxes. Ce n'est pas « l'austère qui se marre » c'est le baroque qui se révèle finalement austère.

Christophe Donner (« L'empire de la morale » dans *Le Figaro*, 20 août 2001): il se prononce contre la folie d'unir, au sens d'unifier et de tout uniformiser. Contre le communisme. Contre l'assimilation. « L'assimilation devient un fantasme aussi barbare que l'élimination. L'idée qu'à la faveur du grand métissage tous les problèmes de races auront disparu, c'est un délire qui ne signale aucune bonté mais une paresse intellectuelle très dangereuse. Le "grand métissage" fera au contraire de chaque être humain le prototype d'une race à part, multipliant les "problèmes de races" par cent millions. L'identité de chacun ne se fera qu'au détriment de l'identification de tous, ce qui exigera de l'espèce humaine un travail religieux mille fois plus intense ». Lucide constat. Evidemment, pas dans l'esprit du temps.

Dimanche 22 septembre 2001. Henri Alleg parle sur France Inter. Je n'ai pas une sympathie particulière pour les compagnons de route du FLN. Il est certain qu'avec 1000 fois moins de violence et un peu plus de sens politique - comme l'ont eu les indépendantistes indiens - l'Algérie serait aussi devenue indépendante, avec 4 ans de retard tout au plus. Mais écouter Alleg n'évoque pas seulement cela. C'était tout de même quelque chose que d'être communiste, et, à l'occasion, de se faire torturer pour ses idées. Chapeau bas. Rien à voir avec le P.C.F actuel. (Régis Debray fait état d'un sentiment proche sur le fait qu'un certain optimisme historique lié au militantisme est devenu inaudible dans *Modernes catacombes*, 2013).

« Il me semble reconnaître chez les hommes les plus forts, un point vulnérable qui les raccorde à l'enfance, à une sorte d'originelle pureté. Chez les femmes, ce même point les relie toujours à l'avenir, c'est-à-dire à la nécessité, à l'utilité, et je préfère le premier secret au second », écrit Odette Joyeux (*La Parisienne*, n°1, janvier 1953). Bien vu. Cela ne serait pas une mauvaise idée si, aujourd'hui, les femmes s'intéressaient un peu à ce que sont vraiment les hommes avec qui elles couchent (ou non d'ailleurs); il est vrai que cela demanderait du travail, et que l'amour est un travail. Et ce à une époque où ce qui est *in*, ce sont les loisirs.

Michel Houellebecq n'a pas «toujours raison» (contrairement à qu'un slogan disait de Mussolini), mais il doit toujours vrai, ce qui est beaucoup mieux. « Au fond, se demandait Michel, en observant les mouvements du soleil sur les rideaux, à quoi servaient les hommes ? Il est possible qu'à des époques antérieures, où les ours étaient nombreux, la virilité ait pu jouer un rôle spécifique et irremplaçable; mais depuis quelques siècles, les hommes ne servaient visiblement à peu près plus à rien. Ils trompaient parfois leur ennui en faisant des parties de tennis, ce qui était un moindre mal; mais parfois aussi ils estimaient utile de faire avancer l'histoire, c'est-à-dire essentiellement de provoquer des révolutions et des guerres » (Les particules élémentaires). On notera que Houellebecq ne joue pas de l'humour, dont il explique ailleurs qu'il ne sert à rien. L'effet d'humour vient du strict énoncé de la réalité. C'est vraiment, au sens littéral, la politesse du désespoir (Accessoirement, cet extrait montre que, contrairement à ce que disait un écrivain [Paul Léautaud ?], on peut faire un très bon usage du point-virgule).

« Il faut se souvenir de la place centrale qu'occupaient, pour les humains de l'âge matérialiste (c'est-à-dire pendant les quelques siècles qui séparèrent la disparition du christianisme médiéval de la publication des travaux de Djerzinski) les concepts de *liberté individuelle*, de *dignité humaine* et de *progrès*. Le caractère confus et arbitraire de ces notions devait naturellement les empêcher d'avoir la moindre efficacité sociale réelle - c'est ainsi que l'histoire humaine, du XVè au XXè siècle de notre ère, peut essentiellement se caractériser comme étant celle d'une dissolution et d'une désagrégation progressives » (Houellebecq, *Les particules élémentaires*). C'est en somme un résumé des thèses de Pierre-André Taguieff dans *Du progrès*. (Essai, Librio, 2001).

Dans *La Conscience*, de Natalie Depraz (Armand Colin, 2001), nous lisons un commentaire sur la psychiatrie existentielle, qui est plutôt une anthropologie des troubles de la psyché. Au sein de ce courant important se situe Wolfgang Blankenburg. Nous abordons ici une réflexion – à visée très pratique, opératoire dirait-on aujourd'hui,

puisqu'elle vise à *soigner* – sur les formes atténuées, « pauvres » de la schizophrénie, qui, par leur proximité d'avec la normalité permettent de penser le passage de l'un à l'autre état. L'idée principale, développée ensuite par Arthur Tatossian, est que le soin de la schizophrénie passe par l'empathie, par une relation de confiance et presque d'amitié entre le soignant et le malade qui évite à ce dernier de « partir », c'est-à-dire de quitter le sol de la compréhension commune de soi et des autres, qu'on appellera plus brièvement « le sol familier du monde ». Comme toujours : pour comprendre est nécessaire le recours à l'intelligence, mais pour agir est nécessaire le recours au coeur.

L'histoire de l'Occident montre que la curiosité a fait autant de dégâts que l'oppression.

On lit quelque part qu'Alain de Benoist a une conception « molaire » du monde. Qu'est-ce qu'une vision molaire du monde ? Voici une assez bonne définition d'un monde molaire : « Le monde que nous connaissons, le monde que nous créons, le monde humain est rond, lisse, homogène et chaud comme un sein de femme » (propos d'un personnage des *Particules élémentaires* de Houellebecq).

Guy Debord et la société du spectacle. Le thème est à la mode. Pas sûr toutefois que la société n'ait pas changé de nature. Ne sommes-nous pas dans une société de l'inter-communication, où la distinction entre spectateurs et metteurs en scène est en voie de disparition (ce dont un Michel Serres se réjouit sans apporter quelque argument convaincant en faveur de ce phénomène). On croit aller voir les animaux du zoo, mais le spectacle, ce sont les visiteurs.

Fin décembre 2001. Mort de Léopold Sédar Senghor, père du Sénégal indépendant, admirable poète de langue française, ami de la

France. A son enterrement, ni le Président de la République (française), ni le Premier Ministre n'ont estimé nécessaire de se déplacer.

La place du père dans le christianisme est une grande question. « Notre père ... ». Au fond, le postulat de base du christianisme c'est que la famille est *forcément* un échec et qu'il faut donc se trouver un père de substitution. « Notre père » c'est l'*autre* père, plus fiable que le père biologique. N'autre père, diront les lacaniens.

Faut-il dire que les animaux ont des droits ? Méfiance. On commence par dire qu'ils ont des droits, on finira par dire qu'ils ont des devoirs, qu'il s'agit pour eux d'être animalement correct, de ne pas manger les petites souris, ou, pire, de ne pas les tuer si on n'a pas l'excuse de vouloir les manger (impératif d'utilitarisme et interdiction du jeu), d'opérer un tri sélectif de leurs ordures, d'avoir un comportement de chasseur 'citoyen', etc. Je ne sais donc pas si les animaux ont des droits. Par contre, une chose est sûre, nous avons des devoirs vis-à-vis des animaux.

« La terre intensément nous exauce, appesantit sur nous son étreinte,
Brûle, alimente un ferment. Des dieux, rocheux,
ligneux, rugeux,
Affermissent notre alliance. Ils gardaient,
inspectaient des îles mobiles.
Ils m'enjoignent d'être fidèle. »
Pierre Oster, *Paysage du tout*, Gallimard, 2000.

Le cinéaste britannique Ken Loach critique la déqualification et l'éclatement des professions du rail. A propos des travailleurs concernés, il note : « C'est plus grave qu'une question d'argent. Ils ont perdu bien plus que de l'argent : toute une manière de vivre, tout ce qui

faisait la joie d'être ensemble et donnait une raison de se lever le matin. On voit l'esprit d'équipe se perdre au profit du "chacun pour soi". C'est tout le tissu social qui est affecté, pas seulement la qualité du travail. Les relations humaines se dégradent, la chaleur, l'humour, la solidarité. Il faut parler d'une sorte de vandalisme » (*Le Figaro*, 2 janvier 2002). Oui, les sauvageons ne sont pas tous dans les banlieues. Qui a le culte du gros argent se comporte en sauvageon.

La souffrance de l'immigrant est d'abord la souffrance de l'émigré. Celui-ci, par honte, minore l'expression de ses difficultés dans le pays d'arrivée auprès de sa famille d'origine et encourage ainsi à la poursuite de l'immigration. C'est ce que montre formidablement bien Abdelmalek Sayad (1933-1998), disparu peu de temps avant son ami Pierre Bourdieu, dans *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (Seuil, 1999, préface de Pierre Bourdieu). L'Eglise, qui en connaît un bout sur les hommes, comprend souvent bien cette souffrance. En témoigne le fait qu'elle organise dans les quartiers cosmopolites des grandes villes, des « fêtes des nations » et des « messes des nations », et non des « fêtes de l'intégration ». Bien entendu l'Eglise a des visées métapolitiques. Et alors ?

A propos des rapports entre marché et capitalisme. Jean-Pierre Lemaire fait justement remarquer sur le site internet du mouvement Alternative rouge et verte (AREV) : « C'est cette liaison intime (entre marché et capitalisme) qui rend inacceptable la formule de Jospin "Oui à l'économie de marché, non à la société de marché". Il est d'ailleurs très éclairant à ce sujet d'évoquer l'opération qui a consisté sans les années 80 à "réhabiliter" l'entreprise et à préférer au terme capitalisme trop négativement connoté celui d'économie de marché bien plus souriant et destiné comme d'habitude à présenter les rapports sociaux comme des faits naturels incontournables. Au final et quelles que soient les précautions de langage, il s'agit bien de la même chose. »

Entretien avec Jacques Siclier sur le cinéma français pendant l'Occupation (*Télérama*, 9 janvier 2002). Jacques Siclier défend justement Henri-Georges Clouzot dont le film *Le Corbeau*, sur la nausée des dénonciations anonymes, s'est vu refuser l'autorisation de diffusion en Allemagne pendant la guerre.

« Ce qui compte dans la vie et surtout dans la mort, c'est ce qui n'arrive pas » écrit Patrick Besson. C'est-à-dire que, ce qui compte vraiment, c'est ce dont on manque ?

Pierre Jourde est auteur de La littérature sans estomac (L'esprit des Péninsules, 2002). Pierre Jourde n'aime guère Michel Houellebecq, ce qui est son droit, mais semble surtout peu convaincu que tout soit permis dans le cadre d'un roman, y compris la mise en scène de personnages tenant des propos condamnés par la loi. Il faut bien sûr défendre ici sans restriction aucune le droit au blasphème. Par ailleurs, Jourde note que Houellebecq ne croit pas au moi intérieur. En cela il se rattache aux grands écrivains. En effet, tous les véritables écrivains « ne créent la différence individuelle que pour la mettre en question ». Houellebecq met de fait en question l'illusion du moi. Pour lui, l'individu est sa mort : à savoir que c'est sa souffrance comme préparation à la mort qui, seule, lui appartient en propre. Houellebecq se rattache, comme Proust, à l'héritage de Schopenhauer, pour la vision de la banalité du monde commun : une banalité sans dévalorisation. Mais c'est un monde commun hanté par un manque. Alain Besançon montre bien que la place que tient Auguste Comte chez Michel Houellebecq vient de ce qu'il a posé le problème de la survivance d'une société sans autorité spirituelle (Commentaire, 96, hiver 2001-2002).

Dans *Vacances dans le coma*, Frédériuc Beigbeder écrit : « Le fric permet la fête qui permet le sexe. » On en est là ?

Patrick Besson remarque très justement que les gens (les « vrais gens » comme disent les politiques et les journalistes qui les inspirent) souhaitent moins être « écoutés » qu'entendre - enfin - des politiques qui auraient des choses à leur dire.

Dans les années 80, il y avait au parti communiste un personnage du 2é cercle des dirigeants, un haut responsable de l'ANECR, association nationale des élus communistes et républicains, un dirigeant au moins aussi important que Robert Hue, maire comme lui d'une ville moyenne de la région parisienne, un vrai communiste habitant une cité HLM difficile de sa commune et un homme cultivé de surcroît. Cet homme, c'était Pierre Martin, maire de Villeneuve le Roi dans le Val de Marne, qui habitait la cité Paul Bert. Il est mort brutalement en 1989. Quand on connaît l'importance des personnalités dans les tournants politiques du P.C.F, l'évolution de celui-ci aurait pu être tout autre. le P.C.F serait-il devenu national-populiste ? Il ne serait alors peut-être pas descendu – électoralement mais aussi existentiellement, là où il est.

L'art de la politique est comme l'art de la guerre. Il convient de ne pas livrer toutes les batailles qui se présentent. Le principe d'une politique radicale doit être : « ni marginalisation, ni normalisation ». Se normaliser à contre-temps est un moyen sûr de se marginaliser.

Livre de Jacques Lecarme sur Drieu la Rochelle (*Drieu la Rochelle ou le bal des maudits*, PUF, 2001). Les biographies étant surabondantes, et, comme la psychanalyse, expliquant toujours moins qu'elles n'ambitionnent (connaît-on mieux Montherlant parce que l'on sait qu'il était notamment homosexuel ?), l'originalité du livre de Lecarme est de s'intéresser à l'écrivain Drieu, ce qui est bien le minimum qu'on lui doive. Drieu était incertain de lui-même, mais souvent plein de finesse et de contradictions fécondes. La judicieuse approche de Lecarme met l'auteur du *Feu follet* en parallèle avec d'autres écrivains, tels Céline, Malraux, Brasillach, Berl, etc. Lecarme voit à juste titre dans Brasillach (qu'il n'aime pas comme romancier) un critique littéraire et de théâtre

plein de maturité (auquel il faut ajouter un fin critique de cinéma). A noter que le point de vue de Pol Vandromme sur Brasillach ne parait pas très éloigné de celui de Lecarme puisque Vandromme ne voit pas en lui en romancier (je veux dire : un grand romancier), mais avant tout un passionnant et passionné mémorialiste (Vandromme, *Bivouacs d'un hussard. Souvenirs*, La Table Ronde, 2002).

Dominique de Roux dit : « La passion amenant les souffrances, écrire est la séduction qui apaise puis sublime. A chaque livre, donc à chaque Femme, on revient un peu mieux à la vie. Goethe avoue à Weimar qu'il va mourir non parce qu'il est à la fin de sa vie mais parce que : "Je ne vais pas bien, car je ne suis pas amoureux et personne n'est amoureux de moi" ». Ceci dit, écrire ne me paraît pas revêtir le caractère d'une séduction, qui serait une affaire en tout point peu sérieuse, mais me parait être avant tout et principalement un travail. Et au fond un travail de survie. Disons-le autrement : l'écriture est un lutte avec soi-même, in combat de soi à soi.

Une parole chrétienne dit : « Deviens ce que tu reçois ». C'est une belle formule. Le mystère de l'incarnation, que l'on rencontre dans le seul christianisme au sein des monothéismes abrahamiques, ne manque pas de force. C'est au demeurant l'aspect sympathique de cette religion qui avait commencé avec un « méchant dieu » (Pierre Gripari), intolérant, brutal, mal élevé et intrigant.

Limites du juridisme. Le discours du civisme, des droits et des devoirs est nécessaire mais il postule d'abord du lien social. La meilleure preuve en est la fiabilité plus grande des contrats non écrits, basés sur l'oralité et la confiance, par rapport aux contrats écrits, toujours susceptibles de recours, d'exception, de circonstances dérogatoires, ... « Que se passe-t-il dans les comportements, dans les subjectivités, quand le contrat n'a plus de contenu précis, qu'il ne protège plus de façon appréciable l'individu ? Je crois intéressant de creuser la part de subjectivité, de sentiments dans le contrat et dans la

solidarité sociale : il y a, dans les formes inédites et insidieuses de contrat, des affects dont la nature demande à être précisée » écrit la sociologue Claudine Haroche (*Le Monde*, 3 et 4 février 2002).

Il y a une contradiction entre l'affirmation de droits universels (le droit au logement par exemple), et la pure et simple justice. Prenons l'exemple suivant. Si le « droit au logement » (affirmé par la loi du 31 mai 1990) est un droit sans contrepartie, par exemple s'il devient le droit de rester dans un logement sans acquitter une contribution adaptée à ses revenus, c'est bien évidemment une injustice faite à ceux qui paient leur loyer. De même, il serait intéressant de demander aux immigrés en situation régulière ce qu'ils pensent de la régularisation des sans papiers et de l'accès aux mêmes droits et avantages sociaux pour les irréguliers que pour les immigrés ayant honnêtement respecté les lois du pays d'accueil.

En écoutant *Brouillard dans la rue Corvisart* de Jacques Dutronc et Françoise Hardy, comment ne pas être frappé par un climat de poésie dont la chansonnette à la mode nous a déshabitué. Ce qui est à craindre, c'est que de telles mélodies ne soient un jour tout simplement plus audibles.

Un admirable article de Gilbert Comte se lit dans le Dossiers H consacrés à *Dominique de Roux* (L'âge d'homme, 1997). A propos de cet écrivain, G. Comte écrit : « Sur les bons textes, il s'émerveillait à l'instant, avec toujours cette aptitude si rare de transformer en rires ses dégoûts comme ses admirations. En ce sens, il était la vie même, dans un perpétuel et joyeux jaillissement ». Toujours dans le Dossier H, *Dominique de Roux* se trouve une très éclairante lettre posthume de Jean-Michel Palmier. C'est un texte admirable d'honnêteté, d'absence de flagornerie, de lucidité et d'affection vraie. Jean-Michel Palmier, justement, évoque le *Grand Meaulnes* à propos de de Roux. Il y a au fond deux sortes d'hommes : ceux qui ont aimé le *Grand Meaulnes*, et les autres.

« Entre le pénis et les mathématiques il n'y a plus rien » disait Louis-Ferdinand Céline. C'est-à-dire qu'entre le travail des concepts et le sexe, il ne resterait rien.

La devise de Villiers de l'Isle-Adam : « va oultre ! » C'est un double commandement. Va au-delà, dépasse-toi, mais aussi, passe outre les mesquineries et petitesses.

L'écriture légère des hyperthyroïdiens est une écriture « exténuante par à-coups » (Hubert de Champris) et en même temps « surconsciente », comme l'écriture aphoristique. Ainsi chez Gabriel Matzneff. « Il est notoire, écrit Hubert de Champris, que les grands sensitifs sont aussi doués d'un esprit logique intraitable : la fulgurance des sensations y côtoie la précision et l'intransigeance de la pensée » (Nouvelle Ecole, 46, 1990).

Le Général Guderian, dont de Gaulle semblait partager les conceptions militaires, avait pour mot d'ordre : « Ne vous occupez pas des ailes ». C'est valable uniquement à l'offensive *et* dans un déroulement rapide de celle-ci (cf. la percée de Sedan). Autrement, quand on ne s'occupe pas assez des ailes, c'est Stalingrad.

Jacques de Bourbon-Busset dit : « On n'arrive jamais à faire mourir en soi celles ou ceux à qui on a été uni ».

Louis Calaferte : « Je ne suis pas pessimiste, mais mortimiste. Un mortimiste c'est quelqu'un qui a une forte conscience quotidienne de la

mort » (cité de mémoire). Ce qui gagne aujourd'hui ce n'est sans doute pas le pessimisme contre le mortimisme mais tout simplement une forme d'infra-vie qui évacue tant la question de la mort que celle du « Où vont les choses » ; ce qui gagne c'est un présentisme sous le couvert du ''bougisme''.

Céline : « On écrira en style télégraphique ou on n'écrira plus ». Pourquoi pas si le style télégraphique est concis et précis. Hélas, il est souvent bref et flou : un comble. Le bref doit être mis au service du net. Ce qui n'est pas toujours facile !

Il se trouve une très belle photo de Louis Calaferte dans *L'aventure intérieure*. *Entretiens avec Jean-Pierre Pauty*, (Julliard, 1994) : à Bordeaux, en 1987, au Festival du livre. En regardant bien, Louis Calaferte ressemble à Pasolini.

Dans *Droit de cité*, Calaferte définit la massification comme un « impératif conduisant immanquablement à 1) la banalisation du médiocre 2) la légitimation du médiocre 3) la glorification du médiocre » Rien vu

Calaferte dit : « Il n'y a que des impuissants pour assister à des spectacles comme les corridas ». Hum. Pas si sûr. Calaferte n'était pas insensible aux propos - et sans doute au style - de Montherlant, dont il vante par exemple le *Fichier parisien*, Montherlant que l'on sait amateur de corrida

Andréï Tarkovski note : « Celui qui trahit une seule fois ses principes perd la pureté de sa relation avec la vie ». C'est précisément pour cela qu'il faut choisir ses principes avec discernement.

Boris Pasternak remarque : « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre ». Quand on pense aux salauds qui ont voulu « apprendre » de force le communisme aux peuples, aux architectes qui ont voulu lui « apprendre » à habiter des grands ensembles inhabitables, et aux Américains qui veulent « apprendre » la démocratie à tout le monde, on comprend l'actualité de Pasternak.

Louis Calaferte indique : [il faut] « Savoir plutôt que comprendre ». Certes. Et sentir plutôt que savoir.

Février 2002. Jonas Savimbi est mort. Il est mort comme un lion, se défendant jusqu'à son dernier souffle. Dominique de Roux aurait été fier de son ami.

2 mars 2002. C'est un sûr signe de médiocrité que l'engouement pour les *hussards* (littéraires). Encore plus, bien sûr, s'agissant des « néohussards ». Les *hussards* concernent au demeurant des oeuvres littéraires qui n'ont quasiment rien en commun. Dominique de Roux écrivait : « Tu vois, ce que vous avez appelé les Hussards n'était que la conjuration des ombres conjurées d'une écriture perdue avec Drieu, Céline » (...) « Elle s'est donc perdue mélancoliquement, la génération de Nimier, dans le dandysme politique et l'alcool, finissant par écrire des livres pour les rombières qu'ils adoraient ». Conclusion : s'il est plus agréable d'écrire du bien de certains que du mal de certains autres, étant entendu, comme dit Chateaubriand, qu'il faut économiser son mépris compte tenu du grand nombre de nécessiteux, il faut aussi dire du mal des médiocres par respect pour ceux qui ne le sont pas.

L'Universaliste, qui est un petit bulletin non conformiste, constate l'échec du sionisme : l'Etat-nation juif est malade, même si l'armée israélienne est forte. La création d'un Etat-nation palestinien serait un nouvel échec du nationalisme israélien. « Il y a pourtant des solutions que proposent des militants, même juifs israéliens et qui sont occultées par nos alternatifs ; il s'agit de renouer avec les vieilles propositions autrichiennes de Renner ou de Coudenhove-Kalergi, en séparant l'Etat de la nation, voire la citoyenneté et l'ethnicité, comme le propose plus récemment l'Israélien Michel Warschawski dans Israël-Palestine, le défi binational (Textuel, 2001) (...) ». (L'Universaliste, février 2002, BP 25, 75622 Paris cedex 13). Dans le même registre de réflexion, on peut lire « un point de vue sur la question palestinienne » émanant d'un libertaire israélien et publié dans Courant alternatif (février 2002) : « La seule issue souhaitable pour la situation actuelle en Israël-Palestine est la création d'un seul Etat sur le territoire de la Palestine historique, où toutes les personnes vivant aujourd'hui sur ce territoire ainsi que tous les réfugiés palestiniens qui choisiront d'y revenir seront citoyens ».

« La vérité n'est pas au bout du cerveau, mais au travers, comme une balle » (Hubert Haddad).

Charles Burchfield : ce peintre « réaliste » américain donne une étrangeté à la familiarité apparente des paysages américains, et particulièrement des paysages urbains, une étrangeté dans la proximité qui exclut tout « pittoresque ». Ce qui en fait un peintre lovecraftien.

Frédéric Schiffter a écrit *Sur le blabla et le chichi des philosophes*, PUF, 2002. Dans sa préface, Clément Rosset explique que la thèse de F. Schiffter est que, contre la réalité irréelle, fondée sur l'Idée ou l'Etre, la réalité réelle est « celles des phénomènes et des apparences ». Chichi et blabla ne sont pas du même ordre. Le chichi décrie le réel ; il mégote avec les choses qui sont là, sur la table. Le blabla recherche les « essences » ; il s'inquiète de savoir quel est le réel agissant qui se cache derrière le (vulgaire) réel agi. Inutile de dire que, selon F. Schiffter, et

selon Rosset, et selon moi, c'est cette recherche elle-même qui est vulgaire. « Vivre c'est faire bref » écrit Schiffter. « Je n'ai pas le temps d'apprendre à vivre et à mourir » note-t-il en ce sens - phrase qui se comprend à la lumière de celle de Boris Pasternak : « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre ». Comme un homme qui ne se raconte pas d'histoires, Fréderic Schiffter écrit encore : « L'idéal d'une vie heureuse paraît aussi crédible et aussi rassurant que celui d'une ''guerre propre'' ».

6 mars 2002. « Je suis de droite et de gauche, pour l'ordre et le progrès, pour la droiture et la justice ». Ainsi parle Jean-Pierre Chevènement. Max Gallo dit de son coté qu'il faut « transcender l'opposition gauche droite habituelle » (...) « exalter des valeurs classées à gauche comme la justice sociale, l'égalité, la laïcité, les services publics » et des valeurs classées à droite comme la « transmission du sens de l'effort, du sens du travail, de l'école, de la famille » (*Le Monde*, 6 mars 2002).

Nous sommes quelque uns à ouvrir des chemins de haute montagne. Nos traces seront, à d'autres, utiles. « Ce recours et ce secours, voilà la solidarité humaine dans ce qu'elle a de meilleur » écrit Montherlant.

Un article de Céline en mars 1933, *Pour tuer le chomage, tueront-ils les chomeurs ?* : « Devant les hommes toujours, la même question se pose : s'ennuyer ou pas ? » (in Pascal Fouché, *Céline. Ca a débuté comme ça.* Découvertes Littérature, Gallimard, 2001).

8 mars 2002. C'est la « journée des femmes ». Cela en évoque une autre. Berlin, mars 1943. Des allemandes « aryennes » réclament et obtiennent la libération de leurs conjoints juifs. Impressionnant, la persévérance et l'espérance féminine.

A quoi pensent les femmes pendant l'amour ? Paul Morand émettait l'hypothèse : à leur prochain chapeau ? A un sac à main ? Plus sérieusement, ce qui rapproche les hommes des femmes, c'est notre commune animalité. Ce qui nous sépare des femmes, c'est la parole (la communication verbale est toujours inférieure à la communication non verbale).

Morgan Sportes : « Rien ne s'oublie plus vite qu'une belle nuit d'amour ». Et quand c'est le contraire ? C'est là que commencent les soucis.

Le génie des titres de Gabriel Matzneff : « Le sabre de Didi », « C'est la gloire, Pierre-François ! », ... Matzneff est toujours exact et plante ses titres « au milieu du monde ».

Chacun connait le mot de Nietzsche : « Tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ». On connait moins la « réponse » de Montherlant qui est, en substance : « A force d'être blessé on finit par mourir » (ce qui peut aussi s'énoncer : tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus mort). Les deux ont raison ; les choses qui nous blessent ne sont pas forcément, en apparence, les plus meurtrières. Et telle blessure nous aide à hiérarchiser les autres.

« (...) Si dans mes livres j'ai toujours parlé avec respect de la peur, j'y ai craché plus d'une fois sur l'espérance, par un sentiment de gloire qui voulait défier la réalité. Crachats que j'essuie aujourd'hui » (Montherlant). A chaque âge de la vie, il faut faire un retour et une réevaluation de ce qu'on a pu dire et vivre. Avoir une pensée toute

entière en spirale, en retour sans marche arrière, en réappropriation et en nouveau développement du vivre.

« Ici l'on exulte; on éclate; on s'enivre par tous les sens. » André Gide

Une définition de François Mitterrand par André Rousselet : « François Mitterrand était un honnête homme du 17è siècle corrigé par les romantiques du 19è » (in Pierre Péan, *Dernières volontés, derniers combats, dernières souffrances*, Plon, 2002).

Curzio Malaparte. Ecrivain majeur. Fasciste puis antifasciste. Provocant, manipulateur et sincère à la fois (De même que Céline est à la fois geignard à gifler et pathétique). Malaparte s'était fait construire une maison étonnante, face à la mer, maison maintes fois transformées. Un ouvrage absolument superbe fait le point sur l'homme et sa maison, et sur ce que l'un dit de l'autre. Pureté des lignes de la casa Malaparte, discipline de la construction, sublime du site, démonstrativité de l'architecture sans la monumentalité fasciste. Cette construction de l'ordre d'une « beauté convulsive » (André Breton) est si personnelle presque autobiographique. Loin du « modernisme réactionnaire », selon l'expression de Jeffrey Herf concernant le national-socialisme allemand, nous sommes en présence, avec la maison de l'auteur du Soleil est aveugle (un des plus beaux livres sur et contre la guerre) d'un futurisme a-rationaliste et ainsi postmoderne (Michael McDonough, La Maison Malaparte, éd. Plume, 1999, disponible librairie Artazart, 83 quai Valmy 75010 Paris).

Parmi les aspects les plus antipathiques du fascisme italien, il y le livre d'un dignitaire fasciste de la fin des années trente, dont je n'ai plus le nom ni la référence, mais que j'ai eu entre les mains et parcouru. Il se

louait de la modernité des bombardiers et des mitrailleurs italiens décimant du haut du ciel les combattants éthiopiens.

« On devient ce qu'on imite ». Ce propos de Platon en dit long. Le masque que l'on porte c'est *aussi* notre vérité. Belle critique de l'idéologie de la transparence.

« On écrit pour oublier. Comme on boit », note Patrick Besson. Pour oublier quoi ? Non pas tant ce qui fait mal que ce qui cache ou brouille la lumière. On écrit « pour supprimer le flou », comme l'a remarqué un jour Julien Gracq.

« La France ne se résume pas à un casier judiciaire. On ne peut s'intégrer qu'à ce qui est aimable, et pour être aimable, il faut s'aimer un peu ». Voilà dans ses grandes lignes le message de Finkielkraut dans *L'imparfait du présent*. Un message perçu comme culturellement « de droite » donc insupportable par les médias dominants.

Voici une définition de la gauche par un ami socialiste : « Pour moi, la gauche c'est de considérer que le propre de l'homme c'est la primauté de la culture sur la nature. Et c'est ce qui me sépare des écologistes » poursuit-il. Je lui fais remarquer que « si l'écologie c'est considérer que l'homme n'a pas tous les droits, je suis partisan de l'écologie ».

**

« La galanterie, cette qualité qui se situe au delà de la politesse mais en deça du ridicule » (Fréderic Vitoux).

Le sociologue Jean-Pierre Le Goff parait très proche d'Alain Finkielkraut mais aussi de Tony Anatrella dans son analyse de l'état de notre société. Pour J-P Le Goff la perte des repères et des normes est ce qui crée la souffrance sociale, souffrance dont ceux qui ont encore des repères sont les premières victimes. « La thématique révolutionnaire de la rupture a changé de camp : elle s'intègre désormais à l'idéologie de la modernisation. C'est l'adaptation par elle-même révolutionnaire » (La démocratie post-totalitaire, La Découverte, 2002). La récupération de la thématique du changement par les promoteurs et les bénéficiaires de la marchandisation du monde est le fait majeur des 30 dernières années. C'est ce qu'avait bien vu aussi Pierre-André Taguieff dans Résister au bougisme.

17 mars 2002. C'est une très triste histoire que celle de l'assassinat de Guy-Patrice Bègue. C'est aussi au fond tout un symbole. Ce père de famille est mort en essavant de défendre son fils contre des racketteurs. agressé par une bande de dizaines de jeunes, roué de coups par ceux-ci après avoir été mortellement blessé. Il y a, oui, tout un symbole dans le face à face entre cet homme modeste, d'origine réunionnaise, artisan peintre se levant tôt tous les matins et des canailles ne sachant ce qu'est le travail, vétus d'habits « de marque » représentant des journées et des journées d'un travail honnête mais dans leur cas facilement acquis au prix de quelques trafics. On peut aisément imaginer que les jeunes délinquants déjà fichés par la police pour des larcins et violences « moins graves » avaient payé moins d'amendes - et très certainement aucune - que l'honnête travailleur occasionnellement mal garé devant un de ses chantiers. N'en doutons pas : cet assassinat est le signe d'une perte monstrueuse des repères et des respects sociaux de base. Le signe de la barbariue qui vient. Et qui est déjà installée. A force de complaisance et même de renchérissement envers l'idéologie dominante, celle des ayants-droits, droit au logement sans travailler, droit à la came, droit au « RMI jeune », nous sommes dans une société de créanciers où ce sont les honnêtes gens qui sont débiteurs des crapules, des parasites et même des assassins.

2002. Roselyne Bachelot, qui est à la tête de l'équipe de campagne de Chirac, est plutôt favorable à l'adoption d'enfants par les homosexuels. Quitte à être dans l'idéologie des droits, c'est-à-dire dans l'idéologie du « il est interdit d'interdire », on pourrait tout de même se poser la question du droit des enfants de ne pas vouloir être adopté par un couple homosexuel.

Le doux mot d'incivilité. Voler, violer, racketter, ce n'est pas une incivilité, ce n'est pas un simple comportement « non citoyen », c'est de la crapulerie, c'est de la lâcheté, c'est de l'ignominie. Il y a 60 ans un « jeune » comme le fils de Jean Prévost - 15 ans - était avec son père dans le maquis. Maintenant pour « s'affirmer », 40 jeunes tabassent à mort un homme isolé.

Lao Tseu dit : « Quand la vie veut sauver un homme elle lui envoie l'amour ». Encore faut-il être capable de l'accueillir.

L'extrême plaisir qu'il y a à retrouver des constantes anthropologiques. Vous ne confondrez pas un de vos amis congolais - ou colombien, ou mexicain - avec un voisin de la même origine. Mais une communauté subtile de traits, d'attitudes vous frappera. C'est une des beautés du monde que l'existence de ces types humains variés, de ces types raciaux qui, loin d'uniformiser, singularisent les individualités même.

Pascal Bruckner, dans *Misère de la prospérité. La religion marchande et ses ennemis* (Grasset, 2002) écrit dans une belle langue qui est la condition même de l'honnêteté de la pensée. Il critique moins le capitalisme que l'économisme. Critiquer le capitalisme comme effet (d'une mentalité) plutôt que comme une cause : il n'y a rien à dire contre cela. On ne peut être anticapitaliste sans critiquer l'économisme.

« Potage idéologique ». C'est ainsi que Pierre-André Taguieff dans son ouvrage aussi touffus que confus La nouvelle judéophobie (Mille et une nuits, 2002) qualifie les thèses de Michel Warschawski (Israël-Palestine. Le défi binational, Textuel, 2001). Selon ces thèses, afin de mettre vraiment fin au conflit actuel, un Etat binational israëlopalestinien devrait voir le jour sur tout le territoire de l'ancienne Palestine. On peut discuter de ces propositions ; ainsi, comme le dit Taguieff, ce « projet supposé salvateur de la société plurinationale (...) ne diffère guère que par le nom et quelques inflexions de la société pluriculturelle, ou multicommunautaire » (p. 220). Un projet qui a toujours aboutit à des échecs, dit Taguieff. Mais on doit remarquer autre chose : ce point de vue de Taguieff ne diffère guère, transposé d'Israël à la France, de celui des « racialistes » de Terre et Peuple pour qui le développement séparé des ethnies est la seule solution. Il est attristant de voir P-A Taguieff caricaturer en outre l'idée d'un découplage entre nationalité et citovenneté.

25 mars 2002. Une déclaration du gouvernement britannique. La Grande-Bretagne est prête à lancer une attaque nucléaire contre l'Irak, même sans décision des Nations-Unis. L'abjection.

18 mars 2002. J'apprends la mort de mon amie Anna Posner. Je l'avais vu pour la dernière fois le 30 janvier 2001. Elle n'est pas des personnes que l'on oublie. Cette femme d'une grande générosité humaine et d'une grande culture ne manquait pas de rappeler l'attachement qui la liait tout particulièrement à Alain de Benoist et à Michel Marmin. Elle m'avait raconté qu'à Auschwitz elle chantait : « Ah ce qu'on s'emmerde ici ... ». C'était une figure du courage, et c'était une figure de l'élégance.

Jean Coin écrivait il y a trente ans un livre plein de vigueur, de culture marxiste et historique, et de sens du débat : *J'en appelle à*

100.000 hommes. La crise du P.C et la révolution manquée, Plon, 1969. Il n'y a plus de public pour un tel livre. Ni à gauche ni à droite. Il écrivait avec justesse : « Par sa passion révolutionnaire, sa conception de la démocratie directe, sa qualité humaine, Blanqui est la plus belle figure du communisme français au XIXè siècle » (p. 249). Auguste Blanqui, présent !

Les Montagnards de la Révolution avaient instauré un salaire maximum. L'idée d'un revenu maximum est plus actuelle que jamais, elle est la condition d'une solidarité sociale retrouvée. Pourquoi pas un salaire maximum qui ne saurait dépasser dix fois le salaire minimum ?

Signes des temps. De plus en plus de gens circulent dans le métro bondé avec leur sac à dos en position de randonneur et sans s'en délester un seul instant. Et un inévitable lot d'hallucinés à roulettes, tous les dimanches, privatisent la ville en s'accaparant l'espace public sans le moindre souci de respect des autres usagers (Alain Finkielkraut aborde de son coté judicieusement cette question du vandalisme de l'espace public par des pseudo-babacool et autres bo-bo, dans *Le Figaro*, 8 août 2000).

L'architecte Patrick Berger remarque : « Il y a quelque chose d'incontournable aujourd'hui, c'est la perte du récit, d'un récit propre à une communauté de pensée, la perte de ce qui produit le style d'une époque. Il n'y a plus que des nostalgies et des architectures qui représentent des histoires personnelles. Cela produit un exhibitionnisme, une effervescence de sens qui ne peuvent être saisis sans la connaissance de l'intimité de l'architecte, et au bout du compte une ville qui n'a plus la qualité de la décence » (« Patrick Berger, architecte du silence », entretien avec Jacques Lucan, *AMC*, 9, octobre 1985).

Céline à Elie Faure : « Vous parlez femmes et Midi ». Ce qui veut dire: parlez Nord, ce serait parler homme. Et parler Midi c'est parler femmes. De là nait l'idée de la possibilité d'une géographie des directions de sens. Le Nord c'est le tragique et la solitude et le froid mais aussi la lumière. Le Sud c'est la masse et la chaleur, et aussi le grand obscurcissement. Le grand soleil est au nord, et les décisions tranchées, et le suicide, mais la vie est au sud et les femmes et plus que les femmes la sexualité même, polymorphe, au sud encore. Est et ouest maintenant. La mort est à l'ouest - l'Occident comme déclin -, car ce qui se couche est à l'ouest. La naissance est à l'est, dans les profondeurs continentales. Plus on s'éloigne de l'ouest, plus la terre s'épaissit, plus la vie est rude, et plus on se rapproche de l'origine, mais celle-ci ne se laisse jamais saisir, alors qu'à l'ouest, on atteint la mer. C'est-à-dire qu'on atteint la mort. La mort est la seule certitude, mais c'est pourtant proche de la mort, proche de la mer, que plus douces sont les conditions de vie. Que plus douce est la vie vers sa fin.

Reparlons de Louis-Ferdinand Céline. Philippe Alméras note que, dans le *Céline* de Maurice Bardèche, ce dernier s'interroge sur l'effet qu'a pu produire le port de l'étoile jaune par les Juifs sur l'auteur de *Bagatelles*. Il est vrai que Bardèche parle de Céline avec des pincettes. A l'évidence il ne l'aime pas. Plus encore, mon intuition est qu'il le méprisait – non pas l'écrivain, qui est sans conteste important voire génial, mais l'homme. Céline manquaut d'innocence.

« Les choses, comme les êtres, se touchent par le bord de leur ventre, tangentiellement » (Jarry).

« (...) L'architecture est rentrée dans le processus de disparition (différent de la perte de l'"aura") qui atteint les arts comme expression de l'être des choses et de la société. Passée du côté de l'effectuation technique (dans le construit) et de l'hyperréalité sociale (par voie médiatique), elle participe de l'oubli de la dimension vitale de la mort, de cette occultation de plus en plus acceptée du "crime commis en

commun" (Freud) sur lequel repose la société » écrit François Séguret (Masse mémoire fiction. L'architecture a perdu son ombre, Sens et Tonka, 2002). De fait, ce qu'incarne une oeuvre, ce qu'elle manifeste, indépendamment de son caractère original ou non, est de moins en moins la question. Comme l'avait remarqué Léon Krier, le « kitsch » est devenu « le phénomène culturel le plus important de l'ère industrielle ». Le « kitsch » est la forme nouvelle d'un temps où il s'agit de ne rien signifier d'émotionnellement intelligible ; il est l'art de ce que le critique d'architecture Reyner Banham appelle une « modernité sans idéologie ». « Qu'est maintenant pour nous la beauté d'un monument ? Ce qu'est un beau visage de femme sans esprit : une sorte de masque » écrivait Nietzsche (Humain, trop humain).

Conversation entre Daniel Karlin et Catherine Millet dans *Télérama* (20-26 avril 2002). Pour Catherine Millet, la sexualité, et le plaisir, sont dissociables de l'amour. Pour Daniel Karlin « cette dichotomie n'a aucun sens ». Selon lui, dés qu'il y a sexualité il y a de l'amour. La vérité est sans doute plus complexe : il y a une psychopathologie de la sexualité, c'est-à-dire qu'il existe des rapports aux autres suffisamment distors pour que les rapports sexuels le soient aussi. A l'inverse, pour certains êtres, tout est grâce. Y compris bien sûr pour des partouzeuses ou des putes. En tout état de cause, la finalité de la sexualité n'est pas forcément de trouver l'orgasme, comme le remarque justement Catherine Millet notant : « en écrivant, j'ai réalisé par exemple que je m'étais dégagée de l'obsession de devoir trouver le plaisir ». La finalité de la sexualité est d'établir des rapports humains. Allons plus loin : c'est avant tout une forme privilégiée - et particulièrement forte - du lien social.

21 avril 2002. Jean-Marie Le Pen est au second tour des présidentielles. Il faut certainement, entre autres réformes, envisager, pour que les élections présidentielles ne connaissent pas une abstention croissante, de permettre, ainsi, le maintien au second tour, non pas seulement des deux premiers candidats arrivés en tête, mais de trois ou de quatre (ceux au-dessus de 10 % par exemple), celui obtenant le plus

de suffrages devenant président. Cette fin du bipolarisme limiterait le mimétisme affadissant actuel et favoriserait un vrai débat entre projets.

28 avril 2002. Maurice Lévy, Président de *Publicis* indique : « Il faut laisser la communication à sa place ; Lionel Jospin aurait certainement fait un meilleur résultat en étant lui-même avec ses qualités et ses défauts plutôt qu'en écoutant ses conseillers en communication ».

Vieillir, c'est restreindre, et s'est *se* restreindre. C'est restreindre le champ de ce à quoi on tient. Ce n'est pas rétrécir l'espace de la vie - qui au demeurant se rétrécit suffisamment par elle-même –, c'est choisir *ce qui compte vraiment*. C'est ensuite tenir plus serré *cela qui importe*. C'est faire mourir à l'avance ce qui gagne à mourir à temps sans quoi l'élégance y perdrait.

La mère de Brasillach aimait à dire : « Le dernier mot de la morale reste l'allure ». La mère d'un ami, chrétienne, ne demandait à Dieu qu'une chose : « Seigneur, donnez-moi la force de faire ce que je dois ».

A l'ère du machinal et du mondialisé, le politique, en Occident (l'Occident c'est l'Europe en tant qu'elle se meurt), régule les affects collectifs et co-produit de contre-affects afin d'éviter le surgissement des conflits. C'est en ce sens que le politique prend inévitablement la forme du système politico-médiatique. Lire en ce sens Alain Gauthier, *Désastre politique* (éd. Léo Scheer, 2002).

« Tout est truqué dans le monde contemporain, et cependant on s'y blesse » (Montherlant, *Le treizième César*).

Cet homme qui revient à ses heures, et dont la présence ne cesse de gagner en puissance d'évocation, qui dit le tout de la lumière, et le tout de la misère, et en cette clarté d'abîme, qui dit du monde l'extrême tranchant, et l'extrême coupure, et la blessure même. Cet homme : Léo Ferré, qui ne cessera d'être à nos côtés.

« Tenir un journal relève d'une activité de basse police et d'indicateur » écrivait Jacques Perret. C'est malheureusement vrai pour une grande partie des journaux d'écrivains.

« Il faut savoir regarder le néant » écrit Aragon. Plus dur : se laisser regarder par le néant. Victor Hugo dit quelque chose comme cela je crois.

De son côyé, l'écrivain Yves Navarre écrivit un jour : « Il faut sortir de la gueule du loup par la gorge du loup »

« La vie est un drame, c'est sa seule noblesse », écrit Xavier Patier (*Le démon de l'acédie*, roman, La Table Ronde, 2001). L'acédie a été décrite par Evagre le Pontique qui la considérait comme « la dernière bataille » du chrétien, c'est-à-dire l'ultime bataille. Mais la lutte contre l'acédie commence par le refus de sa sur-évaluation. En d'autres termes, pas de pathos : décrire des symptômes, c'est déjà presque s'en délivrer. Car toute description est un travail, et tout travail est anti-acédique.

Qui donc disait : « la vie, ce n'est pas si grave » ? Cela ne veut pas dire qu'elle n'est pas tragique.

Dans le système tel qu'il est, la lutte contre les exclusions (les exclus du logement, les sans-papiers, etc) est une voie réformiste. La voie

révolutionnaire c'est poser la question de ce qui manque vraiment : la question de la place de chacun dans la société hors travail, la question d'un lien social basé sur autre chose que l'avoir.

(Les Salles, 30570 Prosper Valleraugues, prosper.dis@wanadoo.fr), revue écologiste et distributiste, pose la question, non pas du « développement durable » (tarte à la crème du productivisme relooké) mais de la décroissance soutenable (n°7. chrysanthèmes 2001). Développant des thèses inspirées du Crédit social canadien (créditisme), de Georges Valois à l'époque du Nouvel Age et de Jacques Duboin, mais aussi de René Dumont, les rédacteurs de Prosper s'attachent à démontrer qu'il n'y a pas de croissance indéfinie possible dans un monde fini, et que la question clé est celle des usages. Rappelons que les Américains représentant 5% de la population mondiale consomment prés de 50 % des richesses. Le modèle américain n'est donc par définition pas transposable. Or, il sert de référence. C'est là le problème.

Quand il y a du sexe entre un homme et une femme, il n'y a jamais que du sexe. Mais quand il n'y a pas de sexe entre un homme et une femme, il n'y a souvent rien du tout.

« Plus sa vie est infâme, plus l'homme y tient : elle est alors une protestation, une vengeance de tous les instants » (Balzac).

15 août 2002. Arte. Thema. Leni Riefenstahl. Ce qui se dégage de cette femme - encore belle, c'est une impression forte de dignité, de souffrance surmontée, de lucidité (toujours cruelle) sur elle-même, de goût jamais inassouvi pour la hauteur. « La démesure qui m'habite ... » dit-elle. Ne nous y trompons pas : la mesure (grecque) ce n'est pas le contraire de la démesure, c'est prendre la mesure de tout, y compris du vertige. Leni Riefenstahl c'est aussi, et surtout, la bonté de son regard

sur les êtres, et sur le vivant en général. Un regard à la François d'Assise. Hantée par la question de la guerre des sexes, Leni Riefenstahl *est* Penthésilée, fille du dieu de la guerre Arès, reine des Amazones, tuée par Achille qui devient amoureux d'elle quand il est trop tard.

1810. Napoléon 1er à Pauline Bonaparte : « J'ai besoin de douceur et de bonne humeur ». Le même, lucide sur les (ses) amours : « Il me semble que l'on aime tranquillement, c'est de la petite amitié ». Quel psychologue que notre Napoléon. Vive l'Empereur !

« Rien ne pense plus que le dessin » disait Paul Valery. C'est-à-dire que rien n'est plus proche de la pensée que l'acte de mise en forme en quoi consiste le dessin.

Le Monde. Vendredi 13 septembre 2002. Visiblement, le courant abolitionniste en matière de prostitution progresse. Des clients ont été condamnés en vertu d'un article quasi-inusité en ces circonstances du pénal condamnant l'exhibition sexuelle. Bien « professionnelles » du sexe concernées ont été condamnées aussi. Un député de Paris - Vert - va déposer une proposition de loi permettant la condamnation des clients en tant que tels. Alors que nombre de prostituées affirment très clairement avoir choisi librement cette activité, leur parole est niée - tout autant que la parole des anciennes prostituées qui affirment qu'elles n'étaient pas « victimes ». De même, les associations qui travaillent avec les prostitués - hommes et femmes -, notamment dans la prévention du Sida mais aussi contre les violences sexuelles sont généralement tout à fait hostiles à la pénalisation tant des professionnelles que des clients. C'est en provenance des politiques que surgit une formidable irruption de moraline. Assez curieusement, dans une société où nombre de rapports humains, et notamment des rapports entre hommes et femmes sont marchands d'une manière plus subtile que les rapports prostitutionnels, seuls ceux-ci sont incriminés. Et si l'activité des « professionnelles du sexe » était basée au fond sur une certaine capacité de don, et sur un savoir-faire plus relationnel et humain que sexuel ? Et si l'idée que les rapports entre prostituées et clients sont faite de mépris réciproque était tout simplement fausse ? Ces idées simples dérangent. C'est le phénomène des yeux de boue. Les cochonneries que dénoncent les abolitionnistes ne sont pas devant leurs yeux mais d'abord derrière les leurs, dans leur tête. Celui qui voit de la médiocrité et de la laideur partout est souvent tout simplement un médiocre et un laid. Ce sont les cochons que ne voient que des cochonneries.

Martin Heidegger a donné aux architectes et urbanistes un cadre de réflexion que beaucoup ont enrichi, remodelé, et ils ont eu raison, mais dont ils sont tributaires. Ainsi, Benoît Goetz écrit : « Il y a une éthique de l'architecture parce que l'architecture est ce qui espace l'espace, précise, tranche, partage l'espace, de sorte qu'il n'y a jamais l'espace, mais des espaces. L'espace, c'est les espaces, c'est l'espacement. Cette disjonction, cette dislocation, est la condition même de l'éthique qui suppose qu'il y ait toujours une pluralité de séjours et qu'aucun lieu ne soit absolument, définitivement convenable. L'être-le-là est disloqué parce qu'il vacille toujours au bord du lieu où il se tient » (La dislocation. Architecture et philosophie, ed. de la Passion, 2002).

L'homme moderne et ses petites gesticulations baroques qui, comme tout le baroque, ne sont jamais très loin du mauvais goût.

A propos de Maurras, qui était quasi-sourd : « Il entendait par le front ». Ce qui ne manque pas d'allure.

Les Portugais disent « espérer » pour « attendre ».

2012. On « redécouvre » Pierre Boutang. Au plan philosophique il reste parfaitement creux (le Derrida de la vieille droite). Mais qui a l'exigence de la pensée philosophique ? la mauvaise littérature et ses pirouettes baroques tiennent lieu de tout pour les esprits légers.

« Celui qui ne préfère pas la forme aux couleurs est un lâche » dit William Blake. Le mot est très juste, et très dur. Ce qui est juste est toujours dur. Mais la réciproque n'est pas exacte. Il ne suffit pas d'être dur pour être juste.

« L'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. » (Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, livre IV).

Napoléon à propos de Talleyrand : « ça ne m'étonne pas qu'il soit riche, il a vendu tous ceux qui l'avaient acheté ». Mais est-on certain que Napoléon avait vraiment cet humour à la Sacha Guitry ?

Lucidité. « ... L'ombre que porte sur moi ce que je n'ai pas fait, ombre qui s'allonge avec mon soir » (Montherlant, *Le treizième César*).

« Pour décrire l'infini, il faut commencer par le fini » dit Goethe. C'est en commençant à décrire ce qui parait exprimable que l'on se heurte à l'inexprimable, mais aussi que l'on mesure la *hauteur* de l'inexprimable.

19 novembre 2002. Le Quatuor Caliente au Triton, dans la ville des Lilas. Un tango - de Piazzolla - joué avec une détermination et une tension peu commune. Rien de facétieux, de maniéré. Une intensité assumée jusqu'au bout, jusqu'au fracassement de la boule de nuit du monde. Le tango est une affaire sérieuse, à l'opposé du dévergondage d'un Mozart - l'homme « qui est mort trop tard » comme disait Glen Gould

Novembre 2002. « L'absence n'est pas le néant », dit Jean-Marie Turpin. Nous vivons à l'ombre de la présence de toutes les absences.

Une jeune femme que je croise m'explique sa conception de la vie : « Je ne crois pas que la vie serve à grand-chose, la vie des uns sert à améliorer celles des autres, c'est déjà pas mal. » Oui c'est déjà pas mal.

Il faut revenir sur la célèbre phrase de Maurice Merleau-Ponty : « L'homme est la somme de ses actes ». Cette phrase est fausse et vraie à la fois. Fausse en ce sens que aucun homme ne se résume à la course automobile qu'il a ou n'a pas gagné, au statut social qu'il a ou n'a pas acquis (ou conservé), aux expériences sexuelles qu'il a ou n'a pas eu, etc. Il n'empêche - et c'est en quoi Merleau-Ponty dit vrai : dans la vie, il n'y a pas ou peu de hasard. L'intelligence, c'est d'être heureux. Les gens malheureux sont, à leur façon, inintelligents. Ou ils n'ont pas une intelligence pratique de la vie, ce qui est la même chose. Réussir, c'est être en phase avec le monde. On peut critiquer ce monde mais c'est le seul réel. La « somme de ses actes », la somme des actes d'un homme, ce n'est pas la somme de « faits » bruts, c'est la somme des intentionnalités en accord avec le monde. L'homme est bien la somme de ses actes, dans la mesure, et strictement dans la mesure où ses actes sont la somme de ses pensées.

Selon Wittgenstein, l'homme heureux et l'homme malheureux habitent des mondes différents entre lesquelles la communication n'est pas possible.

La femme de l'aviateur (1981). Le cinéma de Rohmer est un cinéma où les jeunes filles semblent ne jamais pouvoir devenir des femmes. Cela repose des femmes qui paraissent n'avoir jamais été des jeunes filles

Georges Corm, Orient Occident. La fracture introuvable, la Découverte, 2002. Ancien ministre des finances du Liban, Georges Corm constate qu'à la confrontation Est-Ouest (communismelibéralisme) et à la culpabilisation de l'Occident par rapport au tiersmonde a succédé un discours narcissique de l'Occident sur lui-même. En refusant de prendre en compte le mouvement des non-alignés en tant que tel, dans les années 60 et 70, l'Occident a favorisé l'émergence d'un Tiers-monde antimarxiste (jusqu'à la fin des années 80), notamment avec l'Organisation de la Conférence Islamique. Les hommes politiques occidentaux, loin de prendre en compte les thèses d'Alain de Benoist (Europe-Tiers monde : même combat, 1986) sur la nécessaire alliance entre l'Europe et le Tiers monde pour, précisément, faire émerger un vrai tiers modèle, ni communiste ni libéral, ont joué à court terme l'Orient « barbare » par anticommunisme. Bilan : le retournement des islamistes contre l'Occident, bien évidemment « barbare » à leurs yeux. Georges Corm montre bien, à la suite de l'excellent Emmanuel Berl, qui avait écrit une admirable Histoire de l'Europe sans documents, dans une semi clandestinité sous l'Occupation - que la guerre des civilisations est un thème faux et qu'il faut sortir de la révérence obligée pour la formule de Paul Valery comme quoi l'Europe = Grèce + Rome + christianisme. Certes, quelques points de vue de Georges Corm sont révisables, mais sa mise au point est dans l'ensemble plus que salutaire.

Jeudi 5 décembre 2002. *Cabaret Kafka*, spectacle Yiddish à Boulogne-Billancourt, par le Théâtre à Bretelles. L'atmosphère d'un cabaret klezmer tel que Kafka les aimait à Prague, et à Berlin, et à Leipzig avant 1914. Etonnante langue Yiddish sans grammaire, langue

populaire s'il en est. Nous cherchons une langue pour l'Europe ? Et pourquoi pas celle-ci ?

Dans la revue *Urbanisme* (novembre-décembre 2002) on peut lire une étude sur « Perec et la ville » par Claude Burgelin. Ce demi-fou de Perec avait pour projet, dans *Lieux*, d'observer pour 12 lieux le vieillissement des territoires, des souvenirs, de l'écriture elle-même. Ce que je vois, ce que je pense que je voyais il y a un an, ... C'est un projet du type « mise en abîme », bien juif dans son esprit ; sans doute assez vain mais en même temps vraiement beau. Les Juifs ont l'art de consacrer de l'énergie à des choses inutiles, ce qui est évidemment une bonne idée. Projet archéologique en quelque sorte, « probablement mélancolique et secrètement lyrique ». Georges Perec aimait Paris par amitié pour les « sérénités secrètes » des existences qui s'y coulent et s'y croisent. Maria-Consuelo Ortiz a écrit sur Perec une belle thèse malheureusement inédite (voir aussi de M-C Ortiz, « L'autobiographie chez Perec : le cas d'Espèces d'espace », Romanische Forschungen 1/2. Ed. Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main. 1995).

Ecoutons Jean-Marie Turpin : « Pour établir vraiment la problématique égologique de la présence, qui est capitale, il m'apparaît (aussi mélancolique que puisse sembler cette considération) que si ma disparition éternelle n'était pas intrinsèque à ma présence actuelle, la conscience que j'ai de moi-même se réduirait à celle d'un individu charrié et laminé par le flux chronique des événements mondains où il aurait perdu toujours davantage sa substance et ses illusions d'être » (Vème méditation).

Qu'est-ce que la musique ? Une façon pour le monde de se faire présence à soi. Un apprivoisement du monde par lui-même : le monde s'écoute (et s'écoule) lui-même, l'homme figure les oreilles du monde.

Le temps est ce qui nous permet d'être au monde en perdant le monde.

Les souverainistes français sont l'avant-garde de l'arrière-garde. Toujours en avance pour prendre du retard. Ils auraient prolongé la ligne Maginot de l'Alsace jusqu'à Nice.

Le téléphone portable est le type même de progrès technique qui contribue à un recul de civilisation.

Une société se reconnaît aux signes sociaux qu'elle valorise. Aujourd'hui c'est l'humour. Triste pâture. Alors que le vrai humour suppose connivence et est rare.

Mardi 17 décembre 2002. L'ancien ministre des affaires étrangères Hubert Védrine plaide pour un Parti socialiste « plus à droite » sur certains sujets comme l'autorité et la sécurité, « plus à gauche » sur les questions de la mondialisation. C'est bien sûr une remarque tout à fait pertinente et qui ne concerne pas seulement le Parti socialiste. Cela consiste d'ailleurs essentiellement à demander aux gens qui font de la politique d'être à la fois plus intelligents et plus courageux. C'est peut-être les prendre pour ce qu'ils ne sont pas.

« Voyez-vous, il n'y a qu'une façon d'aimer les femmes, c'est d'amour. Il n'y a qu'une façon de leur faire du bien, c'est de les prendre dans ses bras. Tout le reste, amitié, estime, sympathie intellectuelle, sans amour est un fantôme, et un fantôme cruel, car ce sont les fantômes qui sont cruels ; avec les réalités on peut toujours s'arranger » écrit Montherlant (*Pitié pour les femmes*). Il dit la même chose avec une humanité d'une finesse vertigineuse dans *Celles qu'on prend dans ses*

bras. On dit que Montherlant n'aimait pas les femmes mais en tout cas il les comprenait.

« Tout va bientôt finir, et la tristesse même » écrit Montherlant (*Celles qu'on prend dans ses bras*). Il y a dans tout Montherlant, et particulièrement en marge de son théâtre des notes de lui du plus haut intérêt : une rigueur dans l'exposé de ses sources, un souci d'honnêteté et de clarté (ces deux notions sont en fait la même chose), une certaine souffrance, aussi, de voir à quel point on est (presque) toujours incompris. D'où des remarques « sans commentaire » dont une que nous livrons aussi "sans commentaire". Montherlant écrit donc, en 1957 : « Je ne voudrais pas finir sans citer le meilleur *bon mot* qui me fut dit sur *Celles qu'on prend dans ses bras*. "C'est bien, me dit cet homme de théâtre. Mais il y a trop de psychologie." »

« Chaque jour se font sur le trottoir, dans les conditions les plus sordides, des accrochages dont il ne naît nul mal pour quiconque, dont il ne naît que du bien. Sur cette idée finit *Celles qu'on prend dans ses bras*. Je ne vois pas là cruauté. » dit Montherlant. La seule chose « ennuyeuse » avec Montherlant c'est qu'on se demande toujours s'il reste quelque chose à comprendre du monde et des hommes qu'il n'ait pas déjà compris. Je crois que non.

La question de l'usage des citations se pose pour toute personne qui écrit et publie. Citer, c'est rendre hommage à ce qui a été déjà pensé. Ce n'est pas se dissimuler derrière ses citations, c'est *prendre place dans un cortège*. Citer c'est aussi prendre des risques, accepter le conflit des interprétations. L'accepter honnêtement, sur la base de sources vérifiables. Et ceux qui ne citent pas, que font-ils ? Ils pillent. Ils « affirment », dans la pure satisfaction narcissique de valoriser leur ego. Ils sont, en ce sens, bien « modernes ».

S'il n'y a pas de polarité naturelle entre Bien et Mal, le mal n'est qu'un « moins que bien », une « privation du bien » selon Augustin (cité par Maffesoli, « Cette folle volonté de Bien... », *Le Figaro*, 16 décembre 2002). Et dans ce cas le progressisme est justifié, car le progressisme n'est jamais qu'un perfectionnisme : vers plus de bien. Mais une vision manichéenne du monde - l'autre branche de l'alternative - est statique et autoritaire à la fois. Elle n'a d'ailleurs jamais été tenable. L'homme veut bien l'autorité mais avec un peu d'illusions.

Nietzsche: « Je crois que je vais inéluctablement à ma perte » (*Lettre à Hans von Bülow*, ex6mari de Cosima Wagner, cité par Tarmo Kunnas, op. cit., p. 105). Sans rien retirer au tragique de cette remarque de Nietzsche, il est clair que nous allons tous à notre perte.

Nietzsche a un mot très vrai sur le cynisme dans la bienveillance des rares personnes qui sont bienveillantes. De là faut-il admirer le caractère exceptionnel de la bienveillance sans cynisme.

Etienne Klein, *France Culture*, 7 février 2003. Le déclin de l'intérêt pour les activités scientifiques et la recherche vient de ce que la patience est une vertu de moins en moins répandue, dit-il en substance. La néophilie et la société du spectacle annihilent le sens de la durée ainsi que la vertu de patience et d'endurance. Dans une société où tout doit *pétiller*, l'austérité de la recherche et de toute entreprise intellectuelle ambitieuse n'est guère de mise. Nous avions le Grand Oeuvre de Balzac ou celui de Proust, nous avons les écrits de Sollers.

Eléments, décembre 2002. La justesse des articles de Ludovic Maubreuil, leur portée philosophique et anthropologique m'impressionnent - ce qui est bien le moins s'agissant de cinéma! Mais aussi, son analyse impitoyable des « tentations vaniteuses de

singularité » n'est pas loin d'entraîner quelque désespoir quant à la société dans laquelle nous vivons.

« La tristesse, c'est le manque de superflu, c'est ne plus pouvoir s'intéresser qu'à soi » disait Henri de Régnier (*Cahiers* 1887-1936). Je ne suis guère convaincu : beaucoup de gens ne s'intéressent qu'à euxmêmes et s'en portent très bien.

Débat Marcela Iacub et Françoise Héritier, *Télérama*, 5 février 2003. Questions de fond. Mme Iacub, juriste, connue pour des prises de position pour la légalisation de la prostitution, défend l'idée que chacun puisse donner une valeur en fonction de son échelle personnelle de valeurs à la sexualité. Dans cette perspective, l'idée que des services sexuels soient proposés contre rémunération par des hommes ou des femmes, à des hommes ou à des femmes, lui parait tout à fait normale. Extraits. « ... je conçois que la sexualité puisse être considérée comme une prestation » (...) « je ne vois pas pourquoi la prostitution ne pourrait pas être un métier comme un autre, voire un art! » dit-elle encore. Et de remarquer que les filles sont éduquées « au fond sur un mode prostitutionnel généralisé. Car, soi-disant dépourvues de désirs et d'un destin professionnel fort, elles se retrouvent ni plus ni moins à négocier quelque chose en échange de leurs services sexuels, le mariage, par exemple ».

Francis Picabia. Février 2003. Exposition au Musée d'art moderne de Paris. Deux périodes de Picabia sont particulièrement convaincantes : celle des mécaniques anthropomorphes (*Révérences*, 1915), et la période figurative, développée particulièrement dans les années 40 : *Autoportrait* (1940-42), *Portrait d'un couple* (1942-43), *Printemps* (1942-43), *Cinq femmes* (1941-43), *Nu de face* (1942), *Nu lisant* (1942-43), l'un des plus connu. Ces tableaux sont inspirés de photos de revues de cinéma, ou de revues « coquines » comme *Sex Appeal*, avec un sens du collage remarquable, un esprit « carte postale » facétieux, mais aussi un dessin de maître et une admirable maîtrise des valeurs. « Je ne peins

pas ce que voient mes yeux. Je peins ce que voit mon esprit, ce que voit mon âme » - disait Picabia, en quoi il se situe dans la tradition artistique exprimée par Goethe et illustrée par Cézanne. « L'oeuvre d'art est une forme, c'est-à-dire un mouvement arrivé à sa conclusion, dit de son coté le philosophe Luigi Pareyson, en quelque sorte un infini inclus dans le fini ».

Le péril pavillonnaire. L'IFEN, - institut français de l'environnement indique (étude du 25 février 2003) que le grignotage de l'espace par les zones pavillonnaires s'accélère : +1,6 % par an depuis 1992 contre +1,2 % / an pour 1981-1990. Conséquence : diminution de la biodiversité, risques d'inondation accrus dus à l'imperméabilisation des sols. Mais aussi, on constate que la distinction ville-campagne s'estompe; des villes étendues à l'infini grignotent le paysage ; la banlieue dite verte, – et en fait grise –, remplace l'affirmation franche de l'urbain juxtaposée à des paysages réellement ruraux. Contre la banlieue des jardinets et des nains de jardins, aussi néfaste que celle des grands ensembles, consommatrice d'espace, de routes, provoquant un usage immodéré de la voiture individuelle, des importations excessives de pétrole, de la pollution, et d'abord de la pollution visuelle, il faut réhabiliter des territoires urbains constitués de grands et beaux immeubles, de perspectives généreuses, comme E.U.R 42 près de Rome, comme Saint-Maurice Gravelle près de Paris, modèles d'urbanisme où les volumes sont maitrisés, comme l'esquisse la Plaine Saint-Denis coté RER D, comme divers nouveaux quartiers à la fois denses qu'insuffisamment souvent) et dépourvus de tours.

19 mars 2003. A la veille de l'agression américaine contre l'Irak, l'ultimatum de Bush demande à Saddam Hussein de partir. Mais l'administration américaine précise que leurs armées entreront à Bagdad quand même ! On aura rarement vu un tel degré d'imposture. Si, on a vu cela à Prague, le 15 mars 1939.

Dans le « discours de Bush et de Ben Laden, chacun dit que le Mal c'est l'autre. Or pour moi le Mal c'est que chacun dise : le Mal c'est l'autre. C'est une figure éthique d'accusation de l'autre » note Jean-Pierre Dupuy (entretien, *L'hebdo des socialistes*, 5 avril 2003).

9 avril 2003. Alors que la résistance irakienne touche à sa fin, le chef des inspecteurs de l'ONU Hans Blix déclare : « La guerre était programmée depuis longtemps et la question des armes de destruction massive était secondaire ».

Des hommes politiques s'inquiètent de l'avenir de la France et des Français, et de l'avenir de l'Europe et des Européens. La force des arguments démographiques ne fait pas de doute. Et il est bien certain qu'il serait fâcheux pour la diversité du monde que l'Europe ne soit plus peuplée majoritairement d'Européens, alors que l'Afrique reste peuplée d'Africains, l'Asie d'Asiatiques, etc. Mais force est de constater que la crise de l'homme moderne, et dans l'homme moderne, est plus profonde que toute analyse politique et géopolitique ne peut le montrer. Pier Paolo Pasolini parlait de cataclysme anthropologique. Quel homme nouveau en surgira? C'est bien là le problème. Sera-t-il l'éternel adolescent des émissions du type Loft? L'échec des entreprises totalitaires initiées après la Grande Guerre de 1914-1918 est en tout cas radical. S'il y a un homme nouveau cela ne sera pas celui de Mussolini ni de Staline. Cela sera le fruit d'un « non projet » politique mais d'une société du spectacle et du simulacre.

Le cinéma pornographique est devenu essentiellement l'objet de conduites addictives au plan des consommateurs et le moyen de plaider, au plan social, en faveur d'une transparence déculpabilisante et, en fait, surtout neutralisante. Les vrais rapports sexuels deviennent un moment de la mise en scène répétitive, de la mise en vision en quoi consiste le porno. « Le vrai devient un moment du faux » comme le dit en substance Guy Debord de la « société du spectacle », dans l'ouvrage éponyme. Mais en même temps la société du spectacle est dépassée car

est obsolète l'opposition public-privé. Tout ce qui est privé devient public et le privé devient une copie de ce qui se voit à la télévision. Conséquence : les « stars » du porno ont de moins en moins de choses à dire et sont donc de plus en plus intégrées dans le star system en fonction, précisément, de leur banalité même. Les vrais talents multiformes et audacieux, comme l'actrice, comédienne, chanteuse Marylin Chambers se font rares (Lire Jacques Zimmer, *Le cinéma X*, La Musardine, 2002 ; et aussi, sur les débuts de ce cinéma « de genre », François Jouffa et Tony Crawley, *L'âge d'or du cinéma érotique et pornographique*, Ramsay, 2003).

« Les Anciens sacralisaient la guerre, mais ignoraient la guerre sainte, cette idée propre au "berceau abrahamique" que la foi exclusive impose une propagation » note Régis Debray (*Télérama*, 9 avril 2003). Nous comprenons donc que les Anciens ignoraient le guerre totale contrairement aux monothéistes.

Jacques Chardonne : « Ce qui n'est pas résolu par l'amour restera toujours en suspens ».

Bernard Gazier, *Tous « Sublimes ». Vers un nouveau plein emploi*, Flammarion, 2003. A l'image des Sublimes, ouvriers du 19^è siècle, qui travaillaient en auto-organisant leur travail et le rapport entre temps de travail et temps hors travail, il s'agit pour l'auteur, professeur à Paris 1, de s'intéresser, et de nous intéresser, aux expériences de nouveau plein emploi, particulièrement en Europe du Nord. Au delà du rattachement devenu impossible à un emploi identiquement durable et durablement identique, il s'agit de mettre en place une sécurité emploi-formation, organisant de manière sécurisante des passages d'une entreprise à une autre, d'une compétence à une autre, en limitant au mieux la précarité et ses souffrances tout autant que les ruptures du lien social qu'elle génère. Une idée développée notamment par Paul Boccara, économiste communiste (*Une sécurité d'emploi ou de formation. Pour une construction révolutionnaire de dépassement contre le chômage*, Le

Temps des Cerises, 2002). Une utopie ? Bien plutôt une idée en chemin, qui se manifeste par des expérimentations, comme au Danemark où c'est devenu un nouveau modèle social. La mise en place d'un marché transitionnel, par l'intervention de la puissance publique, peut générer une rotation des emplois, et une mise en sécurité pendant les périodes de transition entre ceux-ci. On peut appeler cela sécurité sociale professionnelle.

Le Groupe Krisis (sans rapport avec la revue dirigée par Alain de Benoist). Robert Kurz, Ernst Lohoff, Norbert Trenkle, Manifeste contre le travail, lignes, éd. Léo Scheer, 2002. La thèse est simple : le travail ne s'oppose pas au capital comme le croit un marxisme primaire, mais est transformé par le capitalisme en pur facteur de production et en ressource à valoriser. L'essentiel serait donc la critique de l'aliénation par le travail. La cause est entendue et les situationnistes avaient critiqué tant le travail que le fétichisme de la marchandise, critique toujours actuelle. Mais le passage d'une critique du capitalisme à la critique du travail soulève deux objections. Elle aboutit à minimiser, voire estomper l'enjeu dont le travail est l'objet quand à la valeur qui lui est affectée et à la répartition de ses fruits. En d'autres termes, elle estompe les enjeux de classe - qui sont bel et bien réels. En outre, une assimilation très large de toute civilisation du travail au capitalisme aboutit à voir en celui-ci la forme naturelle de toute société se reproduisant économiquement, c'est-à-dire de toute société vivante. Car il faut le savoir : nous n'en aurons jamais fini avec le travail, les gains de productivité ne seront maintenus que si la formation, qui est un travail, se développe pour chacun et chez chacun. Si notre société ne nécessite pas plus de biens matériels - nous en sommes d'accord - elle nécessite du moins plus de circulation et d'interprétation des informations, ce qui est encore un travail, et elle nécessite plus d'organisation, ce qui est aussi un travail. Bref l'avenir c'est le travail, comme le passé, c'était le travail (ce qui prouve l'inanité de toute notion de progrès). A nier que le travail soit un invariant anthropologique, à nier ses aspects positifs de constituant d'identité, à le critiquer d'une manière radicale, on se condamne à ne pas voir les excès réels de la pression du travail, l'aliénation propre non au travail mais au salariat. On se condamne aussi à ne pas réfléchir sur les conditions de travail à changer. Ces critiques du travail, que l'on retrouve aussi avec le groupe

Utopia, inspiré de la philosophe Dominique Méda, font l'impasse sur la vraie question : restaurer la joie par le travail, lui donner une dimension créatrice, lui donner une place qui soit plus équilibrée par rapport au temps hors travail qui est en fait, pour beaucoup, en partie un temps de travail personnel (activités artistiques, érotiques, bricolage, etc). Faire fond, pour dépasser le capitalisme, sur "le dégoût qu'éprouve l'individu face à sa propre existence en tant que sujet de travail et face à la concurrence", comme disent les auteurs, c'est faire du travail une pure négativité, et c'est une vision incompatible avec sa réappropriation. On ne construit rien sur le dégoût mais, par contre, une voie féconde peut être de prendre appui sur la frustration de créativité liée au goût pour le "bel ouvrage" du travailleur. C'est là l'enjeu, - restaurer la joie et la force par le travail - , et c'est là l'intérêt des réflexions sur la semaine de 4 jours et les autres modalités de réduction et réorganisation du temps de travail. Au travail rien que sa place, mais surtout une belle place. Il faut pouvoir travailler moins pour ceux qui le veulent mais aussi travailler mieux pour tous.

Philippe Merlant, René Passet, Jacques Robin (direction), Sortir de l'économisme. Une alternative au capitalisme néolibéral, Les éditions de l'Atelier, 2003. Des contributions variés, et inévitablement inégales, proposent un nouveau regard sur la société et son économie, rappellent les fonctions plurielles de l'économie, qui ne se ramènent ni au productivisme, ni à la domination exclusive du taux de profit. Les vertus, limites et effets négatifs de la régulation par le marché sont aussi analysées (René Passet). L'influence des thèses de la revue Transversales Sciences Culture, dont sont issus une partie des contributeurs, est nette. On regrette toutefois le manque de formulation de nouveaux critères de gestion, basés sur l'efficacité sociale (cf. Paul Boccara, Intervenir dans les gestions avec de nouveaux critères, éd. sociales, 1985).

Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*, Flammarion, 2003. Le rapport de l'homme au temps a changé. Les problèmes doivent être résolus instantanément. L'homme vit « à flux tendu » : les décisions ne peuvent être reportées. Le vécu du temps

devient moins un vécu de la durée qu'un vécu de l'urgence. Cela ne va pas sans une certaine ivresse, mais aussi sans les retombées de celles-ci dégrisement, lassitude, épuisement. D'où des stratégies de ralentissement du temps, comme la dépression qu'explore l'auteur, sociologue et psychologue. L'accélération du temps, le caractère changeant et éphémère des projets peut être un facteur de recul de l'estime de soi qui, conjugué à un ralentissement psychomoteur (la psychasthénie de Pierre Janet) peut amener à l'entrée dans une dépression mélancolique. Ainsi, accrue par le défi de l'accélération du temps, la dépression (mélancolie ou psychose maniaco-dépressive) y « répond » par une cassure de l' « élan personnel » c'est-à-dire de la capacité propre à chacun de produire sa temporalité. La dépression, anciennement « passion triste » devient ainsi avant ralentissement. Dans certaines formes de dépression ralentie, l'estime de soi n'est pas forcément atteinte (il n'y a alors pas de mélancolie au sens strict) non plus que la tristesse n'est forcément présente. C'est bien plutôt d'une absence de joie au6delà de toute tristesse. Ce qui domine est alors un sentiment de perte de maîtrise du temps : après l'homme pressé, l'homme dépressif. L'ensemble de la société et de ses mécanismes de prises de décision est pris dans cette obsession du « temps réel », c'est-à-dire d'un temps sans délai de transmission, ni même sans délai d'analyse (l'expertise photographique remplace l'analyse et le temps de son mûrissement). C'est l'instantanéisme ou encore le présentisme généralisé. Des plans d'urgence (santé, logement, prévention des catastrophes, ...) doivent être urgemment élaborés, mis en place, évalués. La volonté de répondre dans l'instant aboutit ainsi à un « mouvementisme » (P-A Taguieff), le présent n'étant par définition jamais rattrapable. Le paradigme de cette société malade du temps est la personnalité borderline (état-limite), qui recherche tout le temps l'instant présent dans son intensité maximum, qui rêve d'éliminer les « temps morts » et se caractérise par une hypertrophie du contrôle du temps. Cet instantanéisme et cette volonté exacerbée d'intensité renvoie bien sûr à l'individualisme de nos sociétés et à la disparition des horizons collectifs, nationaux, professionnels ou même familiaux. Réintroduire l'épaisseur du temps, réencastrer l'instant dans le temps du projet, du partage, de la maturation est désormais l'enjeu. « Il est temps qu'il soit temps » dit Paul Celan (Corona).

Relecture de *Malatesta* (Montherlant). Sans doute un de plus beaux textes de l'auteur, après la *Reine morte*. Il est difficile de lire Montherlant sans être au bord des larmes. Acédie de Montherlant : « Oui, je souffre de quelque chose. Il y a comme une vague qui vient de déferler sur moi et qui me plonge dans un fond... dans un fond... Une extraordinaire tristesse qui soudain m'enfonce et me noie. » Le secret de Montherlant, c'est un mélange d'extrême sensibilité et de refus du pathos, ou si on préfère un pathos maîtrisé hors de toute sensiblerie. Une intelligence du coeur dont il n'y a pas d'équivalent.

L'Afrique a des choses à nous apprendre, si nous voulons et savons, l'écouter. Extrait de l'entretien avec Colette Grandgérard (*My black map*, entretien publié sur internet, 2002).

BlackMap: Pour toi existe-t-il une culture africaine?

C.G: « On a tendance à enfermer les artistes, surtout les artistes "tiersmondistes", dans une exigence d'identité culturelle (...). Il y a des expressions artistiques comme il y a des philosophies. J'ai assisté à un séminaire sur la philosophie et l'Afrique, avec un philosophe camerounais qui s'appelle [Jean-Godefroy] Bidima. Les questions (que tu poses) rejoignaient les interrogations de ce séminaire. La réponse de Bidima est le concept de "traversée". En écho à ce concept on peut citer le terme de "tout-monde" cher à Edouard Glissant. A la lumière de ces références, j'ai envie de formuler ta question autrement : En quoi les cultures africaines peuvent-elles alimenter la réflexion sur le monde dans lequel on vit ? Notre société manque du regard d'ethnologues africains capables de démonter nos schémas, nos systèmes de valeurs. L'analyse des sociétés est toujours à sens unique, je préconise le double sens. L'Occident est toujours prêt à donner des leçons de civilisation et à passer sous silence sa sauvagerie : sauvage le traitement des personnes âgées, sauvages les relations, les ambiances de rue ... »

Pourquoi parle-t-on de la clarté grise et totale ? N'est-ce pas parce que le gris est à la fois l'extrême noir et l'extrême blanc ?

Etre pauvre n'est pas - n'était pas - la même chose qu'être miséreux. La pauvreté c'est n'avoir que le nécessaire, la misère c'est manquer même de celui-ci. En persan, le mot qui désigne la pauvreté veut dire celui « qui n'a personne », c'est-à-dire qui ne peut pas compter sur des liens sociaux de solidarité : cela renvoie en somme au miséreux plus qu'au pauvre (cf. Majid Rahnema, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Actes Sud/Fayard, 2003). Toute la question est que la distinction entre le nécessaire et le superflu s'estompe. Plus personne ne supporte de ne pas avoir « ce qui existe ». C'est le règne de l'effectivité : je dois faire – et avoir - tout ce qu'il est possible de faire – et d'avoir. C'est l'actomanie : il faut s'agiter, se « bouger ». Face à cela, s'il faut remettre en question l'idée du Progrès, il ne faut pas s'interdire de viser des progrès, dés maintenant, à l'échelon local : des progrès vers plus de richesse dans les rapports humains les plus proches et les plus concrets. Des révolutions minuscules ? Bien plutôt des révolutions élémentaires.

Belle introduction de Claudio Magris à son livre L'anneau de Clarisse (L'esprit des péninsules, 2003, édition originale en 1984), étude sur une dizaine d'écrivains de la fin du XIXè siècle et de la première partie du XXème. Titre de l'introduction : « Grand style et totalité ». Sujet : la dissolution du moi, la supériorité du style sur la vérité (ou si l'on préfère : l'idée que la vérité de l'homme c'est son style), idée que l'on trouve notamment chez Gottfried Benn, l'idée de la « force intime qui tient le monde rassemblé » (Faust), l'idée de l'infirmité de la parole par rapport à la vie, de la question de « l'incomplétude illimitée de la vie » selon Magris lui-même. Rainer Maria Rilke, Knut Hamsun, Italo Svevo, Robert Musil, parmi d'autres, font l'objet d'analyses qui illustrent la crise du moi, la montée du nihilisme, la crise des valeurs, l'engloutissement dans la société du spectacle, le remplacement du tragique par le pathos d'un sujet en crise, mais aussi, dans les fissures du monde, le surgissement à nouveau à vif de l'image même du monde, du sexe rouge et or des femmes, l'« épiphanie d'un sens lumineux » (Magris), l'au-delà de la raison calculante dans la malignité nomade de l'exister. De son coté, Ernesto Sabato distingue les écritures diurnes des écritures nocturnes. Avec les premières, nous sommes dans le registre de l'affirmation, avec les secondes, « on affronte le cloaque » comme dit Claudio Magris (entretien, Télérama, 4 juin 2003).

« Nul ne peut vivre ni mourir pour un autre » dit Marcel Conche (*Orientation philosophique*, PUF, 1990). Irréductible solitude de l'homme face à son destin.

« Certains pensent qu'entre deux citations de Heidegger faire intervenir un mot d'un album de Tintin et Milou est une manière de se moquer du monde, et de Heidegger en particulier. Au contraire, je ne vois pas en quoi ce serait amoindrir Heidegger que de le faire succéder ou précéder par Hergé. Je pense en outre qu'il y a une profonde pertinence dans ce rapprochement qui me sert à éclairer ce que je veux dire » note Clément Rosset (entretien, in Sébastien Charles, *La philosophie française en questions*, Biblio-essais, Livre de Poche, 1999).

« Sois ami du présent qui passe : le futur et le passé te seront donnés par surcroît » écrit Clément Rosset (*Le Réel et son double. Essai sur l'illusion*, Gallimard, 1976). Il faut vivre d'abord ici et maintenant. Ceci posé, l'écriture nous indique que les gens qui le disent sont généralement ceux qui ont du mal à le faire. Qu'est-ce qu'écrire sinon vivre de manière *différée* ?

Selon Husserl, notre présence suppose une « confiance basale » dans le monde : une confiance dans l'accueil par le monde de nous-même. Cette confiance est proche de ce que Carlos Michelstaedter appelle « la persuasion ». Son contraire, le contraire de cette confiance, n'est pas le chagrin mais l'angoisse. L'irruption de cette angoisse est un mystère car c'est le « sans fond » du monde qui se manifeste. Il me semble que tout le travail d'un Emil Cioran a été de (se) convaincre que tout est déjà perdu pour éloigner l'angoisse (son angoisse) de la perte (de son sentiment de perte).

Pascal Quignard: « L'amour cherche des doigts dans la nuit. Ce que l'amour cherche avec ses doigts, dans la nuit, c'est ce qui interrompt le langage » (*Vie secrète*). Le langage est-il le propre de l'être-homme? On sait l'importance accordée au langage par Heidegger après son « tournant ». Je crois de mon coté que le langage est en dessous du sentir. Qu'il est un succédané de la communication quand le sentir et le toucher ne sont pas de mise, par exemple entre hommes. Et qu'il est plutôt un inconvénient entre personnes qui ont vocation à se sentir sensoriellement, voire sensuellement et plus, par exemple entre hommes et femmes.

Le critique littéraire Michel Delon remarque : « Comme les armoiries ou le port de l'épée, la parole à la première personne parut longtemps un privilège aristocratique » (cité par Vincent Roy. *Matzneff, l'exilé absolu. Essai*, ed. Michalon, 2003). De même l'adresse indirecte est une marque de respect qui se trouve encore. Ainsi quand des interlocuteurs vous parlent à la troisième personne : « Monsieur est-il satisfait ? », « Madame voudra-t-elle autre chose ? ».

2003. Le respect est à la mode. « Ni putes ni soumises » est le slogan de l'année. On ne comprend d'ailleurs pas très bien : une pute est-elle le contraire d'une femme soumise ? Une femme libre dans ce cas ? On voit l'absurdité de la formule. Ce qui est sûr c'est que le principe même de l'échange social, du choc des milieux sociaux différents est contesté par « l'idéologie du respect ». Du point de vue de cette idéologie, il s'agit de ne pas chercher à connaître l'autre. Un respect abstrait s'impose alors. Un respect dont la valeur est nulle. Car c'est en fait d'indifférence qu'il s'agit. Ne pas s'intéresser à l'autre, partant de là, ne pas être en mesure de l'estimer, voire de l'aimer le cas échéant : voilà l'idéal post-moderne. Ce n'est pas (d'abord) du manque de respect que crève notre société, c'est d'indifférence et de froideur sociale, du manque de reconnaissance et d'un « respect » purement administratif (Voir Richard Sennett, Respect. De la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité, Albin Michel, 2003).

Lecture des *Chemins d'ailleurs et de Damas* de Michel Marmin. Pour lire de la poésie, il faut beaucoup de culot ou pas mal d'expérience de la vie.

D'une manière générale, et cela vaut pour beaucoup de domaines, quand on commence à perdre tout espoir, les choses s'améliorent. C'est pourquoi il convient de *ne pas tarder à désespérer*. Et surtout de continuer à faire ce que l'on doit sans état d'âme. « Egalité d'âme » : le mot est, je crois, de Sénèque.

Il y a les gens que les problèmes de la vie dépriment, et il y a ceux qui voient la vie elle-même comme un problème potentiellement déprimant. Appelons ces derniers des mélancoliques et retenons que les plus radicaux de ceux-ci sont des mélancoliques actifs.

« L'écriture c'est propre, parler c'est sale car c'est faire du charme » dit Gilles Deleuze (*Abécédaire*, vidéo, 1996). Rigueur et jansénisme de cette position. Parce que la culture est liée à la parole, Deleuze affirme, texto, « je déteste la culture ». Et d'expliquer qu'il n'est pas « cultivé », à la différence par exemple d'un Umberto Ecco qui, visiblement, lui apparaît un anti-modèle. Il y a une obscénité propre aux érudits. Il existe une « culture », une façon d'être cultivé qui, au sens propre, ne pense rien. « La technique ne pense pas », note Heidegger. Mais les techniciens pensent parfois plus que ne pensent les gens « cultivés ».

« Il faut beaucoup de mémoire pour repousser le passé » (Gilles Deleuze). Phrase tout aussi juste, profonde et forte que la célèbre phrase de Nietzsche sur la mémoire « la plus longue », celle de l'homme de l'avenir

Sur le désir. On ne désire pas quelque chose, on désire le fond sur lequel apparaît ce quelque chose, non pas tant une femme que le paysage qui est le sien, non pas tant les vacances que l'idée des vacances, etc. C'est ce que la notion de « chose » (*Ding*) chez Heidegger aide à comprendre par la notion de mondanéisation (ou mondéisation) des choses (leur venue au monde et leur caractére intra-mondain). C'est l'idée que le monde, que *faire-monde*, permet aux choses de déployer l'être de leur étant. C'est aussi très exactement la conception de Gilles Deleuze du désir : « Je désire non pas un ensemble mais *dans* un ensemble » (*Abécédaire*, désir).

« Jung à Freud:

- J'ai rêvé cette nuit d'un ossuaire.

Freud : - Vous pensez à la mort de quelqu'un.

Jung : - Je n'ai pas rêvé d'un os, mais d'un ossuaire. »

C'est toute la question de la multiplicité.

Réflexion sur Balzac, et plus généralement sur les ambitions littéraires. On doit à ce sujet de fines remarques à Pierre Michon. « Deux explications possibles de l'effondrement créateur de Balzac, vers 1848, dont il a fini par mourir. Hypothèse idéaliste : "On renonce d'abord à l'impossible, ensuite à tout le reste" (Henri Thomas). (...) La littérature le reconnaissait pour un des siens. Et peut-être qu'alors Balzac, le gros homme vaniteux, le gros homme indigne, disait à part lui, comme Groucho Marx: "Comment voulez-vous que j'accepte d'appartenir à un club qui accepte des gens comme moi ? ". Hypothèse nihiliste: "A propos, je suis enfin allé dans les appartements privés, et je dois avouer qu'ils n'existent pas du tout ... Curieux! Et j'ai cru dur comme fer aux appartements privés" (Robert Walser). (...) Reste la grâce, poursuit Michon, Qu'importe qu'ils soient vides, les appartements ? Reste le chemin plein d'espérance et de foi qui vous mène à leur porte ». (Trois auteurs, Verdier, 1997). [Les trois auteurs sont Balzac, Cingria, Faulkner].

Bovary, photo de Magdi Senadji, texte de Pierre Michon, éd. Marval, 2002. L'écriture de Pierre Michon est très personnelle, au sens de subjective. Lire sa remarque sur Flaubert, celui qui « faisait le moine ». Flaubert décrit comme « notre père en misère », à nous, modernes. Flaubert rend des oracles, « une parole au dessus de celle des mortels ». Flaubert et l'ombre immense du crocodile Victor Hugo, le trop grand, le trop travailleur, le trop vivant. Flaubert et sa phobie de la bêtise, et son encyclopédisme désuet. La légèreté, la promptitude économe que devrait avoir la littérature, et l'écriture en général, comme celle de Lamartine. But de la littérature : laisser le monde en paix (Mais est-il, a t-il jamais été en paix ?). Pierre Michon : « Dans les laiteries des fermes des petites filles trempent leur doigt dans du lait, l'écrèment ; sous le regard d'un homme une fille rit d'être comblée tout à l'heure, des monstres humains oublient qu'ils sont des monstres. Le monde se passe de prose ».

Dix-huitième année de Jean Prévost, ou encore les mémoires d'un jeune homme écrites par un homme jeune de 27 ans (Gallimard, 1929). C'est un paradoxe que les mémoires d'un homme jeune mais au fond, c'est jeune que tout se joue. Un jeune homme de 18 ans ne connaît rien au bonheur, il ne connaît pas tout de la vie, mais au fond il ne la comprend pas si mal. La vie consiste à oublier ce que l'on a déjà compris à 18 ans. La vie consiste à oublier l'intransigeance de la jeunesse.

Il faut « se souvenir de l'avenir » dit Louis Aragon. Ce qui est l'opposé de la tendance actuelle consistant non seulement à ne se souvenir que du passé mais à ne se souvenir que d'un certain passé souffrant. Nous vivons une conception christique du passé et qui réduit le Christ à celui qui fut cloué sur la croix. En oubliant le Christ glorieux.

France Culture. 11 août 2003. Entretien avec Pierre Sudreau, ancien ministre du général de Gaulle, ancien déporté dans les camps allemands. Sudreau rappelle que les camps nazis étaient la transposition des camps staliniens, qui leur avaient servis de modèle. Ce rappel, qui rejoint nombre de remarques de Ernst Nolte, n'était pas évocable il y a encore 10 ans.

Howard Phillips Lovecraft. Il se voulait un « païen romain ». Il fut un exilé dans une Amérique bouillonnante de modernité. Il avait la phobie et la fascination des forces obscures qui remontent de l'inconscient, du passé qui ne passe pas. Il est passé à coté de la vie mais a donné naissance à un contre-monde mythique (voir le documentaire de Pierre Trividic, Anne-Louise Trividic, Patrick Mario Bernard, *Arte*, 22 Août 2003. Cf. aussi Maurice Lévy, *Lovecraft ou du fantastique*, C. Bourgois, 1985).

« Chaque voyage en pays étranger commence par une espèce d'enfance ; chaque changement d'âge et de condition aussi » (Stendhal).

Il faut avoir une « double dévotion à la vérité et au plaisir » disait Jean Prévost. Faire de ses droits des devoirs. Mettre de l'ambition dans les plus minces plaisirs. Comprendre les femmes (inutile de les aimer si on ne les comprend pas d'abord) : « Je croyais même (...) que l'on persuade les femmes de vous aimer par des conversations. » dit le jeune Jean Prévost (il est vrai qu'il n'a jamais été vieux) « Le danger d'avoir une maîtresse, lorsqu'on est pris par l'internat ou lorsqu'il faut faire sa carrière, c'est qu'on n'a plus de rêve, - rien que des impatiences ». Sur la réalité qui chasse les fantasmes : « Ce qu'on voit triomphe de ce qu'on craint ». La maturité : « une méfiance et une maussaderie ». Un impératif : penser comme un artilleur ajuste son tir : « coup trop court, coup trop long, enfin coup juste. » « Pour devenir généreux, il faut être sûr de son cœur. » Toutes ces citations sont extraites de Jean Prévost, Dix-huitième année.

« Ce n'est pas un signe de bonne santé mentale d'être bien adapté à une société malade. » (Krishnamurti).

« Les journaux furent copieux et publièrent, à cette occasion, d'effroyables stupidités, d'antiques et inanes potins. Les fontaines de l'envie suppurèrent en de sales chroniques. Divers chacals accoururent au lion défunt. La presse fut, une fois de plus, l'odieuse cochonne et l'idiote incurable que nous savons bien et les rares panégyriques entrepris parurent si aphones ou si bêtes qu'ils compliquèrent la dégoûtation. » (Léon Bloy, *Belluaires et porchers*, 1905).

En décembre 1980, à Vitry-sur-Seine, le maire - P.C.F - et des employés communaux, et généralement communistes, de la ville détruisent au bulldozer un foyer qui venait d'être squatté par des immigrés, pour une part en situation irrégulière. On lit dans l'*Humanité* : « Les racistes sont ceux qui considèrent les immigrés comme du bétail que l'on parque et non ceux qui refusent que les villes ouvrières soient transformées en ghetto ».

« L'économie est la science du sordide » (Marx). Mais en même temps, l'économie, c'est la production par l'homme de son propre environnement et des conditions de sa reproduction en société.

A propos de l'Europe, l'avis d'un écrivain. « Pour incarner cette identité de notre continent, je compte davantage sur le noyau dur des pays pionniers (qualifiés de 'vieille Europe' par le secrétaire d'Etat américain Donald Rumsfeld) que sur une union élargie et donc lézardée, dans laquelle Washington enfoncerait ses coins à loisir. » dit Umberto Eco (entretien paru dans *Télérama*, 10 septembre 2003). Eric Zemmour

défendra la même idée de cette Europe carolingienne quelques années plus tard.

René de Chateaubriand: « Au milieu de tous ces nouveaux concitoyens noirs, jaunes, rouges, trouverons-nous encore à nous jeter au cou d'un frère ? ».

Patrick Besson est sans doute l'un des plus talentueux écrivains de son époque. Refusant tout psychologisme, il s'apparente à Georges Perec par la place qu'il donne aux objets, aux rues, à la ville. Voir *Tour Jade*. Récit (Bartillat, 2003). Ses notations de choses apparemment sans importance évoquent parfois aussi Pierre Michon. Patrick Besson est en outre, et peut-être même surtout un extraordinaire chroniqueur et un polémiste à la fois drôle et cruel à souhait.

On ne désire que ce que les autres pourraient avoir comme nous, ou pire, à la place de nous. « C'est toujours par autrui que passe mon désir, et que mon désir reçoit un objet. Je ne désire rien qui ne soit vu, pensé, possédé par un autrui possible » écrit justement Gilles Deleuze (*Logique du sens*, 1969).

Art contemporain. Selon Jean Baudrillard, la logique de l'art contemporain consiste à « viser la nullité alors qu'on est déjà nul. Viser le non-sens alors qu'on est déjà insignifiant. Prétendre à la superficialité en des termes superficiels » (*Libération*, 20 mai 1996, p. 4). On ne peut pas mieux dire.

Eric-Emmanuel Schmitt écrit : « Un homme prend une maîtresse pour rester avec son épouse tandis qu'une femme prend un amant pour quitter son mari » (*Petits crimes conjugaux*).

Le cinéaste Claude Lelouch au moment de la sortie de *Edith et Marcel* (Piaf et Cerdan) dit : « Avant de faire ce film je pensais que dans l'amour humain, il y avait 50 % d'attrait et 50 % de complémentarité. Après avoir fait ce film, je pense qu'il y a dans l'amour 25 % d'attrait, 25 % de complémentarité ... et 50 % de mystère. Ces 50 % qui font prendre un chemin à deux sont sans doute les plus intéressants! ».

Vitesse. Mouvement. Concentration. Ces trois mots d'ordre concernent la guerre Ces mots d'ordre concernent aussi bien des aspects de la vie, comme la négociation. Car au fond, la vie, c'est la guerre. Même l'amour. Surtout l'amour, d'ailleurs. Vitesse, car il faut surprendre l'ennemi (il y en a toujours). Mouvement, car il faut ne pas être statique, ni trop prévisible. Concentration: rassembler toutes les forces sur l'objectif au moment décisif. Jomini ne disait pas autre chose. Toutes les grandes batailles ont été perdues par défaut de ces qualités (voir les Japonais à Midway). Il faudrait ajouter à ces mots d'ordre un dernier: simplicité. Car, pour être appliqué, un plan doit être suffisamment simple pour être compris et retenu par les exécutants.

« Plus il y a de participants à une conversation, plus elle risque de devenir banale » remarque Georg Simmel.

La société du spectacle a succédé à la société de la maîtrise et de la volonté de puissance. « Depuis au moins cinquante ans, la civilisation moderne ne se déploie plus sous le signe de Prométhée. Nous sommes entrés dans le règne d'Hermès, le messager » écrit Michel Serres (*Le Figaro*, 29 septembre 2003). Mais le spectacle c'est encore un enjeu de pouvoir et de domination.

« Etre idiot et avoir du travail, voilà le bonheur » dit un jour Gottfried Benn.

Epicure. La sagesse est refus d' « ajourner la joie ». Mais si c'est le malheur qui est au rendez-vous ?

Alain Gras, Fragilité de la puissance : se libérer de l'emprise technologique (Fayard, 2003). L'un des aspects les plus intéressants de ce livre est la mise en évidence du caractère aléatoire de certaines bifurcations scientifiques, du rôle dans l'essor de la technique même des facteurs extra-techniques, comme la survenue d'une guerre. La sélection des trajectoires technologiques mises en œuvre par l'homme n'obéit pas toujours au principe du meilleur rapport service rendu / coût, ou service / risque mais à des options militaires, à des stratégies de groupes économiques, etc. La notion de « progrès technique » elle-même est ainsi remise en cause et des pistes de nouveaux critères de mise en œuvre des options techniques possibles sont proposées.

Zentralpark. Fragments sur Baudelaire, de Walter Benjamin. Les propos de Benjamin sur le flâneur qui « proteste, avec sa nonchalance ostentatoire, contre le processus de production », sa définition du labyrinthe, « comme la patrie de celui qui hésite », l'assimilation du labyrinthe à la pulsion sexuelle qui se cherche : tous ces propos parlent de notre monde, et de l'homme moderne. Ils en disent la possible souffrance. Ils sont une tentative d'anthropologie matérialiste.

Albrecht Dürer, *La petite maison de l'étang*, 1495-1497. Un des plus beaux tableaux du monde avec la *Vue de Delft* de Johannes Vermeer. Plénitude et auto-débordement du monde en lui-même.

Interrogation sur la question du basculement de la névrose à la psychose. C'est évidemment la question décisive de la psychopathologie. Toute névrose est l'entretien, souvent minutieux et jaloux, d'un manque. Tout manque peut provoquer fissure, voire éclatement du noyau vital, c'est-à-dire une psychose.

Richard Millet, Ma vie parmi les ombres, Gallimard, 2003. Un pays, les monts du Cézallier, entre Puy de Dôme et Cantal, des villages -Siom, Villevaleix, (que l'on ne trouvera pas sur une carte). Les mots inoubliables de Richard Millet sur la royauté des paysans, sur ce que d'aucuns taîsent - la taisure, et surtout la taisure des peines intimes. « La parole est obscène » pour Richard Millet, d'où la littérature, sans doute comme pis-aller, inférieure, certes, au silence. [« Un homme fier ne se justifie pas « écrit de son coté Jacques Perret (Bande à part)]. D'où le goût de Richard Millet pour la musique, « l'autre versant du silence ». A la suite de polémiques autour de son roman Lauve le pur, Richard Millet notait : « La réalité donne les meilleurs sujets de roman, dit Richard Millet. Presque tout ce que j'ai écrit dans ces livres, je l'ai vu, connu ou vécu. Parfois, on me l'a raconté. Les querelles qu'on me cherche sont ridicules. Aujourd'hui il n'y a plus de débat possible, (il n'y a plus qu') une falsification généralisée, et je suis bien certain que Nabokov ne pourrait plus publier Lolita. Le rôle d'un écrivain est de bousculer les tabous, de dire ces vérités que tout le monde ne veut pas voir ou entendre. Heureusement qu'il reste des gens comme Renaud Camus, Philippe Muray, Dantec ou Houellebecq - même si je ne partage pas forcément leur point de vue - pour tenter de réfléchir autrement que les réciteurs de catéchisme. » (L'Express, 30 août 2001). « Aujourd'hui, poursuit Richard Millet, l'écriture est basique, très hachée, affadie, désodorisée. Elle pue l'after-shave. Les langues souffrent et meurent comme des corps, et, quand il n'y a plus de pensée, il n'y a plus de langue, il ne reste que des slogans. La nôtre a toujours évolué, mais, là, je crois qu'elle disparaît. Nous assistons à la fin de quelque chose qui a duré quatre cent ans, la fin d'une certaine respiration. C'est pourtant dans la grammaire que se trouve la clé des mystères. Faire croire qu'écrire comme l'on parle permet de décrypter le monde est un mensonge. Voilà toute la différence entre Prévert et La Fontaine » (id.).

Pierre Jourde, *Pays perdu*, L'esprit des péninsules, 2003. « Que les qualités de ce qu'on aime nourrissent en secret des chagrins, on l'ignore presque toujours. On ne veut pas le voir. On le pressent cependant, dans la crainte qui s'attache aux choses vraiment belles, on tourne autour, on se garde d'ouvrir la porte, sachant ce qui se cache derrière, avec sa face atroce. Vivre n'est possible que si la porte demeure fermée. »

S'interdire de traduire les termes allemands en philosophie, c'est, outre le snobisme, s'interdire de les comprendre. Qu'ils soient d'une traduction difficile et jamais pleinement satisfaisante, c'est certain. Mais il faut oser. Ainsi, Finkielkraut traduit justement *Dasein* par « ça donne », ce qui est plus clair, on en conviendra, que « l'être-le-là ». Et surtout il positionne fort justement cette définition en l'opposant à ce par quoi commence la vie et la pensée pour Lévinas, le « il y a ». Les oppositions aident à comprendre.

« Ils voient trop de choses à la fois » remarquait Napoléon à propos de ses adversaires Autrichiens. C'est une remarque qui peut s'appliquer à beaucoup de domaines. Ne pas voir trop de choses à la fois.

Le massacre du quartier des Halles dans les années 1970 a été admirablement évoqué par Louis Chevallier dans *L'assassinat de Paris*, mais aussi par l'excellent chroniqueur Claude Dubois, à qui on doit une série d'émissions radiophoniques mémorables. Si la destruction du quartier est due aux administrations et aux politiques gaullistes et pompidoliennes, l'achèvement - ce mot pris dans tous les sens du terme - du quartier « doit » beaucoup à celui qui fut maire de Paris depuis 1977, Jacques Chirac. Ce dernier déclarait en 1994 (*Le Débat*, 82) : « C'est au total assez réussi, et nos visiteurs, dans l'ensemble, pensent de même » (cité par Dubois, *Le Figaroscope*, 19/11/2003). Chirac se trompait complètement. Illisibilité du bâti, fin du plaisir de déambuler, réduction de la socialité aux achats marchands caractérisent ce quartier.

Cet échec n'est malheureusement pas le seul : que l'on pense par exemple à la cauchemardesque rue de Bercy près de la gare de Lyon, que l'on pense aussi au rôle totalement anti-urbain de l'implantation et de la conception architecturale et volumétrique de la Très Grande Bibliothèque qui fait que l'espace alentour a toutes les peines du monde à devenir réellement un territoire urbain.

La livraison d'*Eléments* intitulée « Pour en finir avec la civilisation occidentale » (n°34, 1980) succédant à « Le droit à la différence » (n°33) a marqué un tournant décisif, non une rupture mais une inflexion, une maturation et le refus - irréversible - de penser le développement des civilisations en termes de supériorité absolue. Bien entendu, en terme d'aptitudes relatives à mettre en œuvre la technique, des classements sur des échelles de capacités restent possibles, mais elles correspondent aussi à des affaiblissements plus ou moins importants de la capacité de mettre en œuvre des techniques différenciées, enracinées dans un climat, dans une culture, dans des rapports sociaux, etc. C'est ainsi que bien des techniques de l'architecture vernaculaire, et de l'agriculture adaptée sont mises à mal par la technique planétaire, qui s'oppose ainsi aux techniques locales et les fait sortir de l'histoire. C'est, déjà, toute la possibilité d'un débat sur la décroissance durable qu'engageaient ces numéros d'Eléments. Le conflit des techniques - lesquelles mettre en œuvre ? - est un enjeu intellectuel bien plus important que de savoir si on est « pour » ou « contre » la technique, comme le philosophe Alain Gras l'a fort bien vu.

Michel Haar a radicalement critiqué le dévalement de l'éthique inépuisablement vers l'autre, un Autre, doit-on écrire, absolutisé - ce qu'on appelle l'illéité (de « il »). Dans cette perspective, chère à Lévinas, l'autre est absolument autre, à l'image de Dieu. Aussi critiquables que soient les positions de Lévinas quant à leur rigueur philosophique, ce qu'il écrit sur le visage dans les relations interhumaines est d'une force et d'une beauté incontestables. Or la beauté *prouve* toujours quelque chose (Michel Haar, « L'obsession de l'autre. L'éthique comme traumatisme », in Catherine Chalier, Miguel

Abensour (éds.), *Emmanuel Lévinas*, Paris, L'Herne, 1991, Cahiers de l'Herne, 60, p.444-453).

L'argent. Ce qui frappe dans notre société c'est moins le goût de l'argent - c'est un outil qui permet de faire des choses et en tant que tel qui est légitime - que le goût de l'argent facile. L'économiste Paul H. Dembinski remarque ainsi que « la technique financière a pu proposer à nos sociétés en perte de vitesse démographique un projet sécuritaire de remplacement, ancré sur la rentabilité future du capital » (*La Croix*, 14 novembre 2003, p. 21). En d'autres termes, l'aspiration a un avenir de rentier a remplacé les solidarités familiales et leurs réciprocités. De son coté, Bernard Perret (*De la société comme monde commun*, Desclée de Brouwer, 2003) remarque : « Un service rendu gratuitement crée une dette durable » (*La Croix*, id.). Mais c'est aussi là le problème : dans notre société, ce qui est durable, justement, n'a guère de valeur. On veut pour nous l'éphèmère.

Henri de Man (1885-1953) fut une des personnalités politiques belges les plus austères, rigoureuses, honnêtes que l'on puisse imaginer. Il fut l'auteur d'un célèbre Au delà du marxisme (1926) mais aussi de La joie au travail (1927), d' Au delà du nationalisme (même titre que le livre de Maulnier) après guerre, et encore de L'ère des masses et le déclin de la civilisation. Elaborateur d'un Plan du travail dans l'entre deux guerres c'est cette théorie « planiste » que l'on retient généralement de lui. C'est bien évidemment un théoricien constructiviste que la post-modernité qui valorise l'aléatoire et son versant économique à savoir la financiarisation aurait sans doute révulsé. Comprendre Henri de Man nécessite de lire Après coup, ses curieuses *Mémoires* (c'est le sous titre) d'un homme de 55 ans, paru en 1941 aux éditions de la Toison d'or. De Man évoque tant des aspects personnels de sa vie, sans la moindre complaisance, que ce qu'il appelle lui-même son « ivresse marxiste », sa découverte de l'Amérique (du Nord), son rôle au gouvernement, son Plan du travail. « Je n'ai pas eu besoin de faire vœu de pauvreté pour rester pauvre » écrit-il. « Je n'ai pas eu besoin de faire vœu d'obéissance pour obéir à ceux que j'avais juré de servir » note-t-il encore. Accusé de collaboration, son itinéraire

est en fait plus complexe. Auteur de textes prônant très clairement la fin de l'animosité entre Belgique et Allemagne après le désastre de maijuin 1940, il est, dès Pâques 1941, interdit de conférences par les Allemands tandis que son journal Le Travail est interdit de parution. En novembre 1941, une période pendant laquelle l'issue de la guerre n'est généralement pas anticipée comme défavorable à l'Allemagne, ce curieux « pro-allemand » s'exile en Haute-Savoie. Il passe la frontière suisse clandestinement en 1944. Il meurt, avec la femme qu'il avait épousé quelques années plus tôt, dans un accident de voiture en 1953. Il avait écrit : « La mort je ne la crains ni ne l'appelle. Tant mieux si elle me trouve debout, fier devant ceux qui voudraient m'humilier, défiant ceux qui me voudraient faire peur. Sinon, tant pis, puisque c'est tout de même ainsi que j'aurai vécu, que j'ai déjà vécu. Cela me suffira pour mourir sans regrets, et sans remords des coups que j'ai porté à mes adversaires - sauf peut-être le regret de ne pas avoir pu frapper plus fort et plus juste. Ces adversaires, ceux qui auront lu ce livre n'auront pas grand' peine à les reconnaître. Ce sont les Cafards Empantouflés de Rabelais. les Importants d'Alain, les Bourgeois-Oui-Pensent-Bassement- de Flaubert, les Miséricordieux-Sans Honte et les Beaucoup-Trop-Nombreux de Nietzsche.» (Après coup).

Le mot juste de Thierry Maulnier : « Faîtes du sport, vous ne vivrez pas plus vieux, mais vous vivrez plus jeune ».

La distinction que fait Hannah Arendt entre « ce que je suis » et « qui je suis ». *Ce que (je suis)*, c'est mes appartenances, mon identité, ma provenance. *Qui (je suis)*, c'est « ce que je fais », mes actes, l'acteur que je suis ; c'est moi-même en tant que je me découvre dans mon expérience même.

« Nous sommes dans l'ère de l'épilogue » dit Georges Steiner. La question est : l'épilogue de quoi ? Ce qui meurt nous dira la forme possible de ce qui naîtra.

« Je m'entr'oubliais, mon intellect s'arrêtant » disait François Villon. Est-ce cela, la révélation ? Une révélation du plus-que-soi ? du tout ? de l'infini ?

De la présence. « Certaines beautés, occasions de fugitifs désirs, nous suivent, nous habitent, vont jusqu'à nous consoler, même si elles n'ont été que croisées dans la rue ou entrevues sur un écran. Pouvoir d'une forme ? Promesse d'un regard ? L'homme (et la femme) ont besoin d'anges, parfois sulfureux » (Dominique Janicaud, *Aristote aux Champs-élysées, Promenades et libres essais philosophiques*, L'encre marine, 2003, p. 80).

Charing cross bridge est sans doute l'un des tableaux les plus intéressants de Claude Monet (Musée Marmottan). Plus on s'éloigne (du tableau), plus on aperçoit de détails.

Isaac Luria (1534-1572), un des penseurs de la Kabbale juive développe l'idée que Dieu a crée le monde non en l'extrayant de luimême car rien ne peut sortir du tout puisque tout est déjà dans le tout, mais en se repliant, en laissant un vide, une rétraction, en donnant ainsi naissance d'abord à l'alphabet hébraïque et à ses vingt-deux lettres, puis au monde. Le monde est ainsi un « manque à être ». Belle vision, qui n'a rien de contraire au paganisme, des liens entre le créé et l'incréé, vision non dualiste dans laquelle le monde n'est pas plus créé que le divin et tout aussi incréé et incréable. Vision dans laquelle l'existant n'est qu'une des formes de l'existible, vision qui oblige à employer un langage heideggerien et qui n'est pas plus anachronique que de constater que Spinoza avait au fond déjà compris Hegel (en tout cas mieux que Hegel n'a compris Spinoza, si l'on en croit Pierre Macherey).

Novembre 2003. A propos des tours et du périphérique. Le maire de Paris Bertrand Delanoë évoque la possibilité de construire à nouveau des tours dans Paris. Son principal argument : il faut densifier Paris et la ville de Paris n'est pas extensible. Les écologistes sont contre car ils sont hostiles à la ville dense. Les deux entretiennent la confusion. Les tours ne densifient pas : les prospects à respecter, les impératifs de sécurité, font que les quartiers de tours ont une densité d'habitants à l'hectare inférieure à un quartier haussmannien ou de type 18é siècle. En outre, une « tour », qu'est-ce que cela veut dire ? La hauteur à Paris est limitée à 37 mètres soit environ 12 étages par le Plan Local d'Urbanisme (ex Plan d'Occupation des Sols), et même 25 mètres dans le centre, ce qui est effectivement peu (mais fait tout de même 7 étages). Rappelons que l'une des premières tours parisiennes, dévolue à l'habitation, l'immeuble Croulebarbe, construit par Edouard Albert en 1960, a une hauteur de 67 mètres, et 23 étages. Mais néanmoins, 37 mètres, c'est une règle qui permet de construire de « petites » tours fines et élégantes, comme l'a fait Roland Castro à Oullins, près de Lyon (un bâtiment de seulement 10 étages peut avoir la forme d'une tour et se manifester comme tour dans le paysage - tout dépend de ce qui l'environne). A l'inverse un immeuble de 25 étages (par exemple de 80 mètres de hauteur) peut, esthétiquement, ne pas ressembler à une tour et être en forme de barre - celle-ci pouvant elle-même être massive et grossière ou à l'inverse de ligne océanique, tel le style « atlantique ». La vraie question est : urbanisme sur dalle ou non. Comme l'a dit à maintes reprises l'architecte Yves Lion, s'il y a tours, elles ne doivent pas, contrairement aux années 70, être coupées du sol, sur dalles, elles ne doivent pas nier la rue, elles ne doivent pas reposer sur le principe d'une séparation radicale entre transports motorisés et déplacements piétons, elles doivent créer un espace, non pas sans voiture, mais où la voiture est subordonnée à la ville. Il faut notamment développer les transports en commun avec un tramway sur la petite ceinture, et non sur les Maréchaux, donc plus rapide, plus vite réalisable, infiniment moins coûteux, et même en doublant ce tramway d'un RER circulaire autour de Paris. Ainsi le périphérique pourra t-il, à terme, être détruit et remplacé par un 2ème boulevard des Maréchaux, c'est-à-dire par une avenue urbaine. Là est le véritable enjeu. A partir du moment où il est entendu que la tour n'est pas forcément le moyen de densifier, la question est aussi celle de l'implantation. S'agit-il de construire des tours dans des endroits dévalorisés et de les dévaloriser encore plus ?

C'est le risque, et il n'est pas mince, quand on parle de construire les tours porte de la Chapelle ou porte d'Aubervilliers. S'agit-il de construire aux portes de Paris pour faire lien entre la capitale et les communes de banlieue ? Alors, la tour n'est pas forcément le meilleur moyen. Comme le dit justement Jean Nouvel : « Il faut construire de tels édifices avec la précision d'un acupuncteur et rechercher l'endroit où l'on peut enrichir la ville par la verticale. Montparnasse est le mauvais exemple ». « Il faut surtout éviter de créer des monstres de 200 m de haut » poursuit-il (le Parisien dimanche, 2 novembre 2003). Une chose est sûre : même si Paris est au km2 une des villes les plus denses d'Europe, sa densification n'est aucunement le contraire de la qualité de vie de ses habitants, au contraire. Mais densifier n'est pas obligatoirement construire haut. Déplacer les gares aux portes de Paris permettrait de gagner des dizaines d'hectares et de construire, reconquérir les portes de Paris pourraient et devrait produire de l'urbanité intercommunale entre Paris et communes de banlieue, comme cela sera le cas porte des Lilas dans 10 ans avec la couverture du périphérique.

Péguy disait déjà : « Comme le Chrétien se prépare à la mort, le moderne se prépare à la retraite ». C'est une parole qui n'a cessé de gagner en actualité mais qu'il faut contextualiser : n'est-il pas normal d'aspirer, pour qui n'a pas eu une activité professionnelle passionnante, à la retraite comme moyen, enfin, de se consacrer à d'autres centres d'intérêt ? La retraite le seul bien des pauvres.

Berlioz distinguait deux spleen. Le premier est sombre et taciturne. Le second est ironique, cinglant, cassant, enflammé, indigné, révolté sinon révolutionnaire. Ce sont là deux formes de l'acédie. L'une est du coté de l' « à quoi bon », l'autre du coté du « j'en ai marre », ou, si l'on préfère, la première est du coté de la « petite acédie », une acédie-lassitude, la seconde de la « grande acédie », une acédie-révolte, ou acédie-colère

La fascination de la force brute, et de la technique mise au service de cette force a touché toutes les sensibilités politiques. La croyance en la justesse absolue d'une cause est (a été) par contre particulièrement répandue chez ceux qui croient (croyaient) à l'universalisme. Une phrase exemplaire du premier aspect - la fascination de la technique au service de la force - est ce propos, concernant la seconde guerre mondiale et les bombardements sur les villes allemandes : « La Royal Air Force nocturne avait une signification sublime et simple. Je ne craindrais pas d'écrire que sa puissance était une puissance idéale de vérité » écrivait ainsi Pierre-Jean Jouve dans son avant-propos à Jules Roy, La vallée heureuse (Charlot, 1946). Caractéristique de la deuxième aberration, l'absolutisation de l'ennemi, cet autre propos du même P-J Jouve : « Nous sommes quelques uns à avoir fait une guerre absolue, puisque c'était une guerre de la foi ». Croyance fanatique au « bien » et à la « vérité de la technique » convergent pour déshumaniser l'ennemi, et ce toujours au nom de « l'humanisme »

Le film du critique et réalisateur allemand, archéologue de l'image Hartmut Bitomsky, Autoroute (Reichs Autobahn, R.F.A, 1986) sur la construction des autoroutes sous le IIIè Reich montre fort bien l'esthétisation de la modernité caractéristique du national-socialisme. On pouvait ainsi lire dans la revue Bauzeitung de 1936 : « En construisant les ponts de la Reichsautobahn, on construit d'une certaine manière des ponts spirituels au-dessus de la mésentente. Aujourd'hui, les ponts réunissent le peuple ; plus que jamais il forme l'unité du Reich ». La Reichsautobahn, écrivait de son coté Wilfrid Boede en 1938, sert de « monument culturel et aussi de structure de réconciliation et d'apaisement » (cité par Marc Mimram, in Marc Mimram et François Roche, Les mini PA du Pavillon de l'Arsenal, n°19, Paris, 1998). Cette acceptation des moyens de la technique avec le goût d'une mise en forme autre que le critère de la concurrence ou de la compétitivité a d'ailleurs sans doute contribué au ralliement d'intellectuels importants au IIIe Reich, intellectuels souhaitant allier tradition et modernité technicienne. Il ne fait guère de doute que la pente belliciste, militariste et raciste du régime rompait les possibilités d'un équilibre de ce type. (cf. aussi Tomislav Sunic, « L'Art dans le IIIeme Reich : 1933-45 », in Ecrits de Paris, 645, Juillet-Août 2002 et encore Pierre Milza et Fanette Roche-Pézard direction, Art et fascisme, Complexe, 1989).

Il faut écouter la phrase énigmatique, faussement symétrique de Michel Foucault : « La nuit vivante se dissipe à la clarté de la mort ». A se demander si seules les fausses fenêtres ne sont pas celles qui donnent quelque chose à voir.

Distinction entre justesse et exactitude. L'exactitude est une chose qui *est* ou *n'est pas*. Une montre arrêtée donne l'heure exacte deux fois par jour. Ni plus ni moins. Il est exact ou non que tel bateau ait chaviré hier. (Exception: l'exactitude dans les chiffres, qui n'a pas grande valeur. Ce sont les ordres de grandeur qui importent. C'est en sens que Turgot écrit: « L'extrême exactitude est le sublime des sots »). Par contre, la justesse d'une cause, d'une vision du monde, d'un aperçu sur la condition de l'homme est infinie, elle se recompose historiquement toujours, elle se nourrit du réel comme des déceptions du réel. Elle est vivante, c'est-à-dire qu'elle n'est jamais pleinement ceci ou cela, toujours entre un « être déjà plus » et un « être pas encore ».

« Ne pas faire de plan. Suivre des indications » indique Péguy. On pourrait ajouter : éclairer le paysage des idées, cheminer, définir, nuancer, redéfinir, recadrer ce dont il est question, clarifier.

Michel Haar a dit un jour que les animaux affirment le monde ou meurent, sans jamais se plaindre. Le langage, c'est ce qui fait l'infériorité des hommes par rapport aux animaux. J'ai bien écrit : l'infériorité

Ce qui caractérise le don, ce qui fait que, précisément, il n'est pas un échange marchand, c'est la non attente d'un retour. C'est la mise en circulation de l'objet et du geste du don au sein de l'ensemble du corps

social. Le don s'accompagne souvent de contre-don, mais il implique la non attente automatique de celui-ci : non automaticité de la réciprocité (Marcel Hénaff, *Le prix de la vérité*, Seuil, 2002).

Pierre Legendre insiste sur l'inestimable objet de la transmission, sur la dette non pas comme ce qui pèse négativement mais comme ce dont on est « redevable à ». On se comprend par deux choses : premièrement, ce que l'on a pu recevoir, ce envers qui ou quoi on a accepté d'être en dette, et, deuxièmement, ce que l'on a pu transmettre. C'est la compréhension de soi dans la filiation.

Le besoin de reconnaissance. Selon Amartya Sen, prix Nobel d'économie, le besoin de faire reconnaître ses capacités précède tous les autres besoins. Toutefois, dans nos sociétés occidentales, narcissiques à l'extrême, la question est : où se situe le point de « neutralité », selon le mot de Roland Barthes, c'est-à-dire le point de suspension des arrogances ?

La « différence », dont le fat Derrida fait grand cas, n'est pas autre chose que le manque, au sens de « ce qui a été manqué » - comme on le dit d'un rendez-vous (« nous nous sommes manqués de peu »). En ce sens toute amitié (ne parlons même pas des amours) est manquée car l'un est toujours en retard sur l'autre. Ce manque n'empêche d'ailleurs aucunement que cette amitié puisse être aussi une réussite, si on tient absolument à placer les choses dans le registre performatif de la modernité. Paul Ricoeur remarque justement que ce qui comble le retard est la trace : la trace comme cicatrice.

« Dans la vie, on ne renonce à rien, on se contente de remplacer » dit André Téchiné, cinéaste.

En 1939, Ernst Jünger fait paraître *Sur les falaises de marbre*, texterécit-roman dont le caractère antitotalitaire est évident. Début 1944, son fils, lui-même prénommé Ernst, envoyé au front dans une unité disciplinaire pour propos critiques envers le régime national-socialiste est tué sur *les falaises de marbre* de Carrare en Italie. La vie est faite de rapprochements très curieux de ce genre. Il y a un étonnant mystère qui est celui des coïncidences. Je crois à la communication symbolique du monde, non pas avec un « au-delà », mais avec lui-même. Les coincidences, y compris au sens de purs et étonnants hasards statistiques, veulent dire une chose essentielle : le monde coïncide avec lui-même

« J'ai connu toutes les formes de déchéance, y compris le succès » dit Cioran. Si on croit que ce propos n'est que pirouette, on se trompe.

A propos de la première des bombes atomiques lancées par les Américains sur la population civile japonaise, Albert Camus écrivait dans le journal *Combat* du 8 août 1944 : « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie ». De son coté, Théodore Monod dira à juste titre : « L'arme nucléaire, c'est la fin acceptée de l'humanité ».

De la nécessité de, chaque jour, se refuser quelque chose dont parle Nietzsche dans *Humain trop humain*. Faut-il se refuser les grands plaisirs ou les petits plaisirs ? Sans doute pas les grands plaisirs, puisque, dans ceux-ci, il est supposé y avoir quelque grandeur. Quant aux petits plaisirs, ils ne sont pas dans les moyens de tout le monde. Surtout, se refuser les petits conforts. Pas facile!

Contre le maniérisme. Qui sait encore écrire sans maniérisme ? Je veux dire : qui écrit des choses qui ouvrent vraiment à des questions,

qui parlent du réel en partant du réel ? Les gens qui ont pratiqué ou qui pratiquent le journalisme. Cela ne veut pas dire que les journalistes sont les seuls vrais penseurs d'aujourd'hui : cela veut dire que les penseurs d'aujourd'hui sont des gens qui pratiquent, ou ont pratiqué le journalisme, c'est-à-dire qui savent écrire court, qui savent écrire clair, qui savent écrire pour tout le monde. Ce qui ne veut pas dire « qui écrivent comme tout le monde » ne serait-ce que parce que personne n'écrit de la même façon. En ce sens la vulgarisation, tant méprisée par les fats, est un art de haute tenue ; elle exige rigueur et respect des lecteurs; elle exige une certaine confiance dans (presque) tous les hommes, une confiance qui a quelque chose de démocratique, et de provenance de « gauche » au sens originel du terme - l'absence de cynisme et le volontarisme avec une certaine dose d'optimisme. Il y a même, en un certain sens, quelque chose de chrétien dans la vulgarisation, quelque chose qui renvoie à la générosité christianisme. Alain de Benoist est un bel exemple de vulgarisateur de savoirs, nous pouvons dire, plus hautement, de démocratisateur du savoir, André Comte-Sponville aussi, et Lucien Sève, Jean-Paul Jouary, Michel Onfray, et bien d'autres, dont l'approche est contestable mais, par sa clarté, est lisible, ce qui est le premier élément du respect du lecteur. Ce qui est, au sens propre, ignoble, c'est-à-dire antipopulaire (car ce qui est non noble est antipopulaire), c'est l'incompréhensible, le faussement subtil, le double ou le triple sens, les critiques tellement voilées que tout le monde les prend pour des approbations, le maniérisme.

« Je suis peintre professionnel, ce qui signifie que je n'attends pas l'inspiration. Chaque jour, je la provoque... », dit Claude Flach. Tout est travail. L'amour est un travail, comme le dit Catherine Ringer (Rita Mitsouko). La vie est un travail. Se préparer à la mort est un travail.

A la catégorie du mal, François Julien, philosophe et sinologue, propose de substituer plusieurs autres catégories moins surplombantes. Il s'agit notamment du laid, de l'abject et du douloureux. Le laid n'est pas le mal, ainsi mentir n'est pas forcément « mal » mais c'est laid. François Julien essaie de dégager la catégorie du laid de tout jugement

esthétique, et c'est sans doute le point faible de son approche. L'abject est ce qui révulse, avant toute analyse en terme de bien ou de mal. L'abject est du même ordre que ce qu'on nomme abréaction - retour d'une émotion contenue. Est-ce un invariant anthropologique ? Le douloureux, c'est la souffrance. Ces trois figures, le laid, l'abject, le douloureux, constituent des « débordements du négatif » (François Julien, L'ombre au tableau. Du mal ou du négatif, Seuil, 2004).

Les propos de l'écrivain Richard Millet sur le tango sont d'une grande justesse. « Et puis le tango, danse du Nouveau Monde, danse de déracinés, avec sa musique proche du jazz, si mélancolique, avec ses improvisations et ses rubatos, la plus belle et la plus dangereuse des danses de couple ; une marche, une avancée de l'homme sur la femme qui, loin d'être innocente, recule moins devant celui qui vient qu'elle ne l'attire à elle pour se renverser sous lui et rejoindre dès lors les belles allongées, la dormeuse surprise dans tous les états du corps requis par la lecture, le sommeil, le bain, danseuses, liseuses, dormeuses, baigneuses, et toutes les belles étendues, Olympias, Majas, nus de Bonnard étendus dans leur baignoire comme dans un cercueil ... » (La voix d'Alto, Gallimard, 2001, p. 251).

En matière de dessin, on peut donner à un tracé de la force - qui peut être élégante. Ou du charme. S'il n'y a ni force ni charme : c'est raté. Il n'y a pas de troisième sexe. Dessin encore. Pousser au maximum les possibilités d'un outil isolé. Travailler avec ce dont on ne sait pas le nom, un matériau trouvé par terre en atelier. Essayer, innover dans les pratiques pour trouver la voie de son classicisme. Ne jamais caricaturer au sens négatif, ne jamais se déprendre de l'empathie pour ce qu'on dessine. Déformer parfois, mais avec mesure et économie. Parfois user d'une ironie légère. Une touche de baroque. Fugace toujours. Pas de dévergondage. De la rigueur. « Ne pas voir trop de choses à la fois » (Napoléon). S'arrêter à temps. La question du moment, du *kairos*. « "Quand" : la seule question philosophique qui vaille ». A quel moment de nous-mêmes sommes-nous?

Pierre Maréchaux, spécialiste de Plutarque et Marc-Aurèle écrit : « Les musiciens utilisent leur trac mais ils le maîtrisent. » (*France culture*, 19 février 2004). Cela évoque ce que dit Furtwängler de ses concerts de 1944 et 1945 (*Arte*, 29 octobre 2003) dans des salles « de concert » menacées ou en ruine, devant les ouvriers dans les usines bombardées, à savoir qu'il n'a jamais aussi bien joué que dans ces moments d'extrême intensité dramatique.

L'image peut rendre captif mais elle peut aussi porter au-delà d'elle. Elle est alors comme la poésie telle que Gilles Deleuze en parle : « La poésie, au niveau où on la définit, c'est gommer les clichés, supprimer les clichés, rompre les associations sensori-motrices, faire surgir hors des clichés des images optiques et sonores pures qui, au lieu de déclencher des comportements prévisibles chez les individus, vont ébranler l'individu dans le fond de son âme » (L'image temps et l'image mouvement). Au-delà de la représentation, l'image emporte parfois le regard au-delà d'elle-même. Elle se laisse transpercer. Cela nécessite toutefois une disponibilité particulière, une ouverture, un laisser-faire de la vision. Cela ne va pas de soi. Paul Valéry écrit en ce sens : « La plupart des gens y voient par l'intellect bien plus souvent que par les yeux. Au lieu d'espaces colorés, ils prennent connaissance de concepts (...). Et, comme ils rejettent à rien ce qui manque d'une appellation, le nombre de leurs impressions se trouve strictement fini d'avance » (Introduction à la méthode de Léonard de Vinci). C'est en réaction contre cela que le cinéaste Robert Bresson pouvait recommander dans ses Notes sur le cinématographe : « Vois ton film comme une combinaison de lignes et de volumes en mouvement en dehors de ce qu'il figure ou signifie de l'image ». Le regard, pour n'être pas obscène, implique un retrait, un recul pour laisser être la perspective. Henry Maldiney écrit en ce sens : « Un peintre n'est pas une rétine mais un regard. Et tout regard suppose un homme qui regarde. Or, regarder, c'est se constituer en foyer du monde. Mais on peut le faire à différentes profondeurs » (Regard, parole, espace). Se laisser incendier, « être à soi-même sa propre flamme ». Regarder en se laissant regarder par le monde. Regarder sinon dans la transparence mais, mieux, dans l'innocence. Le peintre André Marchand précise la forme de son expérience personnelle en notant : « Dans une forêt, j'ai senti à

plusieurs reprises que ce n'était pas moi qui regardais la forêt. J'ai senti, certains jours, que c'étaient les arbres qui me regardaient, qui me parlaient... Moi j'étais là, écoutant... Je crois que le peintre doit être transpercé par l'univers et non vouloir le transpercer... J'attends d'être intérieurement submergé, enseveli. Je peins peut-être pour surgir ». Peindre pour surgir : formule féconde.

« Pour atteindre à la vraie notion du divin, il faut perdre la vue d'un dieu, si sublime qu'il soit » écrit Pierre Drieu La Rochelle (« Journal d'un délicat » in *Histoires déplaisantes*).

Jacques Becker est le cinéaste à qui l'on doit les célèbres *Casque d'or* et *Le trou*. Brillant, pittoresque, et au fond léger sont les mots qu'on lui accole. Mais il est au dessus de cela ; l'auteur, aussi, de *Falbalas* et de *Goupi mains rouges* (avec les superbes Fernand Ledoux et Robert Le Vigan) cultive une « inquiétante étrangeté », met en scène des « solitudes peuplées » en faisant preuve d'une étonnante maîtrise du mélange des genres comiques et dramatiques, d'un sens très sûr de la construction scénique et d'une utilisation savamment dosée de l'allégorie (Jean-Louis Vey, *Jacques Becker ou la fausse évidence*, Lyon, Aléas, 1995).

Selon Bernard Stiegler, la société de consommation tue la capacité de s'aimer soi-même. Elle noie chacun dans une foule fascinée et sidérée par les objets et empêche les constructions d'identités propres à chacun. En annulant le rôle des environnements proches, la société de consommation prive chacun de passé tout comme d'avenir, et nous met dans un état d'absence à soi. Bernard Stiegler écrit : « Locke comprit au XVIIe siècle que je suis singulier à travers la singularité des objets avec lesquels je suis en relation. Je suis le rapport à mes objets en tant qu'il est singulier. Or le rapport aux objets industriels, qui par ailleurs se standardisent, est désormais standardisé et catégorisé en particularismes qui constituent pour le marketing des segments de marché tout en transformant le singulier en particulier. Car les techniques

audiovisuelles du marketing conduisent à faire que progressivement, mon passé vécu, à travers toutes ces images et ces sons que je vois et que j'entends, tend à devenir le même que celui de mes voisins. Et la diversification des chaînes est elle aussi une particularisation des cibles - raison pour laquelle elles tendent toutes à faire la même chose. Mon passé étant de moins en moins différent de celui des autres parce que mon passé se constitue de plus en plus dans les images et les sons que les médias déversent dans ma conscience, mais aussi dans les objets et les rapports aux objets que ces images me conduisent à consommer, il perd sa singularité, c'est-à-dire que je me perds comme singularité » (Le Monde, 10 octobre 2003). En apparence, cette thèse va à l'encontre de celle qui lie le développement du narcissisme au triomphe de l'individualisme. Mais en fait il s'agit de la même chose : le narcissisme de la société actuelle ne consiste pas à s'aimer un tant soit peu dans la singularité de ses expériences et de ses goûts, il consiste à rechercher un singularisation impossible car elle se fonde sur le mimétisme ; être singulier en singeant une figure éphémère de la représentation de la centralité sociale, c'est là bien évidemment une contradiction non résolvable. Bernard Stiegler écrit encore : « Nous sommes aujourd'hui (...) essentiellement visés comme des consommateurs. Or, un consommateur n'a pas le droit de dire ie : un consommateur n'est plus ni un je ni un nous, car il est réduit au on » (Aimer, s'aimer, nous aimer, Galilée, 2004).

Le psychologue Lorenzo Calvi écrit : « Là où le mou et le dur s'unissent pour enfanter le souple, là est le royaume des chevaux courants et de l'arc, le royaume d'Apollon » (*Phénoménologie, psychiatrie, psychanalyse*, sous la dir. de Pierre Fédida; recueil établi par Mareike Fédida-Wolf. Paris, Éd. GREUPP).

Certaines femmes africaines ont des traits de visage proches de ceux des indiennes des Amériques, des traits quasi-androgynes, encore que résolument fins et gracieux. Le mystère de la pluralité des races (qui ne sont que marginalement une question de « couleur » de peau) n'a d'égal que l'enchantement de leur perpétuation.

A propos de l'action politique, Hannah Arendt écrit dans *La Condition humaine*: « L'action peut seulement être jugée sur le critère de la grandeur, parce que c'est dans la nature de renverser ce qui est communément admis pour atteindre à l'extraordinaire, où ce qui est vrai dans la vie ordinaire et quotidienne ne s'applique plus parce que tout ce qui existe est unique et sui generis »...

« La désexualisation, c'est une façon de transformer l'excitation libidinale en excitation narcissique » note André Green (La lettre et la mort, Entretien avec Dominique Eddé, Denoël, 2004, p. 67. Freud avait dit à peu de choses près la même chose). Hypothèse : et si nous vivions au fond une époque fort peu sexuée, où l'image de soi passerait de moins en moins par l'autre en tant qu'il est durablement identifié mais par « les autres » comme forme abstraite du « on »? Ce serait une conséquence logique d'une certaine éclipse de la polarité hommefemme. Une société autophage, celle de la consommation de soi par soi (Dominique Quessada), dans laquelle la compulsion de répétition, qui naît et meurt sur place, remplacerait les apprentissages, certes dangereux, – puisqu'ils amènent à se quitter soi-même pour, peut-être, se trouver ou bien se laisser engloutir dans le gouffre du monde, – mais féconds. Il est à noter que cette mutation du lieu des enjeux (ici libidinaux) concerne aussi le politique dont le lieu est désormais l'économie : pour comprendre les rapports de force dans le monde et les stratégies, il faut d'abord comprendre les rapports de force et les stratégies économiques.

17 avril 2004. Au XVIème siècle, le regard était tourné vers le monde et l'intériorité du regardant était sans importance. Puis est venu le temps du regard - et de l'œil - comme expression des sentiments, de l'intérieur de l'âme. Dans une expression telle que « les yeux embués d'émotion », etc, nous parlons bien de ce qui vient de l'intérieur. Même s'il s'agit de réaction à ce qui se passe dans le monde, à « l'extérieur ». (Communications 75, « le sens du regard », EHESS, Seuil, 2004). La situation actuelle est plus complexe et dévalorise le regard en un autre

sens. Car cette situation est caractérisée par ce qu'Elisabeth Lévy a appelé excellemment « la guerre à l'intimité ». Ainsi, le outing consiste à rendre public ce qu'autrui a le droit de garder pour lui. « Il y a eu, a dit un jour Mona Ozouf, en France une expérience de outing qui n'a pas donné de très bons résultats. C'est lorsqu'on a obligé les Juifs à porter l'étoile jaune » (cité par Elisabeth Lévy, *Le Figaro magazine*, 17 avril 2004).

A propos de l'art et du dessin. « (...) l'artiste n'est pas celui qui s'exile du monde, écrit Maurice Merleau-Ponty, celui qui se réfugie dans les palais de l'imaginaire. Qu'au contraire l'imaginaire soit comme la doublure du réel, l'invisible l'envers charnel du visible, et surgit la puissance de l'art : pouvoir de révélation de ce qui se dérobe à nous sous la proximité de la possession, pouvoir de restitution d'une vision naissante sur les choses et nous. L'artiste ne quitte pas les apparences, il veut leur rendre leur densité... Si pour le savant, le monde doit être disponible, grâce à l'artiste, il devient habitable ».

Extrait d'une lettre de Freud à Wilhem Fliess du 17 décembre 1896 (correspondance 1887-1904) : « Le croiras-tu, la gène (d'un des patients) à boire de la bière et à se raser a été élucidée par une scène dans laquelle la gouvernante d'enfant est assise *podice nudo* (les fesses à l'air) dans un bol à raser plat rempli de bière afin de se faire lécher, etc » (cité par Mikkel Borch-Jacobsen. *Folies à plusieurs. De l'hystérie à la dépression*, Les empécheurs de penser en rond, 2002, p. 91).

Jean Cocteau chez Raymond Moretti, 1959. Le premier dit au second : « Tout ce qui est beau est à la lisière de la caricature. C'est ce que l'on appelle l'intensité d'expression. Ce que vous faites est beau. Vos audaces partent à la conquête de la simplicité ».

Céline: « La vérité, il faut la dire, mais alors il faut la dire toute ». Ce n'est pas si facile, d'une part, du fait des enjeux, d'autre part, parce qu'il faut alors l'avoir comprise. L'avoir vraiment comprise, l'avoir toute entière comprise. Or, les vraies vérités, ce sont les vérités sur soi. Les avoir toutes comprises, c'est être prêt à mourir. Ce n'est pas donné à tout le monde.

En politique, la monomanie finit toujours par la terreur. Friedrich Sieburg le disait à propos de Robespierre : « Il faut toujours se méfier des hommes d'une seule idée ». (ou des hommes d'un seul livre).

Il y a deux façons de penser et d'écrire. L'une consiste à chercher à affirmer à toute force des vérités (qui se veulent) nouvelles. L'autre consiste à désobscurcir, à désopacifier, à clarifier une question. La première méthode donne lieu à des fréquents « raccourcis » trompeurs qui égarent, au fond, quant à l'élucidation d'un problème. Mais il y a des erreurs fécondes : il faut alors, à tout prendre, de l'ambition dans l'erreur. L'autre méthode est ce que je n'hésite pas à appeler de la bonne vulgarisation. C'est un pari sur l'intelligence de tout public un tant soit peu cultivé et honnête ; je crois qu'il faut faire ce pari. J'écarte la troisième voie qui est celle de l'érudition sans pensée, du maniérisme stérile, de la posture qui cache mal l'imposture. C'est la voie Derrida. Un numéro récent du Magazine littéraire (avril 2004) en fait la démonstration involontaire. C'est la « relève des dieux par les pitres » qu'amorçait la geste de Pulcinella dans le tableau Le Nouveau Monde de Giandomenico Tiepolo (1727-1804). (Pulcinella était un personnage des comédies napolitaines, un personnage qui, ici, stigmatise la vanité vénitienne).

Le monde n'a pas de fond. Il est même probable qu'il n'a pas de bords. Mais il a des prises. La dépression n'est d'ailleurs pas autre chose que la *déprise* – ce qui la définit bien mieux que le terme déprime.

Le masculin et le féminin parcourent la pensée. Le premier est la forme opposée à - mais aussi indissociable de - la matière chez Aristote. Le masculin est encore l'esprit, opposé à la chair, dans le christianisme. C'est aussi la transcendance opposée à l'immanence. Mythiquement, l'homme est complet et la femme naît d'une rupture de la complétude. Anthropos précède Andros. L'homme est l'humain même. D'ailleurs, qui écoute Eve ? Elle écoute le diable, *diabolos* le séparateur. Mais culturellement, les choses sont différentes. *Devenir homme* s'est fait longtemps sur la base d'une amputation de la part de sensibilité qui existe dans les deux sexes. L'homme se dépouille de sa part de féminité, et plus exactement de ce qui est associé aux signes culturels de la féminité. Nous revenons vers une vision moins amputée de la masculinité puisque la part féminine en fait partie. Non pas moins de force mais plus d'attention au concret, à la couleur des choses, à ce qui pousse, aux éclosions plutôt qu'aux explosions.

Anton Tchekhov définit Ivanov comme en proie à cinq ennemis : la lassitude, l'ennui, le sentiment de culpabilité, la solitude, et un cinquième que les lecteurs découvriront. « Maintenant, le cinquième ennemi. Ivanov est las, il ne se comprend pas, mais la vie n'a rien à faire de cela. Elle lui présente ses exigences légitimes, et, lui, bon gré mal gré, il doit résoudre des problèmes. Sa femme malade - c'est un problème, la masse des dettes - un problème, Sacha qui se jette à son cou - un problème. Comment il résoud tous ces problèmes, cela se voit dans le monologue de l'acte III et dans le contenu des deux derniers actes. Les hommes comme Ivanov ne résolvent pas les problèmes mais succombent sous leur poids. Ils se perdent, restent les bras ballants, s'énervent, se plaignent, font des bêtises et, à la fin des fins, cédant à leurs nerfs trop fragiles, à fleur de peau, perdent tout contact avec la réalité, et entrent dans la catégorie des gens' brisés' et 'incompris' » (A. Tchekhov, « Lettre à Alexei Georgovitch Souvorine », 30 décembre 1888, in *Ivanov*, Babel, 2000).

Fernando Pessoa dit : « Pour être grand, sois entier : rien en toi n'exagère ni n'exclus ». C'est la question du « se contenir » pour « se tenir ». Le risque du débordement existe pour : « Qui ai en moi trop de ce qui est plus grand que moi, Trop de ce que je ne peux pas appeler Moi... » (Fernando Pessoa). Pour se déprendre du débordement, il s'agit d'avoir en soi ce que Jung appelait le « sens du réel », c'est-à-dire le sens des proportions.

Oscar Wilde dit en substance : « Pour qui voudra vivre plus d'une vie, il lui faudra vivre plus d'une mort ».

L'utopie - le lieu de nulle part - est généralement totalitaire. Elle vise à *formater* l'homme (comme s'il était un disque dur vierge) en fonction d'un modèle abstrait. Il y a toutefois sans doute un autre usage possible de l'utopie. Musil réclamait « une utopie consciente qui, loin de redouter la réalité, la traite simplement comme une tâche et une invention perpétuelles « (*L'Homme sans qualités*). Sans doute la voie d'une utopie réaliste.

La litote est une fausse confidence. Elle est le contraire du vrai mystère, ou de la vraie confession qui fait sortir du mystère. La litote, c'est le dandysme. Un dit qui ne me dit rien qui vaille. Lire Clément Rosset là-dessus (*Le réel et son double*).

Un propos du XIXè siècle pour comprendre la modernité. « Plus les chemins de fer avancent, moins il y a de bitards » disait Mérimée, esprit libre. En d'autres termes, plus il y a de progrès, moins il y a de poésie et de joie de vivre.

Le flâneur, c'est le dandy. Ce n'est pas une figure sympathique, car il est prisonnier de ce à quoi il prétend s'opposer, ou plutôt, de ce *de quoi il prétend se différencier*. Qu'est-ce que le contre-dandysme? C'est ne même pas prétendre se différencier de quoi que ce soit. Assumer une seule chose : la précision d'être ce qu'on est. Là se tient la figure de l'Anarque. « L'ennui apparaît dans le processus de production avec l'accélération de celui-ci (par les machines). Le flâneur proteste, avec sa nonchalance ostentatoire, contre le processus de production » écrit Walter Benjamin (*Baudelaire*, Payot, 1979, p. 238, « Fragments sur Baudelaire »).

Le Roi des Aulnes de Michel Tournier est un roman philosophique : les seuls qui valent quelque chose. Michel Tournier est habile et il a le sens de ce qui est opportun. Mais il n'est pas seulement habile. Il a de l'ampleur. Dans l'étreinte qui unit autant qu'elle oppose le National-socialiste et le Juif dans ce roman, Michel Tournier n'oppose pas la figure du Bourreau et la figure du Martyr. Il oppose la figure du Martyr et celle du Héros, qui est aussi celle de l'Ogre. Le Roi des Aulnes est le texte de la portance, la phorie. D'où vient l'euphorie. « Le désespoir se donne irrésistiblement comme seule réponse authentique au non-sens de la vie. Toute autre attitude - passée ou future - paraît relever de l'ébriété. La vie n'est tolérable qu'en état d'ébriété. Ebriété alcoolique, amoureuse, religieuse ». Si la clé ouvre à la compréhension de la serrure qui porte cette clé, la grille (j'entends : la grille de lecture) est alors le sens lui-même. Le texte de Tournier est la grille.

Isabelle Huppert a ce mot : « Je suis devenu actrice par la somme de mes inaptitudes ». Au fond ce mot en dit long, et nous sommes souvent ce que nous sommes par la somme de nos manques d'habiletés. Un bon journaliste (il y en a) est ainsi souvent quelqu'un qui n'écrit pas suffisamment mal (je dis bien : mal) pour devenir universitaire, qui n'est pas suffisamment apte à ne pas voir l'essentiel pour faire une thèse sur des sujets minuscules comme il y en a tant, qui ne réussit pas à écrire pour ne rien dire avec le bon degré d'infatuation, etc. Beaucoup de gens font une carrière *d'abord* avec leurs défauts, et tout de même avec quelques qualités.

22 juin 2004. Paul-Marie Couteaux, écrivain et député européen, dit que la grandeur de l'Europe c'est, contrairement aux Etats-Unis d'Amérique et à la Chine, de ne pas être un titan. C'est exactement cela : il faut viser la puissance mais il ne faut pas viser que la puissance. Le sens de l'Europe, c'est l'équilibre de la vie, ce sont les limites au productivisme, c'est le refus de l'accumulation pour l'accumulation, c'est la qualité plus que la quantité, c'est l'amitié entre les peuples et non leur broyage par le turbo-capitalisme. Je crois même que la force de l'Europe cela devra être un jour la dénucléarisation unilatérale au profit d'une défense citovenne, à la Suisse.

Assez étonnant est le livre de François Delpa, *Hitler. Biographie* (Grasset, 1999). Le livre donne une vision parfois trop favorable du rapport au réel d'Hitler. Mais en même temps le livre montre bien son indécrottable romantisme. Il faut toujours être circonspect avec les gens qui rêvent trop. (si « la droite dort, la gauche rêve » Hitler était de gauche).

Tout bon film doit être daté, au sens où il doit être de son temps. Le Mouton enragé (1973) de Michel Deville, Les Valseuses (1974), de Bertrand Blier sont de leur époque : obsession de la « révolution » sexuelle, même quand elle est traitée par la dérision, ironie sociale, jeu décalé des acteurs, ces films sont profondément de leur époque, et c'est en cela qu'ils sont intéressants et le restent, car ils disent quelque chose de ce qui fut. Mais ils n'épuisent jamais le mystère des représentations sociales et des singularités qui cherchent à y faire sens, et c'est là leur valeur comme œuvres d'art.

Karel Kosik (1926-2003). Ce philosophe tchèque fut résistant à l'Occupation allemande de son pays, philosophe marxiste presque officiel du régime communiste tchèque, opposant à partir du Printemps

de Prague. Jan Patocka le tenait pour son ami. On pourrait certes lui opposer qu'il a mis plus de temps à prendre ses distances avec la dictature de son pays qu'Heidegger avec le national-socialisme allemand. Retenons la valeur d'une triple critique : contre le totalitarisme nazi, contre le totalitarisme stalinien. Et la troisième ? La méthode d'une pensée inclut le jugement sur les valeurs. Car la troisième critique de Karel Kosik porte sur le totalitarisme du marché. La dialectique du concret à laquelle s'attache Kosik nécessite non pas seulement de prendre en compte la pluralité du vivant mais de le hiérarchiser. Il y a un lien entre méthode et valeurs, entre analyse et effets produits : ainsi, le marché est à la fois une grille de lecture et un mode d'écriture, c'est-à-dire de production de la société ; le marché voit la société comme totalement exprimable en termes marchands et il tend à marchandiser ce qui ne s'exprime pas encore en ces termes. C'est ce qu'a vu Kosik, au travers une dialectique du concret proche de celle de Labriola.

En 1435, Alberti dit : « Le tableau est pour moi comme une fenêtre ». Mais un tableau se regarde de son extérieur vers lui, tandis qu'une fenêtre sert à regarder de l'intérieur vers l'extérieur, mais est mise en valeur pour être vue de l'extérieur. Une fenêtre sert à voir mais aussi à se savoir regardé en train de voir. Or un tableau est cadré vers l'intérieur, tandis qu'une fenêtre est tournée vers l'extérieur, elle fait signe de l'extérieur (même si c'est moins vrai avec l'architecture moderne). La fenêtre est narcissique par principe (Gérard Wajcman, Fenêtre. Chroniques du regard et de l'intime, Verdier, 2004).

La responsabilité envers la jeunesse est la plus grande des responsabilités. Tout se décide jeune. Nous ne sommes fidèles à rien si nous ne sommes pas fidèle à notre jeunesse. En ce sens, nos enfants sont l'or du monde. Et, pour la construction de soi, les relations père-enfant sont les relations décisives, celles qui sauvent tout, ou celles qui gâtent tout.

« L'honneur c'est comme les allumettes, cela ne sert qu'une fois » relève Marcel Pagnol (*Marius*).

« L'arbre qui voudrait pousser jusqu'au ciel devrait faire pousser ses racines jusqu'en enfer » (Nietzsche). Comme toujours avec Nietzsche, la vision est d'une grandeur inouïe.

Le langage des runes. Primitivement, il en a vingt-quatre plus celle d'Odin, la rune blanche, celle de l'oracle. L'infinie variété de nuances et d'éclairages de sens différents du langage des runes en fonction des cultures d'origine : germanique, nordique, slave, latine, indienne, Ainsi la rune d'Hagal est souvent représentée dans le futhark anglosaxon sous la forme de lor (le serpent) et appelée communément « rune de vie ». C'est la croix du cosmos et la matrice de toutes les runes. On associe parfois à cette rune cet aphorisme : « Soigne le Tout en toi et tu maîtriseras le Tout ». Trois bâtons se croisent en un point unique. Le bâton central symbolise l'équilibre, toujours fragile, entre les forces antagoniques représentées par les deux autres bâtons. Au centre de la passe l'omphalos, tel un clou, omphalos qui est le rune d'Hagal nombril du monde. « Obéissant à l'appel de mon cœur, comme un enfant qui accourt auprès de sa mère chérie, je descends vers le bois d'Apollon, ce bois où fleurissent couronnes et festins, où souvent les vierges delphiennes, auprès du sombre nombril de la Terre, chantent le fils de Léto en frappant le sol de leur pied agile [...]; ma langue brûle de répandre la douce fleur du miel, tandis que je descends vers cette vaste arène, en l'honneur de Loxias, dans cette fête où les dieux sont nos hôtes » (Pindare, *Péans* [chants de victoire en l'honneur d'Apollon], 6, trad. Puech).

François Truffaut, *Une belle fille comme moi* (1972). Il comparait à juste titre, par sa truculence poétique, Bernadette Lafont au Michel Simon du merveilleux *Boudu sauvé des eaux*.

En peinture, l'hyperréalisme manque toujours la réalité. C'est une peinture qui n'existe jamais. Le vrai réalisme est toujours un expressionnisme. Edward Hopper en offre un des plus beaux exemples, mais aussi Giorgio de Chirico. Même si, comme dit justement Olivier Cena à propos de Hopper, « le monde décrit par Hopper n'existe pas », la peinture de Hopper existe.

L'esprit se taille en pointe, comme les crayons. Il doit se retailler souvent.

Le Nouvel Observateur aborde la question de nos mythologies (Hors-série 55, juillet-août 2004, « Mythologies d'aujourd'hui »). Ruwen Ogien indique que c'est souvent la prétention artistique qui permet à des films comportant de nombreuses scènes de sexualité d'échapper au classement X et à la classification non seulement juridique mais sociale de « film pornographique ». Or, remarque en substance R. Ogien, pourquoi exiger comme critère pour échapper à une surtaxation une qualité esthétique qui n'est pas exigée dans d'autres domaines? On ne voit effectivement pas pourquoi. Il faut aller plus loin toutefois, et noter que ce qui caractérise les films à la lisière du « porno » mais non classés tels c'est qu'il « corrigent » généralement la monstration du sexe par la vulgarité du langage, par la violence, et par la pauvreté de la représentation de la société, ce qui est pire que sa non représentation. Ils « corrigent » le moche par le vulgaire, ou l'obscène, qui peut avoir de l'allure, par du trivial. La pornographie est ainsi « excusée » par les magistrats et par la société en général quand la représentation du sexe est « corrigée » par la recherche du dégoût du sexe.

A propos de l'idéologie du développement personnel, Michel Lacroix remarque : « On finit par faire plus de mal que de bien aux individus en soulignant l'écart entre ce qu'ils sont et ce qu'ils pourraient être » (*Le Nouvel Observateur*, Hors série 55, 2004, « Mythologies

d'aujourd'hui », p. 51). Certainement. L'idéologie du développement personnel a aussi l'inconvénient d'instrumentaliser les autres et de prolonger par une pseudo-spiritualité la concurrence de tous contre tous.

De l'image au bricolage. Deux concepts complémentaires. Quand tout est image, celle-ci n'est plus événement. Elle n'est plus au confluent de la lumière venue du regard et de la lumière venue de l'objet. Quand tout est image, et que celle-ci n'est donc plus rien, remettre du réel dans le monde, c'est remettre de la concrétude, réopacifier le monde, le dépolir tel une vitre redevenue vitrail ; c'est, paradoxalement, redécouvrir la dimension instrumentale du monde, c'est-à-dire le ré-ustensibiliser. Redécouvrir la dimension d'outil du monde. C'est re-voir les objets dans le monde, ces « étants sous la main » comme dit Heidegger. C'est ici que se trouvent les conditions de la sortie du tout-image. Et en ce sens, intuitivement, l'homme contemporain, par le développement de la catégorie du bricolage, comprend, et a compris, à la fois ce qui le menace et ce qui peut le C'est-à-dire retrouver immédiatement sauver. du « non compréhensible », c'est-à-dire de la bénéfique médiation, et de la transmission. Retrouver du détour, de la confrontation avec le temps, retrouver de la patience. En d'autres termes, réhabilitons le bricolage!

Si le loisir (*scholé*) est ce en quoi l'homme exerce sa liberté (cf. Aristote, *Politique*, VIII, 3), ce loisir n'est pas l'amusement, la distraction, le délassement, le repos (*anapausis*). Il est plus que cela : il est une refondation par l'étude.

« Aleksander venait d'avoir trente-quatre ans. Pour un certain type d'artiste, surtout pour un poète, c'est le bel âge ; les expériences vécues conservent encore la force et l'ardeur de la jeunesse, mais leur lave se déverse dans un réceptacle déjà formé. C'est l'âge des sens encore brûlants, mais de la forme déjà mûre. L'art, dans sa jeunesse, souffre d'un manque de forme, plus tard d'un trop plein de forme, tandis que se refroidissent les sens qui sont le sang de l'art ». Adolf Rudnicki, *Les*

fenêtres d'or et autres récits, Gallimard, 1966, traduction d'Anna Posner.

Eloge du vivre. Le poète Alain Jouffroy écrit : « ... Non seulement je vis, mais j'aime la vie à crier, quand on veut m'en priver fût-ce d'une parcelle, d'un gramme. Je n'admire plus ni les sacrifiés, ni les perdants : je n'adhère plus, dans mes amis, à ce qui les pousse vers leur propre perte. Le théâtre du suicide, le plus beau de tous, est mort pour moi. Je lui préfère ce qui me lie aux orages, heureux et riant sous leur pluie. Je préfère le plus triste ciel de l'hiver à la mort consentie, à la mort délibérée. Je préfère la guerre quotidienne, où l'on risque l'amour, où l'on risque la haine, où l'on risque la victoire, donc de provisoires défaites, aux kamikazes qui confondent encore l'échec et la pratique politique. J'ai choisi de mourir à l'heure de mon corps : je ne céderai pas un pouce de terrain aux voleurs de la culpabilité mondiale. J'ai surmonté plusieurs suicides, j'en surmonterai d'autres. Cela me donne le droit de sourire en pensant à ceux qui s'abandonnent à la désillusion générale plutôt qu'à l'ivresse du vin, à l'évanouissement de la jouissance et aux métaphysiques improvisées de l'individualisme » (Le Soleil noir).

Dans le café philosophique que j'animais avec Charles Champetier vers 1998, nous nous référions, comme conditions d'un débat, à la paideia, le sentiment de partage d'une expérience, et à la parrhésia, le parler franc. Allons plus loin. La parrhésia est un enchaînement de position entre le locuteur et l'interlocuteur. « La parrhesia, écrivait Michel Foucault, est une forme de critique, [...] toujours dans une situation, dans laquelle l'orateur occupe une position subordonnée à celle de l'interlocuteur. » (Dits et écrits II 1976-1988, Gallimard, 1994). C'est un « dire » ouvert dans lequel le souci de comprendre le point de vue de l'autre passe par le souci d'honnêteté vis-à-vis de soi. Progressivement, l'enjeu de l'audace dans la parrhésia s'étend. Michel Foucault note encore qu'elle « avait été constituée dans la conception grecque classique de la parrhesia à travers le fait que quelqu'un était assez courageux pour dire aux autres la vérité ». Ensuite, « [...] il y a un glissement de cette forme de jeu parrhésiastique vers un autre jeu de

vérité, qui consiste cette fois à être assez courageux pour dévoiler la vérité sur soi-même ». En France, aujourd'hui, *paideia* et *parrhésia* manquent.

Maurice Ravel. Ce soi-disant « horloger suisse », selon le mot de Stravinsky, est l'un des créateurs les pus sensibles, et sensuels, et en même temps fort et rigoureux qu'il nous ait été donné d'entendre. Horloger par la précision mais audacieux comme un maître des sortilèges, Ravel est de ceux qui s'accordent aux feux et aux jeux du monde moderne, électrique, métamorphique, lumineux. Il produit une musique « anti-pathique » : c'est-à-dire, sensible, mais loin de tout pathos, et notamment de tout pathos trop facilement anti-moderne ou néo-gothique.

« Aimer, c'est inventer l'autre » écrivait Louis Pauwels (*Les derniers jours de la monogamie*). Je crois plutôt que c'est voir la profondeur de chacun. Et être saisi devant ces perspectives nouvelles qu'ouvrent, à chaque fois, ces aperçus.

Lamarck écrivait (Système analytique des connaissances positives de l'homme, restreintes à celles qui proviennent directement ou indirectement de l'observation, 1820, BNF, Gallica): « L'homme, par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. En détruisant partout les grands végétaux qui protégeaient le sol, pour des objets qui satisfont son avidité du moment, il amène rapidement à la stérilité ce sol qu'il habite, donne lieu au tarissement des sources, en écarte les animaux qui y trouvaient leur subsistance, et fait que de grandes parties du globe, autrefois très fertiles et très peuplées à tous égards, sont maintenant nues, stériles, inhabitables et désertes (...). On dirait que l'homme est destiné à s'exterminer lui-même après avoir rendu le globe inhabitable ». Dans le

même sens, le paysagiste Gilles Clément dit maintenant : « Le sentiment d'appartenance au monde ne saurait coïncider avec le désir de le dominer » (*La sagesse du jardinier*, L'œil neuf éditions, Paris, 2004).

Mauro Corona. Cet italien est à la fois alpiniste, bûcheron, et un extraordinaire sculpteur. Trouvant ses bois lui-même en forêt, les travaillant à la tronçonneuse et au couteau pour obtenir des statues, portraits expressifs ou nus féminins infiniment gracieux, Mauro Corona représente tant dans ses moyens que dans ses buts la geste même d'un art païen, tout en connivence avec la nature, tout à son écoute, tout en réappropriation de pratiques artistiques venues d'un lointain passé, à la fois viril et caressant avec les êtres et les choses. Mauro Corona est le François d'Assise sculpteur d'un monde sans dieux.

Charles Ramond, Le vocabulaire de Derrida, Ellipses, 2004. Ce travail est, à son corps défendant, une « déconstruction » de Derrida convaincante. Jacques Derrida aime beaucoup les noms composés : monumanque, terme composé de monument et de manque (un monument absent), obséquence, composé d'obséque et de séquence, le plus improbable encore « coup de donc », dont le sens ne serait pas très loin de l'obséquence, la concubinaison, composé de combinaison et de concubinage, la presque célèbre circonfession, composé de la circoncision (de Maître Jacques) et des Confessions (d'Augustin). Et pour la bonne bouche la verginité, composé de verge et de vierge, qui, nous dit Charles Ramond, « confond le masculin et le féminin, et touche donc à l'indécidable ». Ajoutons quelque rares termes compréhensibles que Derrida emploie encore (sans doute par mégarde) comme itérabilité (de nouveau, derechef) c'est-à-dire la capacité de réitérer (un commandement par exemple, mieux Les dix Commandements). Ce « vocabulaire » permet, comme dit le professeur Ramond, d'opérer des « découpes suturantes » dans Derrida. Après le structuralisme, le « suturalisme ». La pensée-Derrida est une imposture.

« La décision et la suite dans les idées sont, à mon avis, ce que l'homme a de plus respectable » Goethe.

A méditer, le propos de Louis-Ferdinand Céline : « Un jour il faudra que nous couchions tous ensemble ». Céline fourieriste ?

En février 1994, la faucille et le marteau disparaissaient de la une du quotidien communiste *L'Humanité*. Depuis le début des années 80, ce dernier connaissait des changements de formule de plus en plus fréquents, signe certain d'une crise du lectorat et d'une incertitude identitaire. Les communistes montraient par là qu'ils n'avaient rien compris à ce qu'est un symbole, quelque chose d'intemporel qui pouvait vouloir dire, en l'occurrence, l'éternelle inventivité des forces du travail et l'affirmation de la nécessaire liberté d'appropriation des moyens de production par l'homme. Les communistes n'ont pas compris que ce qui avait fait la force de leur matérialisme ce n'était pas le matérialisme c'était le mythe communiste dans son irrationalité, l'idée de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes, une idée libertaire en somme.

Marx : « Le moyen fait partie de la vérité, aussi bien que le résultat. Il faut que la recherche de la vérité soit elle-même vraie ; la recherche vraie, c'est la vérité déployée, dont les membres épars se réunissent dans le résultat ». Finalement Marx rejoint Albert Camus.

Aragon: « Je connais des gens qui sont nés avec la vérité dans leur berceau, qui ne se sont jamais trompés, qui n'ont pas *avancés* d'un pas de toute leur vie, puisqu'ils étaient arrivés quand ils avaient encore la morve au nez. Ils savent ce qui est bien, ils l'ont toujours su. (...) je ne leur ressemble pas. (...). Ce que j'ai appris m'a coûté cher, ce que je sais, je l'ai acquis à mes dépens. Je n'ai pas une seule certitude qui ne me soit venue autrement que par le doute, l'angoisse, la sueur, la

douleur de l'expérience. Aussi ai-je le respect de ceux qui ne savent pas, de ceux qui cherchent, qui tâtonnent, qui se heurtent. Ceux à qui la vérité est facile, spontanée, bien entendu j'ai pour eux une certaine admiration, mais, je l'avoue, peu d'intérêt. Quand ils mourront, qu'on écrive donc sur leur tombe : *il a toujours eu raison* ... C'est ce qu'ils méritent et rien de plus » (Aragon, *Conférence à la jeunesse*, 21 avril 1959).

Barrès définissait l'intelligence « cette petite chose à la surface de nous-mêmes ». Proust était plus précis dans sa critique ; il écrivait : « Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence. Chaque jour je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions, c'est-à-dire atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art ». Sur le même sujet, Céline est radical : « Il avait le vice des intellectuels, il était futile » (Voyage au bout de la nuit).

De la brûlure de la vérité. Nietzsche : « Il se pourrait que la constitution foncière de l'existence impliquât qu'on ne pût connaître à fond la vérité sans périr, de telle sorte que la vigueur d'un esprit se mesurerait à la dose de "vérité" qu'il pourrait à la rigueur supporter, ou plus précisément, au degré auquel il aurait besoin que cette vérité lui fut diluée, voilée, édulcorée, assourdie, faussée » (*Par delà le bien et le mal*).

« C'est naître qu'il aurait pas fallu ! » (Louis-Ferdinand Céline). Facile.

« L'enfer c'est de ne plus aimer » dit Bernanos (*Journal d'un curé de campagne*). Freud disait de son coté qu'aimer et travailler étaient les choses impossibles au fou. Bernanos parle d'enfer, Freud de santé mentale. Ils disent la même chose.

Au hasard Balthazar. Ce film de Robert Bresson (1966) déconcerte tout d'abord. Le jeu des hommes – le jeu de la vie des hommes – est filmé avec la juste distance qui n'est ni celle de l'empathie ni celle du retrait esthétisant. Une distance qui voit le monde et les êtres sans pathos. Les péchés capitaux, les misères des hommes, c'est l'âne qui en est témoin. Un inconnu (inspiré par Philippe Azoury peut-être) a eu sur une page internet cette formule foudroyante : l'âne Balthazar, c'est le monolithe de L'Odyssée de l'espace (Kubrick). Le témoin. Sauf qu'il n'est pas inaltérable. Mais aussi, on n'oublie pas de sitôt Anne Wiazemsky, si belle et en même temps si loin, déjà, de toute pureté (elle sera la *Chinoise* de Godard). En cela si désirable comme Bataille le dit de ce qui rend les femmes érotiques. Une de ses amies dit un jour à Anne Wiazemsky: « C'est étrange Anne, à vous lire et à vous entendre parler avec Daphné je viens de comprendre que vous êtes encore en rapport direct avec l'enfance ». Et c'est aussi un peu grâce à elle qu'Au hasard Balthazar est un film sur la cruauté de l'enfance. Pour cela même. Au hasard Balthazar doit être vu avec innocence. « Je fuis les symboles, disait Robert Bresson. S'il y en a dans mon film ce n'est pas moi qui les ai mis. Mais cela ne me déplait pas qu'on les voie ».

« J'écris en recherchant une certaine couleur et un certain type de viscosité, ou par exemple de moiteur ; m'importe donc la couleur, la matière, la chair, la densité. Je m'arrête quand j'ai trouvé la couleur que je recherche. Et c'est ainsi que mon livre, qui est comme une courbe qui a trouvé son point de chute, a 500 pages ou 1000 pages ». C'est pour l'essentiel ce que dit Jean Dutourd de ses travaux d'écriture (Radio Courtoisie, 14 septembre 2004). C'est une impressionnante question : tout écrivain, – et Dutourd est un formidable artiste de l'écriture –, n'est-il pas un peintre reconverti ? Ou un sculpteur qui aurait trouvé, ailleurs, dans l'écriture, son aboutissement.

Corps nus du chorégraphe Angelin Preljocaj, « N », Théâtre de Chaillot, 2004. Des « corps malmenés, images de l'innommable » dit

Télérama (1er septembre 2004), une critique marquée au fond par la haine du corps. La vérité, c'est que, quelque soit les objectifs de mise en scène, les corps sont pour la plupart un des plus intéressants paysages du monde. Aimer le monde c'est d'abord, et principalement, aimer le corps et la chair.

Clément Rosset: « Il en résulte que toute pensée non tragique est nécessairement pensée intolérante ; que, plus elle s'éloigne des perspectives tragiques, plus elle s'incline vers telle ou telle forme d' "optimisme", plus elle se fait cruelle et oppressive » (*Logique du pire*).

Pour qu'il y ait société humaine, il faut pouvoir *pardonner* et il faut pouvoir *promettre*. Ce sont les deux conditions du politique c'est-à-dire rien d'autre que le lien social inter-humain, deux conditions définies par Hannah Arendt, et déjà aperçues par Nietzsche.

Marguerite Yourcenar disait de Rainer Maria Rilke : « Le souvenir de Rilke est maintenant devenu pareil à cette brise, qui rouvre comme une rose de Jericho le coeur desséché des solitaires. Parce qu'il fut triste, notre amertume est moins grande; parce qu'il vécut sans sécurité, nous sommes moins inquiets; parce qu'il fut seul, nous sommes moins abandonnés ». La rencontre de Rilke avec les artistes de l'école de Worpswede (près de Brême) est un des moments décisifs de sa vie ; il épousera Clara Westhoff, un sculpteur de cette école. Worpswede, paysage de dune, marais et canaux fut aussi la source du travail de Paula Modersohn-Becke, artiste d'importance, en qui on voit généralement un des précurseurs allemands de l'expressionnisme. Auguste Rodin disait à Rilke: « Il faut travailler, toujours travailler », une leçon que Rilke a En 1910, Rilke termine les Cahiers de Malte Laurids Brigge, roman dont il avait commencé la rédaction à Rome en 1904. André Gide dira de ce texte que c'est « un dialogue avec les possibilités de vivre ». Rilke formula cet appel ultime : « O mon Dieu, donne à chacun sa propre mort, / donne à chacun la mort née de sa propre vie / où il connut l'amour et la misère ».

François Mauriac : « La duplicité ne messied pas aux enfants de lumière ». Avec l'âge, toutefois, on apprécie davantage la complexité, même, et surtout, la complexité sans duplicité. « La complexité aussi est une valeur » dit Massimo Cacciari. Pas la duplicité.

On assimile la mélancolie à l'idée d'une « bile noire ». Il existe deux sortes de biles noires. La bile noire froide : c'est la mélancolie pleine de stupeur devant le monde, ce monde qui paraît alors étrange, et fait du mélancolique un étranger au monde. La bile noire chaude : la mélancolie est accompagnée d'idées délirantes, situation proche du paranoïaque, sauf que le mélancolique ne s'exclue pas d'un monde mauvais, il est le paradigme même (selon lui) de ce monde mauvais (toujours selon lui). Reste que, au fond, il est assez étonnant qu'il n'y ait pas plus de mélancoliques, c'est-à-dire de gens à la fois complètement déçus par le monde, et (déçus) par eux-mêmes. Cela témoigne de deux choses : l'une est la médiocrité comme impossibilité à voir le haut, à voir ce qui aurait pu être, et donc ce qui n'a pas été, et a été perdu. L'autre cause est plus positive, c'est la générosité : beaucoup de gens pensent aux autres, ils pensent, en d'autres termes, à ce qu'ils peuvent donner aux autres (Montherlant dit : la grande affaire c'est d'aimer). C'est une grande vertu. Si on croit pouvoir encore donner aux autres, on guérit de la mélancolie.

« Ce qu'il y a de plus profond chez l'homme c'est la peau » écrit Valéry. La peau est le chemin vers la chair.

Montherlant écrit : « Ce que chaque être offre de plus exaltant à l'amateur d'âme, c'est sa façon de se mentir à soi-même ». Mais ce doit être un mentir sincère, un mentir vrai. Il faut se mentir à soi-même naïvement : « Je pense que naïveté et droiture peuvent quelquefois

donner la même impression, et quelquefois être la même chose » écrit encore Montherlant.

Sartre note : « (Nous vivons) Entre le piège de la glace et le piège de la vitre ... », soit pour ce dernier le désoeuvrement (*La Nausée*, Folio, p. 53). En d'autres termes, l'homme est confronté au piège de la névrose, du retrait mélancolique, ou paranoïaque (la glace) ou bien à celui, comme nous l'avons déjà dit, du désoeuvrement (regarder la pluie par la vitre, l'ennui), mais aussi du narcissisme, de l'obsession de la centralité sociale, du « grand monde », de l'hystérie comme autre face de l'ennui

La musique de tango. Ceux qui croient que le tango se nourrit du pathos se trompent. Ou ils s'arrêtent à mi-course de leur observation. La vérité c'est que le tango opère un curetage radical du pathos. Il l'épuise et l'assèche et, ainsi, libère de ce pathos.

L'otium, c'est la question du loisir. Dans son sens premier, le loisir était un temps pour l'étude (scholè). Tandis que le temps libre, notion plus large, était l'otium, ce qui implique l'idée d'une disponibilité, d'une « ouverture à ». Chez les Romains, l'otium n'est pas seulement le contraire du negotium. Il s'inscrit d'abord, d'une manière dualiste, comme un temps qui n'est pas celui du service, et principalement du service militaire. L'otium, en ce sens, inclut le temps des affaires et du négoce. L'otium inclut le negotium. Puis trois temps se dégagent : le service, le repos, l'activité industrieuse et commerçante, ou encore le sacré qui relève du politique, la contemplation qui relève du religieux, et la production. L'otium est alors le temps du repos. Non un temps de la paresse, mais un temps pour réparer la fatigue. Le loisir doit être « honorable » comme le dit Cicéron à Atticus. La paresse n'a pas sa place chez les Romains, et il est certain que la contemplation elle-même, futelle active, est peu prisée par Rome. Jean Touchard écrit : « Il faut [...] ajouter que le génie romain est ailleurs que dans la réflexion : quand Cincinnatus lâche l'épée c'est pour la charrue. Tout arrêt de l'action, toute retraite, fût-elle studieuse, fût-elle tournée vers la politique, choque un Romain comme Caton. L'otium, c'est-à-dire le délai que l'on s'accorde, le loisir que l'on prend, sera une dure conquête à Rome et devra constamment se justifier par l'efficacité. Quand les jurisconsultes consacreront la moitié de leur année à un séjour campagnard, ils s'excuseront par la nécessité d'organiser leur documentation et leur jurisprudence. Le loisir des Grecs, si plein de réflexions, de discussions et d'études qu'il a fini par signifier école [...], inspire aux Romains une méfiance instinctive, et pour eux la réflexion systématique est avant tout perte de temps : l'histoire de leurs idées est tout émaillée de réflexion dont le « primum vivere (il faudrait dire : agere) deinde philosophari » est l'axiome premier et encore la plupart n'ont-ils jamais trouvé le temps de passer à la deuxième partie de ce programme; sans regret du reste, puisque le mot ''philosopher'' lui-même sera longtemps l'objet d'un dédain irrité ou amusé. Il faudra bien du temps et une situation nouvelle pour qu'avec les Tusculanes ressuscite le goût des longues discussions et des échanges de vues d'où l'urgence est exclue. Pour l'instant il faut faire la guerre, administrer et gagner de l'argent » (Jean Touchard, avec la collaboration de Louis Bodin, Pierre Jeannin, Georges Lavau et Jean Sirinelli, Histoire des idées politiques, tome premier. Des origines au XVIIIe siècle, 3ème éd., PUF, 1967, p. 62). Pour Sénèque (1er siècle ap. notre ère), le temps du loisir doit se soucier des affaires publiques. Ce n'est pas un temps pour l'individualisme et le repli sur soi. Selon Sénèque encore, l'esprit meurt de trop de repos. Si la dispersion doit être évitée, c'est d'un otium « agile » que doit venir l'équilibre d'une vie. L'otium est une conquête frugale, dans laquelle il ne s'agit en aucun cas de se vautrer ; il est le fruit de la mesure, et il convient d'en user avec mesure, car il est aussi refus de la dévoration par l'activisme. C'est là un refus du « surtravail » (non pas bien sûr ici au sens de la théorie marxiste), c'est-à-dire de la dispersion dans l'activisme, refus qui renvoie à la difficulté de bien répondre à l'acédie, au relâchement, au sentiment d' « à quoi bon », par l'énergie, par le travail, mais non par l'excitation et la fuite dans l'excès de travail. Au Moyen-Age, la vision change. S'il y a un otium positif, c'est un état de paix intérieure qui exclut l'oisiveté, c'est un otium industrieux (saint Bernard), c'est une contemplation active. Le XVIIIème siècle renoue avec la conception d'Epicure qui voyait l'otium comme voie d'accès au plaisir, à la volupté. Mais ce siècle y ajoute ce qui va très vite devenir l'écoute complaisante de soi et l'introspection. La paresse devient un lieu de la pensée. Elle est valorisée notamment par Marivaux qui la définit

extensivement en y incluant la distance par rapport aux liens du monde, le goût de la retraite intérieure, le goût, aussi, de la volupté. La paresse devient en outre au plan moral une vertu négative : ne pas faire de mal. Elle est reléguée par Rousseau dans un paradis perdu pré-moderne, ou bien actuel mais exotique, à l'écart du progrès. Et aujourd'hui? La valeur positive de l'otium se perd : au temps des loisirs organisés, l'état de disponibilité est rare, état de celui qui, par exemple, réfléchit au mûrissement d'un projet d'écriture, d'un amour, cherche son pied d'appel avant un saut, avant une action. Le bon otium, celui de Cicéron, est un temps de potentialisation, non rentable au sens des critères marchands certes, mais non paresseux. Ce temps a difficilement sa place alors que la paresse dans le monde moderne est au mieux excès d'introspection et flottement sans principe, au pire la négation de toute valeur de l'effort. « Il n'est pas de vent favorable pour celui qui ne sait où il va » (Sénèque). La paresse est fruit du nihilisme. Elle mène à l'ennui au sens le plus trivial de ce terme. Pour celui qui sait ce que service veut dire, l'otium, ce sont des « devoirs de vacances », c'est une réappropriation sereine de découvertes antérieures avant de nouveaux développements de l'existence. C'est à dire que c'est tout le contraire de la vacuité.

On a souvent dit et écrit que Montherlant ne savait pas finir ses pièces de théâtre, (à propos par exemple de *Celles qu'on prend dans ses bras notamment*). Voire. Montherlant finit ses pièces en montrant l'incertitude des destins qui répond à l'incertitude des êtres. « Il y a le monde des apparences. Ensuite, il n'y a rien » (*Don Juan*). « Il ne s'agit pas de vivre, il s'agit d'être heureux, et d'être heureux dans l'honneur, ce qui est encore un problème » (ibid.) La phrase suivante, qui paraît marquée d'une hésitation dans l'expression, en dit long : « il faut prendre l'amour pour ce qu'il est, je veux dire comme il est » (ibid.). Prendre les choses pour ce qu'elles sont, c'est ne pas dissocier ce qu'elles sont de leur mode d'apparaître (de comment elles sont). Montherlant est moraliste (au sens de : comment se tenir) mais il est aussi phénoménologue.

Luigi Mascilli Migliorini, né à Naples en 1952, professeur à l'université de cette même ville, est auteur d'un excellent *Napoléon* (Perrin, 2004). Le grand historien, c'est celui qui n'oppose pas le biographique et les structures lourdes de l'histoire (la démographie, l'économie ...). C'est celui qui articule les deux.

« On tombe amoureux moins de la personne que du monde possible qu'elle exprime » note Maurizio Lazzarato (*Les révolutions du capitalisme*, Seuil/Les empêcheurs de penser en rond, 2004). Gilles Deleuze avait écrit à peu près la même chose.

Ben-Ami Koller. Né en 1978 en Roumanie, ce remarquable peintre et dessinateur est aussi un fameux pédagogue. Il aime et excelle à expliquer les matériaux et ses recherches picturales et figurales sans affectation aucune. Il y a chez Ben-Ami Koller d'abord du mouvement, et aussi un sens de l'usage économe de la couleur : une façon de mettre la couleur comme une force dans ses tableaux souvent sombres. Ses pastels (plutôt secs), ses aquarelles et pierre noire sont un travail souvent définitif, le fruit d'une tension qui se saisit du réel et le lâche, arrête de le travailler quand le trait a donné présence au dessin luimême. Ce qui compte, c'est non pas le dessin d'une réalité mais la réalité d'un dessin.

Question: « Pourquoi y- a- t- il des lignes si insistantes? », il répond: Réponse.: « Quand on trace une ligne on voit exactement le parcours de la main. C'est une décision que tu ne peux pas reprendre. C'est complètement différent de la peinture où ce sont des couches qui se superposent pour obtenir des transparences, des vibrations de la couleur; on peut toujours corriger. Le dessin à la pierre noire c'est comme si je prenais un rasoir tellement c'est incisif, tellement c'est fort; j'aime ça! Si je me trompe, je n'ai pas la possibilité de corriger. Ca donne de la force, une présence au dessin. C'est un jeu un peu dangereux, si tu n'es pas attentif, tu perds ton temps. C'est ce côté là qui apporte une certaine tension »

Camille Paglia, professeur de sciences humaines à l'Université de Philadelphie, est une féministe hostile aux féministes niais. « Les féministes conventionnelles, écrit-elle, pousse des cries d'orfraie : la pornographie dégrade la femme, etc ! Mais pas du tout ! La pornographie a le grand mérite de révéler la composante totalement animale de la sexualité - sans s'embarrasser d'éthique, de moralité ou de romantisme. C'est brut, animal. La pornographie c'est comme une fenêtre sur la nature : vous voyez là le vortex [tourbillon] de l'énergie naturelle, vous êtes au cœur même du tourbillon! Elle offre un terrain d'observation tout à fait privilégié pour contempler ce qui se passe au cœur du royaume. » (L'imbécile de Paris, 6, octobre 2004). Dont acte. Reste que ce n'est sans doute pas par hasard si les femmes sont peu ou pas sensibles à la pornographie c'est-à-dire au visionnage de la sexualité : la raison doit-elle être cherchée du coté de la primauté chez elles du ressenti corporel sur le visuel ? du coté de l'intégration de la sexualité dans la sensualité?

Jorge Luis Borges disait : « L'art c'est l'imminence d'une révélation qui ne se produit pas. » La féminité c'est souvent l'imminence d'une révélation qui se produit.

Lucide, Jacques Henric écrit : « Il n'y a jamais un commencement, un seul commencement. Il y en a des milliers. Chaque éclair de la perception en est un. Chaque raté dans le déroulement d'une action en est un. Chaque vérité d'un phénomène saisie à la vitesse d'un flash, sans le moindre début d'expérience, sans la moindre compréhension, en est un. Assurance et déroute devant ce qui vient, devant ce qui va se produire, devant ce qui va inéluctablement suivre, en sont un. Il n'y a jamais un seul commencement tout simplement parce que chaque commencement est à lui-même, est à lui seul, une fin. » (...) « Oui, je sais, amour/sexe sont dissociés, doivent être dissociés. Je l'ai dit, répété. Elle [Catherine Millet] l'a dit, répété. Nous l'avons dit, répété, devant des salles pleines, dans des studios de radio ou de télé. D'autres, en choeur, avant nous, avec nous, après nous, l'ont dit, l'ont répété. Je le dis, elle le redit, nous le répétons aujourd'hui. Mais quel amoureux niais je serais si je soutenais que durant le temps qu'il faut pour baiser, ne

serait-ce que les une ou deux minutes qui parfois y suffisent, sous une cage d'escalier, à l'entrée d'un cimetière, dans un local à poubelles, quel crétin sexuel je ferais si je niais qu'au cours d'une baise, la plus sauvage, la plus anonyme qui soit, une fois, au moins une fois, en un très court instant, une goutte d'eau, une chaude larme d'amour ne coulait » (Comme si notre amour était une ordure, Stock, 2004).

La nouveauté représentée, concrétisée, par Mai 1968 c'est selon Jean-Toussaint Desanti « la fin du devoir de servir ». C'est bien vu. Avec comme conséquence : une vie plus risquée. Avec la fin de l'évidence des valeurs, une vie plus inventive, mais avec le risque que le ralliement aux modes remplace l'invention de nouvelles valeurs. Une vie avec moins de transgression (puisqu'il n'y a plus grand-chose à transgresser), mais avec plus de dépression, une vie avec plus d'hystérie et aussi de laxisme, et dans le même temps moins de sérieux. Une vie avec moins d'hypocrisie, mais aussi moins de courtoisie et d'éducation. « La fin du devoir de servir » se manifeste dans un monde non pas assoupi, non pas apaisé - la société communiste, la société sans classe que rêvait Marx - mais dans un monde qui reste sous l'horizon du toujours plus, de l'accumulation, de l'inflation des signes. «Fin du devoir de servir » : cette formule désigne bel et bien la contradiction même, et la difficulté même du monde qui est le nôtre (J-T Desanti, La peau des mots, réflexions sur la question éthique. Entretiens, Seuil, 2004).

Les femmes vues par Colette : « Un observateur affirme que la femme crie jusqu'au moment où elle souffre véritablement ; après quoi elle se tait, concentre ses forces et retient sa clameur » (Colette, *Paris de ma fenêtre*, 1944).

« Au commencement était le Verbe. Autant dire que ça commençait mal » écrivait à juste titre Roger Nimier.

William Sheller, qui aime la chanson et non la « chansonnerie » dit : « L'être humain est un mystère pour moi, alors j'essaie de le comprendre. Le phénomène punk, par exemple, m'a intéressé par son coté tribal. A une époque, j'ai fréquenté des skinheads pour les mêmes raisons. On me taxe de romantisme, mais le romantisme ça n'est pas les petits oiseaux. C'est la folie, l'expression de la noirceur de l'âme. Quelque chose entre Chopin et Sid Vicious. Mon philosophe préféré est Cioran. Comme lui, je pense que la vie est une erreur, une maladie de l'univers. Einstein disait que nous faisions partie du petit doigt d'un géant, mais nous sommes peut-être le cancer de ce petit doigt ... » (*Télérama*, entretien, 27 octobre 2004, p. 65).

Peter Handke : « Pour écrire, la seule envie ne suffit pas : il faut que s'y ajoute la détresse ».

Qu'est-ce que le *kairos* ? C'est l'opportunité, le bon moment, le moment où telle chose devient possible. Certes. Mais aussi, plus profondément, le *kairos* est un trou dans l'espace, une suture dans celuici, le moment où, précisément, le temps troue l'espace, et où apparaît ce que Barbara Cassin appelle justement un « temporel inspatialisable ».

Parution d'un *Vocabulaire européen des philosophies* (direction Barbara Cassin, Seuil-Le Robert, 2004). Son principe, c'est le refus du « nationalisme ontologique » qui essentialise les langues, et particulièrement les langues philosophiques premières, le grec pour l'antiquité, l'allemand pour la période contemporaine. C'est une réaction saine contre le mythe de l'intraduisibilité. Tout est traduisible mais toute traduction est décalage, mise en mouvement, « vérité pour » et non « vérité absolue ». Ne pas proposer une traduction d'un mot sous prétexte de complexité, quelle fatuité, quelle impuissance, quelle fausse modestie.

A propos de la dualité du monde, ce propos de Malcom de Chazal : « A toute chose ici-bas, il y a un avers et un revers, idées ou images, objets concrets ou formes abstraites – qu'il s'agisse du domaine du rêve ou de celui de la réalité, qu'il s'agisse des formes créées ou des objets en gestation, que les choses soient pensées ou vécues, qu'il s'agisse de réalités extérieures ou de réalités intérieures, etc. Il n'y a nulle part une forme de vie d'une seule face, car le *deux* est partout dans le monde, notre monde est binaire, (...), le dos des choses n'étant que le coté moins vibrant de la face des choses » (*La vie filtrée*, L'imaginaire Gallimard, 2003, p. 263, 1ère éd., 1949). Coïncidence des contraires, positivité et négativité inextricablement mêlées : voilà ce qu'exprime cette vision. Le dualisme, en ce sens, n'est pas l'idée d'un monde doublé d'un arrière-monde, c'est le principe de la nature contradictoire, dialectique, de chaque chose.

Nietzsche : « On ne peut définir *que* ce qui n'a pas d'histoire ». Ce qui fait finalement assez peu de choses.

La sexualité est comme une communication sans dialogue – en tout cas sans qu'il soit réellement nécessaire. Une expérience qui se passe de mots. « Ne rapporter l'expérience à rien qu'à elle-même » (Martin Buber).

Au moment où le cinéma dit de fiction s'enlise dans la recherche d'effets spéciaux de plus en plus dérisoires, et où des films d'une aussi extravagante nullité que « 2046 » (de Wong Kar-Wai) trouvent des critiques (Louis Guichard dans *Télérama*, Jean-Luc Douin dans *Le Monde*) favorables, il est certain que le documentaire garde une fraîcheur potentielle qui mérite qu'on s'y intéresse. Les caméras vidéo légères (DV cam = caméscope numérique) permettent un documentaire de création, souvent auto-produit et auto-diffusé. On a parlé pour ce phénomène de « tiers-cinéma ». Mais ce nouveau documentaire de

création n'est intéressant que s'il dépasse le stade du nombrilisme, ou stade du miroir (à supposer que cela ne soit pas la même chose). Or la dimension collective d'un témoignage n'est souvent pas même réellement imaginée. Comme l'écrit le cinéaste Vincent Dieutre (*Mon voyage d'hiver*), « il ne suffit pas d'une caméra DV vibratile, hésitante, d'un montage chaotique ou d'un mixage des formats, pour formuler une critique viable de la perception, une contestation du réel. En évacuant la question du sens, la virtuosité célibataire ne renvoie plus qu'à un stylisme publicitaire dont le seul message reste le savoir-faire habile du réalisateur ». (« Lettre d'un tiers-cinéaste à ses amis mexicains » in *La Lettre du cinéma*). Ici comme ailleurs, échapper à l'emprise des grandes machines et des grands récits de la modernité n'a de sens que si on ne tombe pas dans l'individualisme et la complaisance pour soi.

« Un bon fait divers est un porte-manteau sur lequel nous accrochons nos fantasmes... » écrit Serge Garde, grand reporter à l'*Humanité*, écrivain.

C'est un vieux débat. A l'objection d'un musicien disant à Wilhelm Furtwängler, sous le Troisième Reich, qu' « on ne peut jouer Beethoven dans un pays opprimé », la réponse de Furtwängler fut : « Partout où il est joué, Beethoven rend son public libre ». W. Furtwängler, au demeurant, fut en conflit avec J. Goebbels en 1934 sur la question de l'indépendance artistique par rapport au pouvoir politique, il défendit Paul Hindemith, Bruno Walter, Otto Klemperer et n'adhéra jamais au NSDAP, refusant les facilités, ou la simple tranquillité que cela procurait alors en Allemagne.

Sylvain Tesson, écrivain voyageur, écrit à propos d'une halte : « Et tous les soirs nous pénétrons un temps immobile, dans des sanctuaires d'éternité où la course des jours, les prétentions des hommes, tout désir et toute ambition grillent au soleil cru d'altitude sur le bûcher des vanités. Peu à peu, nous sommes pétris par cette ambiance et ce

détachement, et notre anxiété du cours des choses devient totale sérénité. »

Lu dans un weblog, celui de Sébastien Benedict, ce commentaire, en date du 18 juin 2004, de Mes nuits avec..., un excellent film pornographique de Frédéric Lansac : « Si 1969 fut incontestablement une année érotique, c'est qu'elle annonçait les suivantes. Le porno seventies actualise chaque fois l'expérience d'un continent perdu, même si l'acte sexuel y ressuscite le présent. Présent toujours renouvelé des corps enchâssés, mais fondu dans une aura de souvenirs, un décorum tout ensemble morbide et joyeux. Un film, un seul, peut prétendre à incarner ces années 70 au plus haut point. Ce qu'elles furent et ce qu'elles sont devenues. C'est un porno. Une variation féminine de La Grande Bouffe de Ferreri, un film qui date de l'année de ma naissance. 1976. Il s'appelle Mes nuits avec... Alice, Pénélope, Arnold, Maude et Richard. Un film de Frédédic Lansac, l'un des auteurs les plus inventifs, les plus subtils de l'âge d'or du genre, avec l'inoubliable Dawn Cummings. Quatre femmes décident de se suicider de plaisir, dans une vaste demeure tenue par un valet muet à l'érection permanente. L'héroïne se masturbe, un soir, devant les tombes de ses amies tombées au champ d'amour. Depuis l'au-delà, celles-ci racontent leurs derniers instants à celle qui s'apprête à les rejoindre. Pour finir, elles s'attachent à la faire changer d'avis. Toute la philosophie des seventies, leur histoire, se trouvent concentrés ici, où le porno pouvait laisser espérer un « tout est possible » qui ne le fut jamais. Construit sur un long flashback, le film de Lansac inscrit sa fin dès le début, porté par un principe de plaisir sans entrave, mais sans innocence. Qui conjugue l'instant et le souvenir, et surtout, connaît son propre mythe. Lansac sait qu'un âge d'or doit disparaître, ni plus ni moins. Somme toute, voilà ce que raconte son film. N'ayez crainte, cependant : ici, pas de moralisme. Mieux : une morale. Et si Mes nuits... peut sembler morbide, c'est seulement en apparence. Joyeux, surtout. D'une joie sans leurre. D'une belle lucidité qui rend ces corps aussi émouvants que possible, sait conjuguer violence et douceur. Ici, le corps féminin parle, revendique sa liberté jusqu'à en mourir. Car du Sexe qui parle à La Femme objet, Lansac fut peut-être l'un des rares à utiliser le porno à des fins féministes. Dans Mes nuits.., la jouissance des femmes garde son secret bien gardé, sous les oripeaux psychés d'une mise à mort belle comme un abandon ». Un commentaire signé S.B.

« Les identités sont des trajectoires » dit à juste titre Michel Foucault, ou encore des « projets narratifs » (Jocelyn Maclure). Ce sont des façons de se formuler soi-même.

Bernardo Bertolucci rappelle le mot de Pasolini : « le succès est un cauchemar ». Et il reconnaît que *Le dernier tango à Paris* eut « un succès épouvantable ». Dans ce film, la recherche de pulsion de vie se transforme en atteinte très réelle de la pulsion de mort. On a sous-estimé le rôle de la figure de Jean-Pierre Léaud (*Tom*), qui rappelle à Maria Schneider (*Jeanne*) où est la vraie vie, la vie sans la perte dans l'épuisement des sens, mais non sans poésie. « On changera tout, dit Tom. On changera le hasard en destin » (adage stoïcien). Jean-Luc Godard, dit-on, n'aurait pas du tout aimé le film (cf. *Il était une fois ... Le dernier Tango à Paris*, documentaire de Serge July et Bruno Nuytten, Arte, 3 décembre 2004). C'est pourtant un chef d'oeuvre.

La modernité c'est quand la publicité pour les rasoirs électriques précède l'installation de l'électricité.

Montherlant : « Nous mourrons toujours avant d'avoir tué le vent contraire ». Certes. Néanmoins, comme nous nous ennuierions sans vent contraire !

« Il y a deux sortes d'hommes : ceux qui ont eu une enfance heureuse ; ceux qui ont une enfance malheureuse. Les premiers ont à leur disposition un capital de bonheur, dans lequel ils peuvent puiser une vie entière » dit Michel Mohrt. La maison du père (Gallimard, 1979). Les gens qui savent ce qu'est le bonheur et n'ont pas eu une enfance heureuse n'en ont que plus de mérite à ne pas être infréquentables.

Georges Bataille : « Ce qu'il y a de valable dans les religions, c'est ce qui est contraire au bon sens ». Bien sûr. Avec le seul bon sens, ce sont un certain nombre de choses qui ne seraient pas compréhensibles : la soif de grandeur de l'homme, la hauteur de ses aspirations, mais aussi ses angoisses et ses frustrations.

Le peintre et graveur flamand Frans Masereel était antifasciste. Alfred Roller ne l'était pas. Pourtant, les deux illustrent la vitalité de la gravure et du dessin à l'encre de Chine dans les années vingt et trente. Tout comme sont admirables les deux fusains du peintre Wilhelm Petersen, extraits du cycle *Je peins la mort*, présentés dans l'exposition « Le IIIè Reich et la musique » (*Cité de la Musique*, Paris, 8 octobre 2004-9 janvier 2005).

Mary Wigman disait à Jérôme Andrews qui dansa jusqu'à 80 ans : « Je n'ai réellement commencé à danser que lorsqu'il m'est devenu impossible de sauter ». (*Mary Wigman, le langage de la danse,* collectif, Chiron, 1990).

Une explication de la tonte des femmes accusées de « collaboration horizontale » en France (sauf erreur quelque 200.000 enfants en sont nés) : une revanche sur la virilité blessée suite au désastre de 40. Cette explication me semble effectivement l'une de celles à prendre en compte. Naturellement ceux qui exhibaient des femmes nues dans les rues n'étaient pas forcément les plus actifs dans les maquis (paas toujours : on peut être à la fois un vrai héros et un vrai salopard). Par ailleurs, dans une séquence intitulée « Nos femmes », extraite d'une compilation-montage intitulé Le hit parade d'Hitler un film amateur

montre une Allemande et un Slave exhibés dans un village avant d'être rasés en public pour une relation coupable interdite par les lois raciales. C'est évidemment abject. Mais est-ce que cela est spécifique au nazisme? Ou'a-t-on fait, en France, à la Libération? La même chose.

Ce n'est pas grave d'être fou, mais il y faut un peu de talent. La névrose obsessionnelle est une folie sans talent.

« L'élite, c'est exemple, ou alors ce n'est rien du tout » (Louis-Ferdinand Céline).

Stendhal à propos des jeunes filles : « Telle trouve à se vendre qui n'aurait pas trouvé à se donner » (Stendhal).

La fellation c'est comme un allaitement à l'envers. Les femmes boivent le lait des hommes. Le plaisir des uns devient le don des autres.

Lire et écrire, ou bien plutôt lire ou écrire. Les uns, les lecteurs, sontils les mêmes que les autres, les écrivants (à défaut d'être tous écrivains)? Ou faut-il choisir? A la base, il y a un certain type d'être. Recevoir, c'est lire. Aimer recevoir, c'est être un lecteur. Vouloir donner, et aimer mettre en forme, c'est écrire. Lire est féminin, écrire est masculin.

Louis Jouvet : « Vous mettez de l'art dans la comédie et de la comédie dans l'art, alors qu'il faudrait mettre de l'art dans votre vie et de la vie dans votre art ».

« Une pornographie sans obscène c'est triste » dit Ovidie, actrice et réalisatrice de X (*La voix du regard*, 15, automne 2002, p. 78). De fait c'est l'obscène qui donne de la vie. Et la vie n'est pas toujours gaie mais elle est toujours intéressante.

Céline à la fois grand et glauque. Si Céline a une vie posthume si réussie c'est grâce à la nouveauté d'écriture qu'il représente mais aussi grâce à son absence de 'jusqu'au boutisme' politique et son absence de convictions profondes qui le met en résonance avec le nihilisme contemporain. Pleureur, geignard, Céline est l'auto-compassionnel. Il aurait dit : « Brasillach s'en est mieux sorti que moi » (in Frédéric Vitoux, *La vie de Céline*, Folio, 2005). Ah? Rien n'interdisait à Céline de se faire fusiller. La recette était simple : fuir moins pour se faire fusiller plus.

Isabelle Sorente, physicienne et romancière, dit : « Pour moi la sexualité, y compris dans sa vanité, y compris dans ses ratés, est du domaine du sacré. Un des hauts lieux de la métamorphose. L'amour physique est une des portes vers la grande joie de vivre, la grande joie d'être humain. Je pense que tout discours visant à faire croire que l'amour physique est au choix, triste, ennuyeux, morose, dégoûtant, mécanique, etc... est au moins dangereux, peut-être criminel. C'est condamner la porte vers le sacré, casser l'enthousiasme du corps. Ensuite, évidemment, il n'y a plus qu'à aller faire du shopping ». (entretien avec Anne Bleuzen, *Parution.com*, 18 novembre 2003).

Lucrèce était un philosophe, de ceux qui « pensent clair et n'espèrent plus » (Albert Camus).

La tentation de casser le monde pour se mettre à l'épreuve de la chaleur de son noyau.

Janvier 2005. Le Parti socialiste proclame qu'il veut redevenir le « parti du salariat ». Moi, ce que je cherche c'est un parti qui serait celui de l'*abolition* du salariat.

« Autrefois, j'étais indécis, aujourd'hui, je n'en suis pas si sûr » Umberto Eco

Dans le domaine des œuvres d'art, nous sommes passés de l'art populaire – jusqu'au XVIIIème siècle -, au culte de l'œuvre sans exposition – la première modernité vers 1850 -, puis à la valeur d'exposition sans culte – la deuxième modernité au XXème siècle -, enfin au culte de l'exposition sans valeur – la post-modernité du XXIème siècle. Dès les années trente, Walter Benjamin notait « le passage dans la peinture européenne d'une valeur du culte de l'œuvre, où elle n'est pas visible mais où on lui rend un culte, à une valeur d'exposition, où elle est visible mais n'a plus de culte » (« L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité mécanique », in *Ecrits français*, Folio-Gallimard, 2003).

Nombre de choses, d'écrits reçus notamment, mais aussi d'écrits à produire, il faut les mâchonner, les laisser reposer, les reprendre, les malaxer.

Ce que Robert d'Harcourt disait en 1951 de l'Allemagne, on peut l'appliquer à beaucoup d'autres choses. Il disait donc : « Ma vision de l'Allemagne est peut-être influencée par un manque d'objectivité. Mais en fin de compte, celui qui regarde à travers les lunettes de la sympathie

voit plus loin et plus juste que celui qui utilise la lorgnette de la méfiance » (cité par Wolfgang Schäuble, « Une responsabilité commune », *Le Figaro*, 22 et 23 janvier 2005).

« L'écrivain, disait justement Maurice Merleau-Ponty, est lui-même comme un nouvel idiome qui se construit, s'invente des moyens d'expression et se diversifie selon son propre sens » (*La Prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 4). L'écrivain est, à lui-même et néanmoins à destination des autres, à la fois sa propre orthographe et sa propre grammaire. Il cherche à se faire comprendre pour mieux lui-même se comprendre - parfois pour se guérir de quelque chose.

10 Février 2005. France Culture. Didier Eribon en tient pour la démocratie de marché, c'est-à-dire la démocratie réduite à un marché. La responsabilité propre au politique de tracer un chemin et de le faire approuver démocratiquement n'existe plus selon lui si je l'ai bien compris. Le politique, qui est alors réduit à « la politique » n'a plus selon Eribon pour fonction que de faire droit aux revendications des avants droits divers et variés (minorités sexuelles, vestimentaires, etc), ceux-ci exerçant un chantage en appelant à voter pour le « mieux-disant » politique, sachant qu'il y a toujours un « mieux-disant ». Didier Eribon trouve sur son chemin Sylviane Agacinski, qualifiée par lui de « prétendue philosophe », et qui tient à une conception plus arendtienne de la démocratie. Si on adopte la perspective d'Eribon, en plein communautarisme mais aussi en plein identitarisme. Ainsi, le statut sexuel de chacun doit être clair, net, précis, intangible, et affiché. Métamorphoses, expériences : pas de ça chez nous. Ce statut doit aussi être affiché, comme l'appartenance religieuse ou politique dans certains Etats. C'est peut-être une démocratie communautariste (et non communautaire) que celle de M. Didier Eribon. Ce n'est plus une démocratie républicaine.

Février 2005. Nous sommes soixante ans après le bombardement de Dresde. Les estimations varient de 35.000 morts (en 2013 les historiens

alignés sur l'historiographie officiellement agréée donneront le chiffre de 20 000 morts seulement), dont 25.000 identifiés, à 250.000 morts voire 300.000. Le simple bon sens indique qu'il paraît normal que le nombre des morts réels soit de plusieurs multiples du nombre de morts identifiés après le largage en masse de bombes incendiaires. Le beau film australien de Vincent Ward *Cœur de métisse* (1992) met en scène le choc de civilisations entre un homme du Grand Nord canadien et le monde moderne, montrant un homme pré-moderne, un homme de la terre et des eaux amené à entrer dans la Royal Air Force. Il participe au bombardement de Dresde (ville sans objectif militaire et dont la population était multipliée par les réfugiés, femmes, enfants, vieillards) et en reste marqué à jamais.

Jean Malaurie, qui respire la jeunesse de l'âme à l'opposé du « jeunisme » ambiant qui se nourrit d'immaturité écrit : « J'ai hiberné pendant mon enfance, et rêvé. L'un des livres qui m'a vivement marqué est, sans nul doute, *Nils Hogersson* (il s'agit du conte de Selma Lagerlöf *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* - PLV). C'est sur le dos d'une oie sauvage que j'ai imaginé les espaces du Nord » (*Ultima Thulé*). Jean Malaurie nous le montre : les vraies leçons de vie viennent de la fidélité à l'enfance. Pour ma part, ce fut *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier. Ce fut Saint-Exupéry, Ce fut plus tard aussi le fort roman de Saint-Loup, *Face Nord*.

Le film le plus érotique du cinéma est à mon avis *Le mari de la coiffeuse*, de Patrice Leconte (1990) avec Jean Rochefort et Anna Galiena. Il faut reconnaître que, sur un point, pornographie et érotisme s'opposent : dans la pornographie, c'est l'actrice (les actrices) qui sont importantes et c'est l'émotion qu'elles sont censées ressentir qui est importante. Dans l'érotisme, c'est ce que ressent l'homme qui est important. En ce sens la pornographie est féminine et l'érotisme masculin. C'est pourquoi on co-ressent si on est homme l'émotion de Rochefort sans mémoriser le visage et le corps, assez somptueux toutefois, de la coiffeuse. En ce sens la pornographie est fondée sur une sorte de complexe d'infériorité de l'homme vis-à-vis des femmes et non pas l'érotisme.

L'école est en crise. Cela nous pose une question : pourquoi la transmission, des savoirs, mais aussi d'un certain style de culture ne s'opère plus, si ce n'est dans de très grandes difficultés. Personne n'a de réponse, seulement des pistes, car c'est la question même de la compréhension totale de notre temps. Dans Ecole, terrain miné (Liana Lévi, 2005), Carole Diamant écrit à juste titre : « J'ai bien conscience de vouloir dire ce temps fragile, transitoire, toujours court dans l'histoire où quelque chose se prépare, va basculer, aussi bien chez les enseignants que chez les enseignés ». De quoi s'agit-il ? De ce que la rationalité occidentale n'est plus le mode accepté d'entrée en communication ? L'a- t-elle jamais été d'ailleurs car l'école a longtemps beaucoup exclu? « Notre assurance ou notre arrogance culturelle nous interdit de le comprendre ou de l'accepter, mais la raison logique ne fait plus systématiquement recette. Elle convainc surtout celui qui en a assuré la promotion [...]. Nos élèves y sont parfois insensibles ».

La pensée indienne distingue quatre âges dans la vie. Le premier est l'apprentissage, puis vient le temps de la construction, après, celui de la transmission, et enfin le temps du renoncement. Mais je crois au vrai que le renoncement ne doit pas être tel, plutôt un témoignage de la relativité historique de toutes choses et de ce que le dernier mot qui reste est l'allure.

Il y a bientôt soixante ans, le 15 mars 1945, se suicidait, ou plus précisément, réussissait enfin son suicide, Pierre Drieu La Rochelle. Philippe Soupault a écrit de lui : « Il voulait apparaître indolent, paresseux, indifférent. Ce n'était qu'une attitude de "dandy". Nous savions bien qu'il ne cessait de s'interroger. Entre l'ambition et la crainte de l'impuissance sexuelle, il ne parvenait pas à choisir. Il désirait jouer un rôle mais il ne savait pas lequel » (Mémoires de l'oubli. Histoire d'un blanc, Gallimard, 2003). Ces écrits concernent le Drieu des années 20. J'aime à penser que Drieu, cet homme de coeur et de

courage, de fragilité et de risque avait enfin trouvé la sérénité dans les années 40, et à partir de 1944, dans un monde qui n'avait et n'a toujours pas trouvé cette sérénité.

Qu'est ce qui valide la littérature ? Il y a un propos très juste qui dit, en somme, que la littérature ne représente pas le réel, qu'elle crée du réel. C'est le propos d'Ezra Pound : « Qu'est-ce qu'un « classique » ? Un livre dont notre plaisir ne peut être amoindri par la lecture d'aucun autre livre quel qu'il soit, ou même – et c'est le test le plus implacable – par la connaissance directe de la vie ».

Je doute que l'art de l'écriture soit très différent de l'art de la balistique. Pour dire du bien comme pour dire du mal d'un sujet ou d'une idée, il faut ajuster son tir.

Ecrire, c'est déjà dessiner.

« J'appelle silence le langage-qui-n'est-plus-l'organe-de-rien » écrit Pascal Quignard (*Les paradisiaques. Dernier royaume IV*, Grasset, 2005). La seule littérature qui vaille est celle qui redit les mythes. Il faut lire à ce sujet la nouvelle flamboyante de Quignard : « La femme de Boège », in *Les paradisiaques* (op. cit., pp. 21-28).

La création littéraire, qu'est-ce ? La réponse de Pascal Quignard me paraît la seule tenable : « "Faire de la noèsis le desiderium. Une forme comme une marée (...) Un seul flot rythmé. Un seul flatus. Un seul flux. Une seule fluence. Une seule influence. Une seule lumière. Un seul afflux montant. Tel le désir. Le descendant est la jouissance » (*Vie secrète*, Gallimard, 1998). (La fluence c'est le « mouvement de la parole dans l'écriture »).

L'amour. On doit à l'écrivain et chercheur en littérature Martine Broda une analyse épatante de l'opinion de Pascal Quignard sur ce sujet (article sur Vie secrète, www.maulpoix.net/quignard). Quignard écrit : « L'amour est la relation sans merci. Rien ne l'exaucera. Aucune paix ne l'attend ». Dans l'amour, on peut dire selon Quignard : « nous avons perdu le monde et le monde nous ». L'amour, dit de son coté Martine Broda « est hors-circuit, il entre en dissidence, fait sécession, emmène à l'écart ». Comme tel, l'amour est dangereux socialement, et le cinéma le montre bien. « Est amoureux un être humain tombant dans l'Autre sans médiation sociale », écrit Quignard, ou encore « le vrai amour, c'est la relation impréparée, innégociée. C'est la communication irrésistible entre deux individus qui se passe de toutes les médiations sociales et familiales, quand elle n'y contrevient pas de façon provocante ». Quignard résume : l'amour « ressortit au vol et non à l'échange social ». Si la sexualité est soluble dans le mariage parce que le désir peut s'y domestiquer, l'amour est au delà du désir sexuel. « Quand on aime il ne s'agit pas de sexe » dit Lacan. Certes, les amoureux font généralement l'amour. Mais c'est alors, dit Ouignard, « l'amour par surprise ». Les amoureux sont « hélés », « à leur corps défendant (...) à la sexuation primitive de la scène primitive » (toujours Quignard). Comme écrit justement pour sa part Martine Broda « l'amour s'oppose à la sexualité, celle-ci étant par nature prédatrice et instrumentale, il (l'amour) introduit dans celle-ci un curieux discord - voir les pages sur la languor, autre version du fiasco stendhalien » (Broda, op. cit.).

Quelle capitale pour l'Europe ? Elle doit être au centre, elle doit donc être en Europe centrale. J'en vois quatre possibles. Prague, la capitale de la Bohème, Cracovie, l'ancienne capitale de la Pologne, Budapest, capitale de la Hongrie et ancienne deuxième capitale de l'empire austro-hongrois, Dresde enfin, la capitale de la Saxe, ancien royaume de la Confédération du Rhin puis de la Confédération Germanique. Cracovie et Dresde ont pour elles de ne pas être des capitales d'Etat. Deuxième problème à résoudre : quelle langue commune – et non pas unique bien sûr ? Je ne vois rien qui puisse contrebalancer les avantages du latin.

La notion de Figure est explorée par Térence, Quintilien, Augustin, d'autres. La Figure, c'est ce qui est créé par la Forme - en tant que forme des formes - en tant que la forme est un moule. Mieux même : c'est le moule. « Au sens strict, écrivait Erich Auerbach, forma signifie "moule", et se rapporte à figura tout comme la cavité d'un moule correspond au corps modelé qui en provient » (Figura, 1944, Tours, Belin, 1993). La figure n'est ni le modèle ni exactement le modelé. La figure est un peu comme l'ébauche dont se servent les serruriers. Elle est intermédiaire entre le modèle et le modelé ; elle est ce qui rend possible et donne sens aux « modelés », et pour ceux-ci il convient sans doute d'utiliser, comme Alain de Benoist nous en donne le signal, le terme de Type. D'amont en aval, nous avons Forme-Figure-Type. Le Type est ainsi une déclinaison, et une déclinaison par principe plurielle, en aval du mode d'apparition de la Figure. La Forme donne lieu à la Figure et surtout acquiert une présence grâce à la Figure. Que serait un moule dont nul modèle ne surgirait ? D'où la proximité, voire l'équivalence forme/figure que notait Cicéron et Verron. Mais la Figure formée est aussi figure formatrice : elle donne l'idée du monde qui est le nôtre, et elle seule permet aux Types de se construire, historiquement certes, et plus encore anthropologiquement (le Rebelle, l'Anarque d'Ernst Jünger).

Dans l'art contemporain, un nouvel art figural, « vitaliste », a été associé, notamment par Gilles Deleuze, et du fait de son influence, au nom de Francis Bacon. Or, il suffit de regarder les productions de Bacon pour comprendre que son univers est glauque, – ce que le simple réalisme sur le monde actuel peut justifier – mais surtout qu'il ne maîtrise convenablement ni le dessin ni la perspective. Ce n'est pas un mince inconvénient pour, a priori, quelqu'un qui n'est pas garagiste mais peintre. Par contre, dans un type de travail qui est souvent associé à Bacon, on peut apprécier sans réserve la magnifique Célia Paul (voir par exemple *Diptych*, huile sur toile, 1996) – dont Christine Seiterlé est sans doute une héritière indirecte et insoupçonnée. Autant Bacon est contestable, autant d'autres artistes modernes paraissent produire un travail remarquablement fort tel Lucian Freud, ainsi avec *Frank*

Auerbach (portrait du peintre, huile sur toile, 1975-1976) et encore le très inspiré Michael Andrews avec Light III. The black balloon (1973) ou encore Portrait of JK (1968-1969).

« Une bouche c'est un sexe au ralenti » (Malcom de Chazal).

Cinéma. Un certain nombre de «nouveaux cinéastes » ne sont-ils pas, chacun avec leur personnalité, héritiers de Rohmer ? Je pense à Pascal Bonitzer (*Rien sur Robert*, 1999, *Petites coupures*, 2002). Ou encore à Olivier Assayas (*Fin août, début septembre*, 1999).

14 mars 2005. L'Ordre nouveau des bourgeois-bohèmes. Philippe Muray, auteur de Festivus festivus (conversations avec Elisabeth Lévy, Fayard, 2005) le note très justement : notre société s'emploie à abattre – et elle y arrive – les barrières entre le public et le privé. Non seulement elle tend à rendre tout montrable, mais elle dit que n'existe que ce qui est montré. Elle rend impossible à quiconque d'être sans paraître, d'exister sans parader, de dire et faire sans « communiquer ». Dans un entretien paru sur le net (Le Cordelier, 30 mars 2003, propos recueillis par Peter Covel, in <www.lecordelier.com>), Philippe Muray rappelle qu'il a entrepris une description de notre monde à partir de quelques thèses simples : « identification forcenée du monde au Bien, fin de l'Histoire comme catastrophe déjà advenue, festivisation généralisée de l'humanité (Homo festivus), loi comme bras armé de la morale, acharnement judiciariste comme compensation rageuse au désastre des existences particulières, maternification délirante élevée sur les ruines de la différence sexuelle, nouvelle police de la pensée, rébellion bidon, dérangeance en livrée de valet de chambre, etc ». La politique déserte l'espace public, l'épilepsie la remplace. Le monde d'aujourd'hui, celui des « 1000 fanfares pour Florence Aubenas » (sic), celui du « Paris-Plage » de l'emblématique Bertrand Delanoë, « ce milieu, écrit Muray, s'annonçait comme un vaste parc de loisirs, un Disneyland qui avait vocation à se substituer à toute l'ancienne réalité. Il m'est apparu aussi que ce nouvel Ordre mondial se différenciait des anciennes oppressions

en ce qu'il devenait impossible de se révolter contre lui, sauf à apparaître comme un fou, puisqu'il ne communiquait plus que l'injonction de s'amuser, et ne semait plus autour de lui que le Bien. Avec la plus grande férocité au besoin » (art. cit.). Philippe Muray poursuit : « La fête permanente de la société hyperfestive est totalement formalisée, c'est-à-dire vidée de tout contenu humain au sens de contenu historique (contenu social, politique, etc.). Ce n'est pas la fête de quelque chose ; c'est une fête incommencée et interminée, sans limites et sans centre, une fête infinie et intransitive ». La fête obligatoire, qui va avec la santé obligatoire et le jeunisme comme doctrine officielle du temps, la « cool attitude » ou encore la « positive attitude » du professionnel de la communication qu'est Jean-Pierre Raffarin, tel est l'Ordre Nouveau des Bourgeois-Bohèmes. Toute affirmation vigoureuse de style existentiel est bannie, même en politique, où il n'est plus de bon goût d'être polémique, ce qui ne permet plus guère de distinguer l'art politique de celui de la broderie, toute affirmation vigoureuse étant taxée de « dérapage » ou même d'« appel à la haine », ce qui veut dire que toute différence d'idées et de sensibilité est devenue en France inaudible et qu'est établi un délit de blasphème. Entre deux fêtes, ce n'est pas la normalité qui revient, ce n'est pas l'épreuve des jours et des heures, c'est la paranoïa : lutte hystérique contre le danger imaginaire de l'« extrême-droite », démonstrations d'exubérance anti-raciste qui ne font pas avancer d'un et la concorde entre gens différents, poil la compréhension criminalisation de tout point de vue différent, et en fait de tout point de vue tout court, car seul est admis de ne rien dire. « Tout est terreur, dit Muray, dans cet univers, et la recherche des vides juridiques y est une occupation. Car, dans la fête, on ne peut pas toujours faire la fête. Il faut aussi partir à la recherche de coupables et de salauds, et quand on ne les débusque pas dans le présent on les trouve dans le passé, où ils foisonnent comme de bien entendu puisque, ainsi que le dit le dernier homme de Nietzsche, "jadis tout le monde était fou" » (art. cit.). Inquisition, délation et diabolisation caractérisent donc notre époque. Dans cette perspective, si on peut parler avec Philippe Muray de « société pornographique » c'est au sens d'une société qui cherche à voir tout en « gros plan », une société où le voyeurisme répond à l'exhibitionnisme, et où les deux s'alimentent. Toutefois, ce qui est frappant, c'est que l'objet du « gros plan » dans la « société pornographique » n'est pas, à la différence des films éponymes, le sans doute montrable mais toujours insondable mystère de la sexualité, l'objet du « gros plan » est constitué d'histoires d'une totale banalité : histoires d'amour classiquement difficiles, relations familiales pathogènes, médiocrités existentielles diverses, fantasmes microsexuels, achats compulsifs et excessifs, etc. L'*Homo festivus* est celui d'un temps où, comme disait de manière prémonitoire Dominique de Roux au début des années 1970, « il ne se passe jamais rien » (sauf en surface les burlesques éditoriaux moralisateurs de Bernard-Henri Lévy). Ce temps ne durera qu'un temps.

Le photographe Antoine d'Agata est une sorte de Francis Bacon de la photographie, en mieux. Son principe est celui de Fernando Pessoa, à savoir : « Ce que nous voyons n'est pas fait de ce que nous voyons, mais de ce que nous sommes ». C'est pourquoi Antoine d'Agata ne photographie pas les prostituées sans les fréquenter, et sans les connaître. D'où le force de ses photos, et leur beauté, et aussi, non pas leur violence « insoutenable » (sic) comme dit le mauvais goût contemporain et son hystérisation de toute chose, mais parfois, de fait, la douleur d'une présence au plus proche du monde et de sa chair, ou si l'on préfère, du monde de la chair, ce qui est exactement la même chose (*Insomnia*, ed. Images en manœuvres, 2003).

Couleurs. Le vert n'est pas une couleur primaire, mais c'est en même temps une couleur parfois d'une pureté qui ne le distingue pas des trois couleurs de base (rouge, bleu, jaune). Le vert est alors un exemple de métissage non pas raté mais racé.

Dictature de Chine « populaire ». Sous sa forme actuelle, postmaoïste, je tiens ce régime pour l'un des pires de l'histoire de l'humanité. C'est la dictature sans la justice, l'étouffement des libertés politiques avec les libertés économiques pour les requins, la famine pour les uns, la richesse sans limite pour les autres, la centralisation politique et la liquidation des identités régionales avec le risque d'asservissement économique à l'étranger. C'est la cochonnerie sans la grandeur de l'obscène. C'est la dictature bureaucratique sans l'élan, futil dévastateur, de l'utopie. *Le Figaro* (samedi 12-dimanche 13 mars 2005, p. 28) relate que *Le Quotidien du Peuple* a indiqué que le régime voyait « la démocratie accomplie à 99,5 % ». Les 0,5 % qui restent, j'aime à croire que c'est le grain de sable. En France aussi, du reste, nous en sommes là. Et c'est pour quoi il faut être attentif aux grains de sable.

La sodomie est sans doute une forme particulièrement convaincante du « touchant-touché » qui est l'objet même de la phénoménologie de la perception de Maurice Merleau-Ponty. C'est aussi une forme sacrale du culte du cul. Au plan psychanalytique on tend à voir dans la sodomie une dimension perverse, au sens d'une dimension de recherche effrénée d'emprise.

Le journalisme « gonzo » consiste à brouiller la distinction objet/sujet. Le terme a été popularisé par Bill Cardoso. Sa subjectivité se veut totale mais n'est bien sûr que virtuelle : le sujet d'un reportage reste extérieur au spectateur tant que celui-ci n'a fait pas l'expérience réelle de la situation relatée. Hunter S. Thompson a bien représenté et définit ce type de journalisme : « [le reportage gonzo] conjugue la vivacité de plume du reporter confirmé, l'acuité visuelle du photographe de guerre et les couilles du quarterback au moment du lancer ». Ce journalisme est la conséquence logique de la fin de la distinction tranchée entre sphère publique et sphère privée.

Il y a des gens qui ne peuvent que rarement lire un roman et pourtant aiment la littérature (j'en fais partie). C'est qu'ils ont compris que l'écriture est un problème philosophique et artistique et non une « distraction ». Le monde de la littérature fait partie du monde tout court.

Maurras disait que la littérature ajoute à la férocité naturelle de l'homme. Elle ajoute aussi à sa duplicité naturelle.

Michel Déon parla un jour de « cette effrayante ivresse qu'est la fatigue » (*Bagages pour Vancouver*. *Mes arches de Noé* 2). C'est cette ivresse de fatigue qui, en même temps, nous rend si présent à soi.

Un conseil de Stendhal : « Songez à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur ». Il disait aussi : « Il faut secouer la vie, autrement elle nous ronge » (cité par Paul Desalmand, *Cher Stendhal*, Presses de Valmy, 1999).

Je ne sais pas très bien ce que c'est qu'une vraie droite et une vraie gauche, sauf dans le domaine de la boxe. Je crois surtout au peu d'importance de la question. Ce qui me paraît clair c'est que quand elles sont quasi-interchangeables et c'est le cas, alors nous sommes en présence d'une fausse droite et d'une fausse gauche. J'en conclus non pas à la nécessaire restauration d'une essence illusoire et d'un affrontement surjoué et faux mais à la nécessité de leur lucide dépassement.

L'écologie telle qu'on la conçoit en France – avec le parti dits « les Verts » - me paraît quant au fond une imposture sans rapport avec la protection du monde et des équilibres du vivant à long terme (soit, à mon sens, ce que doit être l'écologie). Ecologie ? Il s'agit bien plutôt d'un hédonisme repeint en vert.

Les trois âges du capitalisme. Tout d'abord il y eut celui des actionnaires, c'est-à-dire des investisseurs, au XIXè siècle. Le fruit de l'exploitation, des richesses et des hommes, des richesses par l'exploitation des hommes, va aux propriétaires des capitaux. C'est en quelque sorte un modèle « pur » de capitalisme. Deuxième étape. De la

fin du XIXè siècle à la fin du XXè, (aux années 70-80 pour faire court), le capitalisme est managérial sur le plan du pouvoir, et fordiste sur le plan de l'organisation de la production. Les entreprises sont gérées par des élites dirigeantes qui ne se confondent pas avec les capitalistes. La logique de ces dirigeants consiste à diversifier les secteurs de production, à éviter la mono-industrie et ainsi, à limiter les risques de chômage massif. Les profits tendent à être réinvestis, soit que l'entreprise soit nationalisée, soit que la législation fiscale y incite ou l'impose (IIIe Reich, social-démocraties scandinaves...). Troisième étape, depuis les années 80. Les dirigeants d'entreprises deviennent, et à certains égards redeviennent, comme au XIXè siècle, le bras des capitalistes. Leur objectif devient d'abord, et à court terme, le taux de profit du capital. La fragilisation des entreprises qu'ils gèrent, la mise en difficulté de secteurs entiers de l'économie d'un pays n'est plus leur problème. Dans le même temps, et l'un est en lien avec l'autre, leur rémunération s'envole. Si dans les années 1960, un patron de grande entreprise ne gagnait souvent « que » 10 ou 40 fois le salaire de son ouvrier ou employé de base, des rémunérations de 500 fois ou plus sont désormais courantes. En outre, de nombreuses niches fiscales permettent à ces revenus après impôts de rester dans une extravagante disproportion. En outre, ces salaires et revenus d'actions de dirigeants concernent non des gens qui développent les entreprises mais qui, bien souvent, les « dégraissent » c'est-à-dire mettent au rebus leurs salariés pour faire des « coups financiers ». C'est ce qu'on pourrait appeler l' « hédonisme ludique » de la haute finance. L'idéologie des « fabriques d'événements », des « interventions culturelles », du nihilisme contemporain est le sûr allié de cet hédonisme prédateur des hommes du Capital et des partis politiques qui soutiennent ce système.

J'ai longtemps considéré comme les meilleurs réalisateurs de cinéma Akira Kurosawa et les frêres Taviani. De fait, les frêres Paolo et Vittorio Taviani ont été, à un moment donné, au sommet de leur art et de leur courbe. Ce n'est à mon sens ni tout à fait au début – *Padre Padrone* (1977) ne me convainc pas –, ni certes depuis les années 1990, leur déclin étant net à partir de *Le Soleil même la nuit* (1989). Leur plus belle période est *Le Pré* (1979), *La Nuit de San Lorenzo* (1982), *Good Morning Babilonia* (1987). Quant à Akira Kurosawa son travail est d'une force, d'une poésie et, ce que l'on oublie, d'une ironie

désillusionnée constante. *Barberousse* (1965) suffirait à justifier une vie. Ce n'est pas le seul film de Kurosawa dont on puisse dire cela.

Ce qui caractérise le style d'écriture universitaire, c'est un style qui se veut châtié et qui est surtout châtré. Soit on écrit avec ses humeurs, c'est-à-dire avec ses tripes – Nietzsche disait « avec son sang » – soit on écrit avec sa stratégie de carrière.

Photos et peintures. Les photographies de Mario Giacomelli (1925-2000), exposées à la Bibliothèque Nationale de France (mars-avril 2005) se rapprochent curieusement des peintures de l'artiste suisse Christine Seiterlé : même regard distant posé par l'artiste sur ses « sujets », évitant le gros plan, et pourtant faisant émerger les âmes. Le rapprochement est tout particulièrement net entre les photographies des séminaristes, *pretini*, de Senigallia (1963-64) de Giacomelli, ou les photos de Scanno, dans les Pouilles (1957-59) et les peintures de foule, de gens affairés dans la ville qu'affectionne Christine Seiterlé, ainsi dans « Menschen in Bewegung ».

Riz amer, de Giuseppe De Santis (Italie, 1949), avec Silvana Mangano, Doris Dowling, Raf Vallone, Vittorio Gassman. Les mondine (la mondina est l'émondeuse, la repiqueuse de riz) sont alors des ouvrières agricoles que de Santis filme en donnant à voir leur féminité gonflée de sève. « Elles étaient fortes, indomptables, des femmes comme on n'avait pas l'habitude d'en voir. Elles avaient une liberté de mœurs et un esprit de lutte qui faisaient peur aux patrons, et aux hommes en général. Elles étaient diablement attirantes... » écrit Vittorio Porchia, professeur au canton de Neuchâtel et membre du groupe de chant polyphonique et populaire Canto e Cunto (cité in Anna Lietti, « La ''mondina'', naissance d'une icône dans les rizières italiennes », Le Temps, Confédération Helvétique, 22 juillet 2004). Cet extraordinaire film, interprété notamment par une Silvana Mangano de seulement 19 ans qui est ici très loin d'être un simple symbole érotique, ni même une icône érotique, combine la force d'expression et le réalisme social du

néo-réalisme, mais aussi l'humour, la joie, la sensualité sans le moindre « kitsch roublard » que croyait avoir vu une critique de Télérama (6 avril 2005, p. 132). Ce film est aussi une comédie musicale qui lui donne une ampleur égale aux films soviétiques des années 20 et 30. Il commence dans une atmosphère de film policier américain (de l'époque 40) et culmine en tragédie grecque. Je ne vois pas très bien les « outrances » qu'observe Georges Sadoul (Histoire du cinéma mondial). Et je ne prends pas en mauvaise part le caractère « touffu, bouillonnant, désordonné » que Maurice Bardèche ressent (Histoire du cinéma). Il y a assurément une violence chez de Santis, mais ce n'est pas une violence anomique c'est la violence d'une force d'expression de l'homme (et de la femme!) au travail. « O émondeuse au cœur lourd/ tu es venue de ton village lointain/ pour donner un morceau de pain/ à tes enfants laissés là-bas./ Avec les jambes immergées dans la boue/ et les mains gonflées d'eau/ si fatiguées que nous croyons mourir/ mais c'est pour ramener de la joie ».

La ville en France. Il y a une organisation du territoire en trois zones qui se dessine : les centres-villes bourgeois (classiques ou bourgeoisbohèmes), les secteurs pavillonnaires pour couches moyennes plus ou moins aisées (surendettées pour les moins aisées d'entre elles), les quartiers populaires (ou « les quartiers »), c'est-à-dire tous les secteurs HLM, notamment ceux de banlieue, l'habitat de masse des années 60 et 70, les secteurs classés en « politique de la ville » ou zone d'éducation prioritaire, etc. C'est la nouvelle tripartition urbaine repérée par Jacques Donzelot (La politique de la ville aux Etats-Unis et en France, Seuil, 2003 et entretien « Les nouvelles inégalités et la fragmentation territoriale », Esprit, novembre 2003). Nous sommes loin de la ville « fordiste » mais interclassiste telle que fut Sarcelles (cf. la description qu'en fait Marc Bernard dans Sarcellopolis, 1964). Certes il n'y eu jamais de representants de la grande bourgeoisie dans les grands ensembles mais ce sont meintenant les couches movennes elle-mêmes qui font tout pour ne pas y aller vivre ou pour les quitter. Car ces quartiers sont devenus de quasi-guettos à la fois ethniques et sociaux. L'éclatement de l'espace urbain et la dilution de l'urbanisme et de l'urbanité ne peuvent qu'être accentués par le lotissement de nouvelles zones pavillonnaires et l'incitation des pouvoirs publics à la construction de pavillons bas de gamme pour familles de salariés

modestes (plan Borloo de mars 2005 avec la « maison à 100.000 Euros tout compris », sans le terrain, loué aux communes). Allons nous assister à une reprise des médiocres « chalandonnettes » des années 1972-74 ? Peut-être, mais le problème est moins la médiocrité possible - mais pas certaine - des matériaux et de la construction que la médiocrité de la conception de l'espace urbain. Le repoussoir constitué par certains quartiers populaires, très multiculturels dans leur population, le fait que les centres-villes soient de plus en plus inabordables sauf pour les immeubles très dégradés (type La Goutte d'Or à Paris, malgré des rénovations en cours), tous ces éléments contribuent à rendre attractif, en première approche, pour certaines populations, les lotissements Borloo en lointaine périphérie des villes. Le coût urbanistique, écologique et social n'est pourtant pas mince : c'est l'accroissement des temps de transport, la dépendance à la voiture, le coût individuel et social de celle-ci (pollution, dégradation du paysage), la misère relationnelle et culturelle de nombre de ces secteurs nouvellement lotis. Il est bien évident qu'une autre voie est nécessaire : la préservation de zones, et pour le dire plus élégamment de paysages de nature rurale et en tout cas non urbanisée aurait pour contrepartie la vraie ville c'est-à-dire la ville dense. Ainsi, 300 habitants à l'hectare comme dans le 18è arrondissement de Paris est un minimum pour produire du lien social et des services urbains : des épiceries à moins de 5 minutes à pied de chaque habitant, des cafés, des lieux de promenade, etc (exemple : il y a 5 millions de m2 construits dans le 18é arrondissement, ce qui correspond à moins de 2 m2 construit pour 1 m2 au sol de territoire de ville, alors qu'une zone pavillonnaire a généralement un coefficient d'occupation des sols de 0,25 ou 0,30 auquel s'ajoute une surface considérable uniquement vouée à la circulation automobile, soit une densité réelle au moins 10 fois inférieure). Conclusion : il faut refaire de la ville dense, réactiver le clivage ville/campagne, maintenir ou surtout faire revenir au centre les couches populaires. Seule la grande bourgeoisie (peu de monde en somme) a vocation à habiter des zones résidentielles type Le Vesinet qui, contrairement à la plupart des secteurs pavillonnaires, a le mérite de l'élégance.

En effet, la ville « verte » et peu dense n'est pas une solution à la hiérarchisation spatiale, inévitable à un certain degré mais excessive dans la ville moderne. Augustin Berque remarque ainsi : A Canberra (Australie), « la qualité de la ville a été conçue à l'aune de sa quantité d'espaces verts. Canberra, cette chose végétalienne plutôt qu'urbaine,

dont les habitants n'ont pourtant de cesse qu'ils ne l'aient fuie dans des banlieues toujours plus "feuillue" (leafy, c'est-à-dire cossues) et plus lointaines, c'est, si l'on veut, l'inverse de ce qu'avaient pu être des villes comme la Rome républicaine. Celles-ci ne comprenaient pour ainsi dire aucun espace vert, et pourtant c'était des mondes habitables, empreints d'une cosmicité d'autant plus prégnante qu'ils étaient plus soigneusement clos, donc à l'étroit. Par exemple, Ecbatane avait, dit-on, sept rangées de remparts : c'était pour mieux affirmer qu'elle était villemonde » (« Ville et architecture, années 2000 : quelle cosmicité ? », in Direction Chris Younès. Ville contre-nature. *Philosophie* architecture, La Découverte, 1999). Une leçon est à retenir : il faut réactiver la polarité entre de vraies villes et de vraies campagnes.

Antoine Compagnon, professeur de littérature à la Sorbonne (Paris IV) remarque : « Presque toute la littérature française des XIXe et XXe siècles préférée de la postérité est, sinon de droite, du moins antimoderne. » (*Figaro-magazine*, 16 avril 2005). Mais surtout il note qu'il y a de multiples façons d'être anti-moderne ; on peut être anti-antisémite et antidreyfusard, être antimoderne et hostile à l'irrationalisme, comme Charles Maurras, etc. « Etre d'avant-garde c'est savoir ce qui est mort ; être d'arrière-garde, c'est l'aimer encore », dit Roland Barthes.

Gandhi disait : « Il y a suffisamment de ressources sur cette planète pour répondre aux besoins de tous, mais pas assez pour satisfaire le désir de possession de chacun ». C'était bien résumer le problème : dans une logique de toujours plus de signes de distinction et de puissance extérieurs à soi, la lutte de tous contre tous épuise le monde et les hommes eux-mêmes alors qu'il y a bien sûr les ressources pour la « bonne vie » de chacun. Déjà Keynes avait bien compris que nous étions confrontés moins à une crise économique qu'à une *crise de l'économie*. Reste à savoir comment on peut effectuer le saut de civilisation nécessaire.

Régis Debray propose de remplacer la notion de « religion » par celle de « communion ». Dans les deux cas, il y a la notion de ce qui nous uni à nos semblables, si dissemblables soient-ils, et de ce qui nous insatisfait même dans cette (éventuelle) communion. En d'autres termes, il y a la dimension horizontale, celle du partage, et la dimension verticale, celle de la transcendance — mais la dimension de transcendance est en creux, elle est de l'ordre du manque (Régis Debray, *Les communions humaines. Pour en finir avec « la religion »*, Fayard, 2005).

« Ne jamais oublier de remarquer que la vie est souvent moins tragique que pathétique » dit justement Michel d'Urance (*Jalons pour une éthique rebelle*, Aléthéia, 2005). Eviter l'hystérie du malheur.

Ce qui me gène dans le projet de Constitution Européenne, la Constitution Giscard, ce n'est pas son supposé « fédéralisme européen », que l'on cherche en vain, c'est que son élaboration n'a rien eu de démocratique et n'inaugure aucunement plus de démocratie. Il n'y a pas de vraie constitution sans pouvoir constituant. Or cette constitution n'est pas élaborée par le peuple, ni « au nom du peuple », elle est tout simplement octroyée. Cela nous ramène à la Charte de 1814 que Louis XVIII avait tenu à « octroyer », c'est-à-dire à accorder à ses sujets. De manière fort logique il n'était pas venu à l'esprit du Roi de la faire valider par référendum ou plébiscite. C'est là le mensonge de la constitution Giscard. Elle consiste à demander l'assentiment populaire à une constitution qui n'en est pas une mais est un traité qui vise en fait à privatiser la démocratie (voir Philippe Forget, « Le traité européen, une constitution postiche et liberticide », *La Raison*, mai 2005).

Qu'y a-t-il d'aimable dans la littérature ? Paul Valéry écrit : « En ce temps-là, je lisais passionnément la *Vie d'Henri Brulard* et les *Souvenirs d'égotisme*, que je préférai aux romans célèbres, au *Rouge* et même à la *Chartreuse*. Les intrigues, les événements ne m'importaient pas. Je ne m'intéressais qu'au système vivant auquel tout événement se

rapporte, l'organisation et les réactions de quelque homme ; en fait d'intrigue, son intrigue intérieure ... » (préface à *Lucien Leuwen*, éd. Champion, 1926). Il n'y a, en d'autres termes, d'intéressant que ce que Jacques Laurent appelait le « roman du roman ».

A propos de Stendhal, Gide notait : « Sa grande malice (de Stendhal), c'est d'écrire tout de suite, ainsi sa pensée reste vive ... ».

L'ivresse. C'est Baudelaire, je crois, qui disait que la vie n'est pas supportable sans une certaine dose d'ivresse. Mais l'ivresse de la limite, cette ivresse que l'on pourrait appeler « grecque », celle de la mesure, du « pas au delà des limites » n'est pas négligeable non plus. Elle a même, je crois, plus de tenue, plus d'allure. C'est d'autant plus important que, – selon le mot le plus fort que j'ai jamais entendu, et il est de la mère de Robert Brasillach –, « le dernier mot de la morale reste l'allure ». Et dans l'allure, il y a toujours de la mesure.

Sur la tranquillité intérieure. Ces lignes d'Henri Miller, extraites d'une lettre à Anaïs Nin : « La vérité ne cesse de parler en vous. Alors vous devenez terriblement tranquille et sereine. Vous n'essayez plus d'en faire plus que vous ne pouvez. Vous n'en faites pas non plus moins que vous ne pouvez ». La bonne mesure.

Le propre du roman policier, c'est que l'intrigue ne révèle pas l'intrigue. L'intrigue révèle les gens. Dans *Alice au pays des merveilles*, le temps est un personnage. L'accélération du temps provoquée par le suspense de l'intrigue policière donne vie à ce personnage.

Le luxe, dans la vie, c'est ce que l'on peut donner.

Anne Gorouben. Artiste, plasticienne, « figurative non réaliste » comme elle se définit elle-même. Elle aussi, comme l'artiste suisse Christine Seiterlé, travaille sur les gens comme ils sont, c'est-à-dire non pas comme ils sont reconnaissables, mais comme ils sont mystérieux. « Les gens gagnent à être connus, disait Paulhan. Ils gagnent surtout en mystère ». Anne Gobouren parle ainsi de son art : « Le dessin est pour moi une pratique quotidienne. (...) Le dessin vient d'une disposition à être réceptive à ce que la réalité m'offre ». (...) « Je suis davantage une guetteuse qu'une observatrice dans le sens où le dessin est quelque chose qui m'advient et que j'éprouve, fruit d'une expérience, d'un moment vécu, comme une sorte de moment premier. J'attends que le réel me saisisse, je guette quelque chose qui, dans le familier d'une situation, puisse m'apparaître comme unique, essentiel et nécessaire » (propos recueillis par Bernard Bretonnière, Le Journal de la médiathèque de Saint-Herblain, Loire-Atlantique, 2000).

Franz Liszt écrivait en substance: « Il y a de plus en plus d'artisans, et de moins en moins d'artistes ». Maintenant, c'est pire. Il y a de plus en plus de gens qui se déclarent « artiste » et de moins en moins de bons artisans.

Bouger avec ce qui bouge ou être contre le bougisme ? « C'est ainsi qu'un type humain a été sélectionné et fabriqué en Occident, puis universalisé : l'individu adaptable, l'homme n'ayant pas d'autre horizon que de suivre le mouvement, ce type amenuisé et passablement ridicule que Nietzsche, en 1886, caractérisait sans aménité : ''Un animal grégaire, un être docile, maladif, médiocre, l'Européen d'aujourd'hui !'' Un nouveau type humain défini par le croisement de l'esprit de conciliation et du goût de la résignation. Cette soumission à un ersatz de destin et cet arrogant oubli de la volonté accomplissent et illustrent la trahison du message le plus profond des Lumières : l'homme se fait en faisant son histoire, et il doit la faire selon des fins qu'il a lui-même fixées, en référence à des principes universels. C'est en quoi l'imaginaire politique contemporain, étant post-illuministe, est post-moderne : il se

présente comme un mixte de relativisme et d'involontarisme. Il ne reste qu'un discours normatif et prescriptif minimaliste, conceptuellement ultra-pauvre : le discours de l'adaptation au mouvement supposé du monde comme il va. En quoi les "mouvementistes" sont aussi des hyper-modernes. Bouger avec ce qui bouge, tel est l'idéal. L'idéal néo-moderniste » écrit Pierre-André Taguieff dans *Résister au bougisme* (Mille et une nuits, 2001). Des propos qui n'ont pas de quoi dépayser une droite conservatrice-révolutionnaire ni une gauche anti-progressiste.

Quand l'air ne porte pas, il est inutile de s'acharner à battre des ailes. Il faut trouver une autre atmosphère.

Le sens du mythe. Le mythe, ce n'est pas une sortie du réel mais un pont entre deux réels, une façon d'accéder aux deux faces, ou aux multiples faces du réel. Ainsi, Le livre *Dr Jekyll et Mr Hyde*, de Robert-Louis Stevenson, et le roman de Valérie Martin, *Mary Reilly* (1990) aident à comprendre cela. Francis Bordat écrit : « Comme le texte de Stevenson, le décor de Mary Reilly – le film de Stephen Frears (1995) – rappelle que la géographie profonde du mythe n'est pas celle des contraires, mais celle des passages, et des correspondances » (« Hollywood au travail, Dr Jekyll et Mr Hyde », *Autrement*, figures mythiques, 1997, p. 141).

Plus on commémore, plus on rend hypothétique le souvenir de ce qui s'est réellement passé. Jean Baudrillard écrit : « La commémoration s'oppose à la mémoire : elle se fait en temps réel et, du coup, l'événement devient de moins en moins réel et historique, de plus en plus irréel et mythique ... » (*Libération*, 17 février 2005).

Jean-Luc Godard remarquait : « Le cinéma fabriquait des souvenirs, la télévision fabrique de l'oubli ».

Les photographies de Jean-Luc Moulène, musée du Jeu de Paume, mai 2005. Femmes prostituées de Hollande photographiées nues et de face, les yeux grands ouverts. Moulène reprend à son compte un propos du chorégraphe Steve Paxton (un des créateurs de l'*improvisation contact*): « Rien ne vaut le réel, quelle que soit la version du réel qui sert de point de départ ». S'agit-il encore d'obscène ? Certainement pas puisque c'est toute la présence corporelle qui est convoquée et puisque le regardant se sent regardé. Impression d'être dans un atelier de dessin de modèle vivant. Erotique, et simultanément dépourvu de toute vulgarité. L'érotisme n'a de sens que s'il est une post-pornographie, une pornographie qui redevient érotique, et non pas quelque chose à mi-chemin entre le rien et la pornographie. Dit autrement : un peu de pornographie éloigne de l'érotisme, beaucoup y amène (en tout cas peut y ramener car il n'y a là rien d'automatique).

Il faut être fidèle à ce à quoi l'on croit, et plus encore, *fidèle à ce que l'on cherche*, même sans y croire.

Rainer Werner Fassbinder disait : « Je pense qu'aucun mode de vie existant dans ce monde, quels que soient le système, la forme de société ou l'idéologie, ne permet de véritable liberté. Je considère donc qu'une certaine folie, si elle est possible, est un chemin que l'on peut emprunter, pour autant qu'on le choisisse volontairement ». En d'autres termes une certaine ivresse maîtrisée, une certaine jubilation, une certaine déraison sont nécessaires aux temps modernes.

Henry-David Thoreau est un critique radical, non pas du travail mais de l'aliénation dans le travail, quand l'argent est le seul moteur de celuici et non le goût de ce que l'on fait. Comme tous les critiques du travail c'était un grand travailleur. Il écrivait en 1863 : « Le but recherché par un travailleur ne devrait pas être de gagner sa vie, d''avoir un bon travail' mais de bien accomplir une certaine tâche. En outre, d'un

simple point de vue pécuniaire, la ville ferait des économies en payant suffisamment ses employés de façon qu'ils n'aient plus l'impression d'accomplir leur travail pour de basses considérations, c'est-à-dire simplement pour gagner leur existence, mais pour un but scientifique voire moral. N'embauchez pas un homme qui fait un travail pour de l'argent mais plutôt celui qui l'accomplit parce qu'il aime sa tâche » (*La vie sans principe*, éd. Mille et une nuits, 2004). Le travail doit être à lui-même sa propre fin ; il faut épanouir tous les hommes et tout dans l'homme, quel que soit l'utilité ou la non-utilité sociale du travail. Jean Grenier disait : « Qu'importent la fortune et la beauté au prix de la richesse intérieure » (*Les Iles*, Gallimard, L'imaginaire, 1977).

L'incompris de Luigi Comencini (1967). L'histoire est évidemment touchante. Un homme vient de perdre sa femme et reste avec ses deux fils (11 ans et 6 ans, Andréa et Milo). Le père se croit incompris dans son chagrin mais c'est le fils aîné qui est l'incompris. La force de Comencini, c'est la distance prise par rapport au pathos qui bien sûr pouvait ne pas être loin, c'est le refus du gros plan (choix anti-obscène par excellence), c'est le sens des symboles (la chute finale d'Andréa de l'arbre, le rôle d'ailleurs central de l'arbre qui figure le destin, le *kairos*, et la vie se mesurant elle-même à son propre risque). Les sentiments sont forts dans le cinéma de Comencini mais le sentimentalisme n'y a pas sa place. Tenue et retenue. Classicisme. Ainsi L'incompris atteint-il à la pureté d'une tragédie antique. Et ce dans un univers, cette villa toscane qui abrite le drame, univers protégé en apparence, en fait sans parasitage social (le métier du père, consul, est un métier sans enjeu, de l'occupationnel élégant et suranné), et où donc s'expriment totalement les tensions intérieures. Vincent Malausa l'a bien vu : le fils cadet, Milo, est la « figure de la dépense et de l'énergie », le père est la « figure de la rétention et du souvenir » (Le Monde, 15-16 mai 2005). La figure de la mélancolie même. Tandis que le fils aîné, adolescent déjà, enfant encore, petit homme en un sens certain, n'est protégé par rien de l'irruption tragique du réel constitué par la mort de sa mère. Ce n'est pas la transparence qui intéresse Comencini – à l'encontre de tant de films actuels. Comencini ne croit pas à la communication, pas plus entre le père et le fils aîné Andréa qu'entre les deux frêres, qu'unissent pourtant des jeux. Ce sont les traces qui importent dans la vision du monde de Comencini, telles Andréa fleurissant d'œillets, à l'insu de son père, la tombe de sa mère. Dans cet art de la trace pudique, Comencini excelle. Tout simplement parce qu'il est lui-même. Aucunement mélancolique au fond. C'est en effet la fidélité aux traces qui permet les métamorphoses.

Sur la difficulté de l'amitié avec les femmes. Balzac a écrit à propos de l'amitié avec les femmes : « On n'est point l'ami d'une femme lorsqu'on peut être son amant... ». On peut ajouter : il est plus facile de devenir ami avec une ancienne amante que de devenir amant avec une amie, surtout de longue date. Au demeurant, quand on aime bien une femme comment ne pas avoir envie de lui faire du bien ?

L'écriture de carnets est un genre, comme il y a des cinémas de genre, tel le western. Pour mon cas, ce genre est peu dissociable des citations. Ce ne sont jamais des citations que je cherche mais des citations qui m'ont trouvé.

L'historien Paul Veyne dit à propos d'un quatuor de Mozart presque beethovenien : « Ce mélange de tristesse et de volupté est presque obscène ». Tant il est vrai que la musique exprime tous les ressentis du monde. Et même, elle en dit long sur ceux que l'on s'autorise et ceux que l'on s'interdit.

Tristan Bernard : « J'ai une excellente mémoire : j'oublie tout ».

On attribue ces paroles au cinéaste Jean-Pierre Melville (pseudonyme choisi, il faut y réfléchir, en hommage à Herman Melville, l'auteur de *Moby Dick*) : « A sa naissance, il n'est donné à l'homme qu'un seul droit : le choix de sa mort. Mais si ce choix est commandé par le dégoût de sa vie, alors son existence n'aura été que pure dérision

». Je ne suis pas sûr de l'exactitude parfaite de la citation, mais l'esprit y est. C'est bel et bien l'esprit de l'auteur du film *Le deuxième souffle* (1966).

Roger Nimier dit un jour : « un homme sans projet est l'ennemi du genre humain » (*Amour et néant*). Il faut vouloir quelque chose.

De l'utilité des grains de sable, et surtout du sens qu'il y a à être un grain de sable. Jean Anouilh dit justement : « C'est bon de mourir pour quelque chose. De se dire qu'on est un petit grain de sable, c'est tout, mais qu'à force de mettre des grains de sable dans la machine, un jour, elle grincera et elle s'arrêtera » (Becket).

Ce qu'il y a d'attachant avec les femmes, c'est qu'elles sont souvent surprises par leurs propres audaces.

I Vitelloni, de Frederico Fellini (1953). Les « inutiles », les « gros veaux ». Le film ne peut vieillir, tellement il met en scène, non seulement une vie de petite ville, avec un tableau sociologique digne de Madame Boyary, mais aussi une situation de l'homme au monde qui est éternelle. Quelqu'un a cru pouvoir dire que Frederico Fellini a beaucoup parlé à son père mais en imagination. « J'ai eu des conversations merveilleuses avec mon père, mais elles se passaient toutes dans mon imagination » dit Fellini (à la journaliste Charlotte Chandler in Moi Fellini, Robert Laffont, 1994). Il faut le savoir : pour un garçon, l'important, c'est ce que l'on a voulu dire à son père et que jamais on a pu lui dire. On appelle cela la pudeur. Il faut relire ici les pages superbes que Bardèche consacre, dans son Histoire du cinéma, à un autre très grand film Le Voleur de bicyclette. I Vitelloni donc c'est le roman de l'inaptitude à devenir adulte, c'est le thème de l'adolescence Fausto (Franco Fabrizi) est touchant de spontanéisme amoureux, de dépendance à la rencontre de la féminité quelle qu'elle

soit, et quel que soit ce moment, d'hystérie dans ses relations avec les femmes. Leopoldo (Leopoldo Trieste), qui se veut auteur de théâtre, artiste incompris, croit enfin avoir trouvé son Pygmalion, mais celui-ci se révèle seulement un homme en proie à une attirance homosexuelle. Le choix de Fellini est de rester toujours en deça du cocasse, du franchement ridicule, du pathétique trop soutenu, il est de montrer sans empathie ni complaisance la détresse intime, la perte de sens d'hommes non point si médiocres mais superficiels, dont la vie est sans but, sans fidélité, sans devoir. La tristesse d'hommes devenus des pantins tant la détresse du monde moderne est contagieuse.

La solidité, chez Fellini, est chez les chrétiens, moines, bonnes sœurs, à qui s'adressent les Vitelloni cherchant à vendre une statuette d'ange qu'ils ont volée. La solidité est chez la sœur de l'un d'entre eux (Alberto) qui part avec un garçon que l'on imagine fort mauvais garçon. La solidité est chez Sandra (Leonora Ruffo), l'épouse de Fausto, qui croit pour deux à l'amour, et même pour trois, puisqu'il faut ajouter leur enfant. La solidité est, selon Fellini, chez les naïfs, et les saints, et les gens droits, et simples, et fiers, et travailleurs. La solidité est aussi, et d'abord, et surtout, chez le jeune garçon ami de Moraldo (Franco Interlenghi) qui lui souhaite bon voyage, Moraldo, le seul qui ne se contente pas de parler de partir, mais part vraiment. Naviguer est nécessaire : Fellini lui-même le dira plus tard. On prendra plaisir à voir traité un thème proche de celui du film de Fellini par Manuel Sanchez dans Les Arcandiers (1991), - ce qui veut dire en substance les « bons à rien », notamment dans la Nièvre et le Gâtinais, non sans talent ni chaleur, bien que le film ne soit pas de même niveau.

Gilles Deleuze disait : « Le philosophe le plus pur est celui qui s'adresse strictement à tout le monde ». Une règle d'or : refuser l'obscurité, ne pas parler pour le petit nombre.

En un sens, rien n'est jamais perdu. Même quand tout est fichu, rien n'est vain. Rien ne se perd vraiment. Tout *aura* compté. .

« L'esclavage des sens n'a pas été compris dans l'abolition de l'esclavage » disait à juste titre Jean Franc-Nohain (Maurice Legrand), membre du groupe de poètes connu sous le nom des Amorphes, créé par Alphonse Allais, avec Jules Renard, Tristan Bernard ou Alfred Jarry. Goût du tranchant et de la netteté de la pensée, sens du paradoxe, humour au demeurant parfois abscons, antipathétisme (le refus du pathétique d'opérette) les caractérisaient. La netteté est le meilleur chemin vers l'honnêteté.

Quand on dit : « Un auteur a dit (a écrit) telle chose », il faudrait préciser « un jour », « tel jour ». En effet, on pense en fonction de ses humeurs, et on pense le cas échéant en fonction de ses humeurs constantes ou changeantes. Céline n'est pas dissociable de sa mauvaise humeur. Tel autre de son alacrité. La plupart des écrivains n'ont pas une écriture dissociable d'une légère (ou non) bipolarité maniaco-dépressive. Gilles Deleuze dit un jour : « On dira de la pure immanence qu'elle est UNE VIE, et rien d'autre. Elle n'est pas immanence à la vie, mais l'immanence qui n'est en rien est elle-même une vie. Une vie est l'immanence de l'immanence, l'immanence absolue : elle est puissance, béatitude complète ». C'est dans cette perspective qu'il faut lire un texte de Jacques Rigaut : « Aux origines de la pataphysique. Pour introduire au solipsisme pataphysique », paru dans *Action*, 1920 et attribué à Jacques Rigaut par Maurice Saillet :

« Lecture de Lucie de la Fère à Aimable, Charmante, Jean Loup et Bérénice.

Grimpé sur mon piano je suis l'Antéchrist coiffé d'un entonnoir de grammophone. (...)

Prestige de la démence ! Faire une chose qui soit complètement inutile - un geste pur de causes et d'effets -. Jusqu'ici comme ailleurs celui de la pesanteur c'est le règne de l'utilité ; désormais par l'absurde je vais m'évader.

Je recommence. C'est comme si j'étais seul au monde. Evénements de moi seul nés, de moi seul visibles ; la glace en oublie de refléter mon image. Nu, jusqu'à avoir perdu chair, os et toute consistance. Baignant sans effort (non pas au coeur d'un pauvre Rigaut) au coeur des choses. Etonné de l'existence indépendante et contradictoire de ce Rigaut qui se jauge faussement à son raisonnement ou à sa connaissance. (...) L'orgueil amer de se sentir sans origine. Creux comme un mirliton je

circule à l'incertaine poursuite de tout ce qui pourrait remplir cette concavité. -Avidité et aridité ne se séparent que d'une petite lettre. (...) Mon ventre est intact. Je n'ai pas de nombril, pas plus qu'Adam. Sans origine.

(...) Il n'y a au monde qu'une seule chose qui ne soit pas supportable, le sentiment de sa médiocrité ». Oui, mais quel vain orgueil que de se sentir sans origine.

Paul Eluard écrivit à Gala, après avoir vu quelques-uns des films « pornographiques » clandestins de son temps : « Le cinéma obscène, quelle splendeur ! C'est exaltant. La vie incroyable des sexes immenses et magnifiques sur l'écran, le sperme qui jaillit. Et la vie de la chair amoureuse, toutes les contorsions. C'est admirable. Et très bien fait, d'un érotisme fou. (...) Et c'est un spectacle très pur, sans théâtre. Les gens ne remuent pas les lèvres, en tout cas pas pour parler ; c'est un 'art muet', un 'art sauvage', la passion contre la mort et la bêtise. »

Juin 2005. Un universitaire, Louis-Jean Calvet, exprime une nouvelle fois la négation par nombre des pseudo-élites de la notion de peuple. Il écrit : « Et d'ailleurs, qu'est-ce que le peuple sinon aujourd'hui un concept vide, creux, fourre-tout censé représenter le corps de la nation, c'est-à-dire une pluralité et donc une pluralité de parlers. Rien n'est plus confus que cette notion, et rien n'est plus divers que ses façons de parler » (*Libération*, 28 juin 2005). Une nouvelle fois le peuple est nié : soit il est nul, soit il n'existe pas. Or le peuple, c'est l'intelligence même et le dépassement des corporatismes, c'est aussi le dépassement des contraires, c'est la droite et la gauche à la fois.

26 juin 2005. Exposition à la chapelle Saint-Léonard à Croissy sur Seine (Yvelines). Point fort : le sculpteur, et dessinateur, Maud Lewenhaupt Du Jeu (est-elle descendante du soldat suédois Gustaf Adolf Lewenhaupt [1619-1656]?). Cette femme artiste est auteur de statues de petit format, assez anguleuses et géométriques, représentant des femmes ou des couples, dans lesquelles le décisif est l'attitude et

non l'expression du visage. C'est un choix qui met en lumière la totalité du corps dans le monde, en proie à la douceur des choses, ou bien à l'effroi devant celles-ci, et peut-être au mélange des deux. Netteté des traits, superposition des corps, plus juxtaposés que mêlés, et, en même temps, coulées d'encre bleue, verte, d'aquarelle qui évoquent le bronze, et le fer rouillé, et qui disent le *kairos* de la vie, et le vieillissement toujours à l'œuvre, , et la pétrification qui, jour après jour, nous saisit. Le mélange de la netteté des traits et de l'incertitude du « jeté » du lavis contribue beaucoup à la force du travail de Maud Du Jeu.

La pensée n'est pas le calcul. La *cogitatio* n'est pas la *ratio*. Méditer c'est aussi penser.

Il n'y a dans l'existence - et le terme est à la fois populaire et heideggerien - que deux questions essentielles, et pas trois. La première, c'est : est-ce qu'on aime la vie ? La seconde, c'est : est-ce que l'on a compris que la vie, c'est essentiellement le travail ? Moins encore la politique. « Le travail nous sauvera » disait Henri Bergson en mars 1940.

4 et 5 juin 2005. Portes ouvertes des ateliers d'artistes du 17è arrondissement, Paris. Michèle Simonnet. Plasticienne. Elle peint, elle dessine, elle sculpte. Il y a des talents classiques, et ils peuvent être estimables. Il s'agit ici d'autre chose, il s'agit d'un souffle. Sculpteur avant tout, travailleuse des formes avant tout, forgeuse de matière, femme d'argile et de terre, mais aussi de papier et de fer, Simonnet exprime et risque, à chaque fois, la fragilité et la grâce du monde. Son *Oie d'Oz* (papier, fer et argile), primée en 1998 est d'une délicatesse rare. Son bronze *L'intemporelle* (2003) exprime avec un équilibre remarquable et très subtil, infiniment respectueux du partenaire qu'est le regardant de l'œuvre, exprime donc, avec un merveilleux « équilibre », le déséquilibre même de la vie, tandis que l'impressionnant *No title* (2004) poursuit dans une veine proche. Sa série d'argile, *La virtuose*, *L'enflammée*, *La femme*, *Orchestra*, *Le couple* est une véritable

cosmogonie de la présence humaine. Ses dessins, fusain et craie, outils charnels et fragiles s'il en est, qui font une part réservée, modeste comme il convient, au collage expriment ce qui advient avec les sculptures de Michèle Simonnet : la mise au monde même de la matière. C'est une oeuvre féminine, sans aucun doute. Œuvre puissante et matricielle aussi : que nul ne l'ignore de ceux qui n'échapperont pas, et plus encore qui ne voudront pas échapper, aux tressaillements du monde. Transformer l'œuvre du *phytourgos* en *cosmoplastès*, faire que les germes du Grand Planteur se transforment en Choses du monde, tel est le travail du *dèmiourgos*, de l'Ouvrier, du plasticien, du sculpteur, de Michèle Simonnet.

Pleonexia. C'est l'ivresse de la puissance. Une certaine ivresse est nécessaire et une certaine puissance est nécessaire mais l'ivresse de la puissance est la plus mauvaise des ivresses, et la plus illusoire des puissances. C'est celle de Napoléon en 1811. Une ivresse qui précède la chute et *provoque* la chute.

Le mythe de l'Atlantide est un beau thème littéraire. A l'origine, c'est avant tout une histoire racontée par Platon (*Timée* et *Critias*). Les Grecs avait l'art de raconter de belles histoires, très poétiques, surtout dans le *Critias*. (En quoi ils étaient bel et bien « superficiels, par profondeur » comme l'a dit Nietzsche). Mais ce mythe platonicien, critiqué par Aristote (*Traité du ciel*, 2, 14, Vrin, 1989), d'un monde caché, parallèle, matriciel a été récupéré par le christianisme, ainsi avec Cosmas Indicopleustes, moine byzantin du Vlème siècle, pour qui l'Atlantide, c'était la Palestine, celle des Juifs, vus par la Bible bien entendu.

Le mot terrible de Jaime Semprun : « Rien ne saurait manquer à ceux qui ont perdu les moyens d'exprimer ce qu'ils n'ont plus l'occasion de ressentir ».

Un des mots qui évoquent si fortement l'indépendance d'esprit est de Brasillach et c'est ce qu'il disait à propos de *Huit Clos* de Sartre : « C'est tout ce que je déteste, c'est admirable ».

On attribue cette phrase à ... David Bowie : « Ce n'est pas parce que Dieu n'existe pas qu'il faut prendre sa place ».

Sylvain Tesson, *Petit traité sur l'immensité du monde*, éd. Equateur, 2005. Effleurer le monde, y découvrir sans cesse de nouvelles fées, s'enfoncer dans l'épaisseur du temps, être le *wanderer*, le vagabond de Goethe, privilégier la lenteur, ne pas découper ni le temps ni le monde (c'est la même chose) en petits morceaux (cf. l'entretien de Sylvain Tesson sur www.routard.com, 27 juin 2005). Laisser aussi le moins de traces possible.

Le poète allemand Walther von der Vogelweide (1170-1230 ?) était un trouvère, c'est-à-dire un chanteur et vagabond (minnesänger). Son nom signifie quelque chose comme « le pâturage des oiseaux ».

Extrait:

joliment foulées,

« Hiver partout nous a grandement nui, champs et forêt désormais sont jaunis qui résonnaient jadis de tant de douces voix.

Que ne vois-je sur la route les filles encor se lancer

La balle! Alors reviendrait le chant des oiseaux. »

Il chante la femme concrète et charnelle et non la muse distante:
« Femme toujours aux femmes sera le premier titre, et fera plus d'honneur que " dame ", à ce que je sais. »
et aussi:
« Sous le tilleul sur la lande
où fut notre couche à tous deux, vous pourrez trouver,

et les fleurs et l'herbe.

(...) ».

Juin 2005. Lu les propos plein de bon sens de Pierre Bergé : « La culture gay, ça n'existe pas. Tout ça c'est des clichés. Etre homosexuel c'est comme être gaucher, rien de plus » (*Télérama*, 25 juin-1er juillet 2005). Je me demande toutefois si « être gay » n'est pas (n'est pas devenu), comme l'islamisme des banlieues, une identité de substitution, une sorte de « social sexe », une stratégie sociale à prétexte sexuel, bien éloigné, au fond, de la pédérastie plus sexuée et plus sexuelle qu'évoque par exemple Renaud dans sa chanson « petit pédé ». Il n'est plus temps de demander au cher Pierre Gripari son point de vue ! Il est toutefois assez frappant qu'il devient plus difficile de reconnaître un goût pour les femmes prostituées qu'une homosexualité, qu'elle soit « de principe » (sic) ou occasionnelle. Homo ou hétéro, l'époque est toujours sous *moraline* comme on le dirait de quelqu'un sous morphine.

2005. L'hypocrisie n'est pas mince concernant les prostituées de la rue Saint-Denis et d'ailleurs à qui on veut interdire leur activité tout en persécutant leurs clients. Cette répression tend à développer la clandestinité dangereuse pour elles. Il est pourtant clair que les prostituées permettent une forme de démocratisation du sexe, permettant à tout homme l' « accès sexuel » à des femmes ; accès qui a toujours été limité et l'est peut-être plus encore tant le sexe est concerné par « l'extension du domaine de la lutte » (Houellebecq) ; les prostituées de plein gré apportent en outre une contribution au développement d'un lien social protéiforme, et inter-classes sociales. La prostitution est en effet le mode au fond le moins cher de contacts complets avec les femmes, et le plus de nature, à réconcilier des hommes blessées avec la féminité (cf. sur ces questions Marcela Iacub, juriste et Patrice Maniglier, Antimanuel d'éducation sexuelle, Bréal, 2005). Au demeurant, tous les reproches que l'on peut faire à la prostitution ne sont qu'hypocrisie dans un monde bourgeois. « La prostitution n'est qu'une expression particulière de la prostitution générale du travailleur » écrivait Karl Marx dans « Ebauche d'une critique de l'économie politique » (Manuscrits de 1844). On peut simplement souhaiter, si les femmes concernées en expriment le désir, que des modalités de sortie volontaire de leur état de prostitution leur soient proposées.

Il y a une justesse et une actualité sans pareil de ce propos de François René de Chateaubriand : « Il faut que les hommes fassent du bruit, à quelque prix que ce soit – peu importe le danger d'une opinion, si elle rend son auteur célèbre ; et l'on aime mieux passer pour un fripon que pour un sot »

Que veut dire « vacances » ? Prendre des vacances ? Partir ? De fait, pour beaucoup, prendre des vacances c'est partir. Sortir de toute excitation, prendre le temps de l'écoute du monde ? Sans doute en bonne part cela. (Je rejoins là François Jullien, *Eloge de la fadeur*, Livre de poche, 1993 et Télérama, 15 juin 2005). La question, décidément du travail et de l'aliénation est centrale, et la conception des vacances exprime en creux la conception du travail ou, pour être plus précis, le vécu du travail. Anne-James Chaton l'évoque dans L'effacé. Capitalisme et effacement (Sens et Tonka, 2005) à propos des « Manuscrits de 1844 » de Marx. L'auteur, A-J Chaton, poète et musicien, mais aussi épris de philosophie, explique que l'effacé, c'est le sens qui a été supplanté : c'est l'activité, remplacée par le travail, c'est l'objet, remplacé par la marchandise, c'est la terre, remplacée par la propriété privée. L'effacé, c'est le rapport vrai entre les hommes, effacé au profit des rapports entre les choses. Une analyse rigoureuse et vigoureuse.

Le chat. Le chat est l'attention même, la délicatesse de l'oiseau et la solidité du terrestre. Le chat est l'indépendance, la liberté, mais aussi l'attachement, la grâce féminine et la pudeur masculine. Tout en un, tel est le chat. « C'est l'esprit familier du lieu ;/ Il juge, il préside, il inspire / Toutes choses dans son empire ; / Peut-être est-il fée, est-il dieu ? » (Baudelaire).

Eté 2005. Alain Bauer, criminologue, dresse un très juste constat de l'insécurité et évoque la rupture avec la langue de bois qu'entreprend M. Sarkozy, à l'encontre du reste de la classe politique. Ce que l'on appelle des « dérapages ». Cette rupture ne suffit pas à mon sens à ouvrir la voie d'une vraie solution. Mais elle lui ouvre un boulevard électoral. « Souvent, la classe politique, les militants, les médias construisent une société expérimentale et essaient de la faire correspondre à la réalité. Ils n'y arrivent quasiment jamais et se lamentent alors de la trahison du peuple qui n'en fait qu'à sa tête. La réalité, c'est que le niveau d'exaspération de la population devant les injustices sociales, le chômage, les discriminations est accentué par la délinquance, la criminalité, la corruption, la violence et la peur. Pauvres remplacés par plus pauvres encore dans des cités ou l'urgence sociale a remplacé la précarité immobilière, habitants otages de leurs logements et prêts à fuir pour d'illusoires pavillons, sans perspectives, mais plus loin, celles et ceux qui habitent les quartiers de relégation, de ségrégation et parfois de sécession, sont les premières victimes de cette autre injustice sociale qu'est l'insécurité » (« L'état d'exaspération », Le Figaro, 7 juillet 2005).

Vive la démocratie! Mais ses vrais amis ne sont pas ceux que l'on croit tel. Ainsi, le manque d'imagination, d'audace et de courage d'organismes comme le Conseil Constitutionnel (cf. Observations du Conseil Constitutionnel du 7 juillet 2005) censés contribuer à une meilleure démocratie est confondant. Ces Observations portent notamment sur l'accroissement du nombre de candidats au premier tour des élections présidentielles malgré le passage du nombre de parrainages exigés de 100 à 500. Cet accroissement témoigne à l'évidence de la frustration des citoyens et parmi ceux-ci des militants, c'est-à-dire des plus actifs des citoyens, face à un système confisqué par les grands partis, ceux qui sont appuyés par les puissances financières et médiatiques, et s'arrogent le quasi-monopole des moyens de communication. Le système majoritaire à deux tours contribue à ce verrouillage au profit des « grands partis », unis sur un même programme, avec simplement quelques variantes. Or le Conseil Constitutionnel ne propose que d'augmenter le nombre de parrainages, ce qui augmentera la confiscation de la démocratie, au profit des partis de gouvernement. Conséquences probables : il pourrait y avoir aux présidentielles un candidat du Mouvement des radicaux de gauche mais pas de candidat de la Ligue communiste révolutionnaire, alors que la seconde pèse beaucoup plus que le premier au plan national. On pourrait voir Chevènement et Bayrou candidat alors que Le Pen ne le serait pas. Conséquence subsidiaire : on peut prévoir un développement massif de l'abstention dés le premier tour. Une vraie solution démocratique serait tout autre : remplacer les parrainages d'élus par des parrainages de citoyens, dont la liste ne serait pas publiée. Deuxième proposition, complémentaire : ouvrir le second tour à tous les candidats ayant dépassé 10 % des voix (3 ou 4 en général). Ceci rendrait le second tour plus ouvert, donc plus intéressant pour les électeurs, et assurément moins absurde que le fut le deuxième tour Le Pen-Chirac de 2002. Et ce serait donc une mesure de nature à limiter l'abstentionnisme. Un autre objectif, pour les législatives cette fois doit être de concilier représentation de toutes les opinions et capacité de gouverner. C'est parfaitement possible avec la proportionnelle avec une prime majoritaire. Exemple : un premier tour où, dans un cadre régional, 75 % des sièges sont répartis à la proportionnelle au plus fort reste, et un second tour est prévu où sont admis seulement les formations ayant dépassé 10 % des suffrages exprimés. La formation arrivée en tête obtient les 25 % de sièges restants. Compte tenu des sièges déjà obtenus au premier tour, et d'éventuelles alliances toujours possibles, il se dégage une majorité de gouvernement.

Ecriture. Il y a le ton, le rythme, la forme. C'est à partir de là qu'il peut y avoir un avant-projet d'écriture. Et il y a le goût du saut, c'est-à-dire du départ, c'est-à-dire du voyage, c'est-à-dire de la page blanche.

Dans un texte, il y a souvent une polysémie, une équivoque, une ambiguïté. C'est là le « sens tremblé » comme disait Roland Barthes.

La dignité d'une maison, c'est de sentir, non pas la graisse de cuisine, mais la chaux, le mortier, ou encore l'encre. La dignité d'une maison c'est de sentir le travail.

La contradiction sans solution des anticapitalistes de gauche c'est de ne pas vouloir la libre circulation des capitaux tout en acceptant et même en promouvant la libre circulation des hommes c'est-à-dire la liberté des migrations et donc de l'immigration. La contradiction des adversaires de droite de l'immigration, c'est le contraire, c'est d'accepter la liberté de circulation du capital en refusant la liberté de circulation des hommes.

Céline écrivait : « Autant pas se faire d'illusion, les gens n'ont rien à se dire, ils ne se parlent que de leurs peines à eux chacun, c'est entendu. Chacun pour soi, la terre pour tous. Ils essayent de s'en débarrasser de leur peine, sur l'autre, au moment de l'amour, mais alors ça ne marche pas et ils ont beau faire, ils la gardent tout entière leur peine, et ils recommencent, ils essayent encore une fois de la placer » (Voyage au bout de la nuit). C'est globalement vrai, alors, évidemment, quel plaisir quand ça ne l'est pas tout à fait.

Simenon, *Faubourg* (1937). Froideur, absence de « psychologie ». Destin. Aucun sens du suspense, au demeurant. C'est l'histoire – sans histoire au fond – d'un anti-héros qui ne tient que par son masque, que par l'histoire qu'il se raconte à lui-même, celle d'un aventurier, d'un grand reporter, mais aussi l'histoire d'un homme qui pourrait changer. [Céline : « Nous ne changeons pas ! Ni de chaussettes, ni de maîtres, ni d'opinions, ou bien si tard, que ça n'en vaut pas la peine », *Voyage au bout de la nuit*]. Tout le mystère chez Simenon est celui des relations humaines, non celui de l'intrigue.

24 juillet 2005. Lance Armstrong gagne son dernier tour de France. Le magnifique champion dit : « Je voudrais m'adresser à tous ceux qui ne croient pas au vélo », a-t-il lancé au public massé sur les Champs-Elysées. « Je voudrais dire aux cyniques et aux sceptiques que je suis désolé pour eux ». La leçon d'anti-cynisme ne vaut pas que pour le vélo. Les ricanants – qui ne sont pas les gens qui ont de l'humour –, mais qui sont les nihilistes sont, d'une manière générale, de pitoyables idiots. (on apprend plus tard que Armstrong était dopé. Et alors ? On s'en fout. Même survitaminé je le gagnerais moi le tour de France ? Et vous ?).

Juillet 2005. Lectures, parallèles (le hasard de livres trouvés dans un hôtel) de Bonjour Tristesse, 1954, de Françoise Sagan, et de Noces, 1939, suivi de L'Eté, 1954, d'Albert Camus. Assurément, il y a de l'aisance chez Françoise Sagan, et un savoir-faire certain : « je me disais qu'il (le sable) s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été. » ou encore : « Nous étions bien ; des petits grains de sable entre ma peau et mon chemisier me défendaient seuls des tendres assauts du sommeil ». Il y a là une attention à soi, très adolescente, mais qui a, par cela même, son importance, et une forme très féminine (sans doute) de se comprendre et de commencer à comprendre son corps. Il y a aussi chez Sagan des phrases sur l'amour qui ne sont pas minces de savoir intime. Phrases d'autant plus touchantes que Sagan était fort jeune à l'écriture de Bonjour tristesse. Mais, il faut bien le dire, Camus, moins « brillant », moins « français » en un sens, nous parle d'autre chose, et porte le regard plus haut et plus loin. Il suffit de lire Noces et L'été pour comprendre la bêtise et la médiocrité de la formule « philosophe pour classes terminales » (Jean-Jacques Brochier) qu'on a parfois appliquée à Camus. Il est évidemment bien stupide de comparer – c'est pourtant ce que fait Brochier - l'immense Nietzsche et Albert Camus. Le second n'est pas un malade de l'âme et du corps (et par là un sur-voyant comme l'est Nietzsche). Ce n'est pas non plus un niais bienheureux, c'est même quelqu'un que bien des choses font souffrir, qui est présent aux contradictions du monde, à ses étirements, à ses tressaillements, à son écartèlement même. Mais Camus est un homme du corps, bien avec son corps, un homme de la mer, et de la nage, et de la rencontre avec les gens, alors que Nietzsche est un théoricien de la « grande santé », une «

grande santé » qu'il n'a pas (et c'est peut-être pour cela qu'il la surinvestit de valeur). Albert Camus affirme le monde : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure. Il n'y a qu'un seul amour dans ce monde. Etreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer » (Noces à Tipasa). Contradiction de Camus : il oscille entre amour de la chaleur et de la clarté et sentiment du risque de la torpeur et de l'effondrement du monde sur soi. « Avec tant de soleil dans la mémoire, comment ai-je pu parier sur le non-sens ? On s'en étonne, autour de moi ; je m'en étonne aussi parfois. Je pourrais répondre, et me répondre, que le soleil justement m'y aidait et que sa lumière, à force d'épaisseur, coagule l'univers et ses formes dans un éblouissement obscur » (« L'énigme », in L'Eté). Mais aussi il y a une sorte d'anthropologie, et une sociologie de Camus : ses propos sur les villes d'Algérie (Petit guide pour des villes sans passé) continuent de résonner. De résonner sans raisonner. Cette tristesse sans mélancolie – entendons par là sans nostalgie -, des villes algériennes, surtout Alger et Oran, s'agit-il toujours de l'inévitable tournure que prend l'âme des pays neufs? Cette « Espagne sans la tradition », et il s'agit ici avant tout d'Oran, ou ce que j'appellerais cette Italie sans l'héritage de Rome, et il s'agirait alors d'Alger, cela fait-il un pays possible ? A voir la fascination contradictoire – mêlée d'envie et de répulsion ? –, des Algériens pour la France, on peut se poser la question.

Dans « Journal d'une fille perdue » de G.W Pabst (1929), Louise Brooks (*Thymiane* dans le film) est sans illusions mais non sans grâce. Toujours un peu inquiète mais surtout attentive aux choses et aux êtres, impudiquement sensuelle, et pourtant pudiquement presque tendre, Louise Brooks est l'oiseau et le chat. Elle est moins la fille perdue que la femme qui s'est trouvée.

Connaître un livre, cela suppose non seulement de le lire, mais d'entrer dans l'univers des livres, d'avoir les clés des portes de cet univers, c'est être capable de voir les liens entre livres, entre auteurs, les renvois des uns aux autres, la multitude des correspondances secrètes. Julien Gracq évoque cela avec bonheur et justesse.

Julien Gracq est un pseudonyme, comme chacun sait : « J'ai choisi un pseudonyme, lorsque j'ai commencé à publier, parce que je voulais séparer nettement mon activité de professeur de mon activité d'écrivain. Ce pseudonyme n'avait dans mon esprit aucune signification. Je cherchais une sonorité qui me plaise, et je voulais, pour l'ensemble du nom et du prénom, un total de trois syllabes ». Chaque nom, qu'il soit ou nom pseudonyme, a son histoire : ainsi, Le Vigan semble venir de Lo Viga, et signifie le faubourg, le quartier situé à l'extérieur des remparts, une proche banlieue en quelque sorte.

Le Cercle Rouge, film de Jean-Pierre Melville (1970). L'ex-flic devenu truand (Yves Montant) dit, en mourant, au commissaire (Bourvil): « Alors, toujours aussi cons dans la police ». Ce dernier défi, c'est évidemment la seule façon sinon de gagner une guerre, du moins de la terminer, et la vie est une guerre, à sa façon. Qui se termine d'ailleurs comme toutes les guerres : par la mort. A coté de cette scène, la plus forte c'est quand Corey (Alain Delon) lance une cigarette à Vogel (Gian Maria Volonte), et que ce dernier baisse sa garde, abaisse son revolver et accepte ainsi de donner sa confiance à quelqu'un. La relation entre les deux hommes (Corey et Vogel) est d'ailleurs très forte, presque homosexuelle, sauf, évidemment, qu'elle n'est pas sexuelle. Parlons alors d'homophilie. (L'homophilie n'est pas exactement l'amitié, elle passe certes par une certaine empathie, mais elle consiste surtout à se reconnaître en partie en l'autre : par des réactions communes ou proches, par une peine partagée (souvent), par un habitus commun, une culture professionnelle par exemple, par des choses qui n'ont même pas à se dire mais se sentent). Revenons à Melville. Il est extrêmement caractéristique de la vision des femmes par le cinéma de Jean-Pierre Melville que celles-ci soient à la fois belles, souvent et dépourvues de toute fiabilité. Ce qui est aussi attachantes, caractéristique du cinéma de Melville c'est que les hommes n'ont aucune grivoiserie : les hommes – qu'ils soient flics, truands, indic. – y sont tellement déçus par les femmes qu'ils s'interdisent de s'intéresser (encore) à la sexualité. Et en même temps, cette déception est un « nondit », ou encore elle est l'« indicible » de Platon.

6 mai 2005. Pierre Sansot nous a quitté. Pierre Sansot était un critique sensible bien avant d'être un intellectuel penseur de la modernité. Je partageais nombre de ses points de vue. Il disait notamment : « Les livres d'occasion ont plus de chair que les autres livres ». Il aimait Gruissan en Languedoc, le peuple et sa langue, les paysages « inhabitables » mais aussi les habitants des non lieux, les putains qui sont parfois le miel du lien social, et tout ce qui a encore échappé au formatage du monde moderne.

Il n'y a que les gens qui écrivent sans enjeu matériel ou carriériste qui écrivent vraiment avec leur sang. Ecrire c'est trancher, c'est couper, et c'est parfois *se* couper.

Jacques Prévert disait : « Quand la vérité n'est pas libre, la liberté n'est pas vraie ». C'est plus que jamais d'actualité.

La quintaine est un mannequin monté sur un pivot et armé d'un bâton, qui, lorsqu'on le frappe, tourne et assène un coup dans le dos de celui qui l'a frappé. Le jeu de la quintaine, sous différentes versions, et avec des illustrations souvent superbes, était fort répandu au Moyen-Age ; il est vrai que c'est, en un sens, toute une leçon sur la finitude du pouvoir humain, et sur l'humilité qu'il convient d'avoir quant au pouvoir sur soi-même que l'on croit avoir.

Extrait du beau poème d'Emmanuel Hiriart, *Du pays des renards*, 1998 : Sur les rochers presque ronds / Les lichens jaunes et noirs / Tracent leurs signes frugaux / Comme des cartes inconnues. / La lumière doucement / réveille / Ces êtres sans éclat. / Rien ici pour l'impatient désir : / Il faut s'asseoir et se taire, / Attendre, jusqu'à ne

plus atteindre / Que ce qui / advient inexorablement. / Il faut écrire comme ils vivent, / Risquer la minérale nullité, / Pour être un peu, sans valeur, / Comme surviendra l'impossible / Saxifrage du silence.
PS: le saxifrage est une plante.

Les invasions barbares, le film beau et juste de Denys Arcand (1983). Retenir ce dialogue : « C'est de la démesure qu'il aurait fallu ». Céline n'a-t-il pas écrit cela ?.

La peau douce, de François Truffaut (1963) est tout sauf un vaudeville. Une histoire d'adultère en un sens. Bien sûr. Mais tout autre chose : la lâcheté, la non-communication, l'incommunicable plus encore. Le rythme très serré est celui d'un film policier. Ce n'est toutefois pas le dénouement, sanglant, qui rapproche ce très particulier film de Truffaut d'un Hitchcock, c'est la saisie extrêmement fine du désarroi d'un homme dépassé par ses propres désirs, faible, infidèle même à son infidélité. Tout cela, et aussi la légèreté, la distance, l'absence sans désarroi de l'amante de l'homme marié est exprimé par la caméra de Raoul Coutard avec beaucoup d'intelligence : plan serré pour Jean Desailly (Pierre Lachenay), qui assume magnifiquement son rôle difficile, cadrage plus aérien pour Françoise Dorléac (Nicole), au jeu très fin, très intériorisé, très femme au fond, même si Lachenay voit en elle une improbable jeune fille. « Pierre bouge comme un automate » dit justement Marine Landrot (Télérama, 3 août 2005). Plus exactement, Pierre tente de se rassurer par les gestes de tous les jours, vides de sens. Une grande leçon de cinéma.

Sur les contes de fées et la novation apportée par Charles Perrault : « Si de tous les auteurs de contes de fées, Perrault est le seul qui sache associer la naïveté et cette subtile distance ironique qui est un des charmes de ses contes, c'est qu'à la différence des conteurs ses contemporains, il a pris ses distances avec le jeu littéraire lui-même » écrit Marie-Laure Bardèche (lescontesdefees.free.fr).

Une des plus belles citations de Michel Audiard est sans doute celleci : « Heureux soient les fêlés, car ils laissent passer la lumière ».

Voltaire disait que « l'adjectif est le grand ennemi du nom ». Ce que confirmait Clemenceau, directeur de journal, lorsqu'il ordonnait à ses collaborateurs de ne rédiger que des phrases formées d'un sujet, d'un verbe et d'un complément. Il ajoutait : « Quant aux adjectifs, je m'en charge ». Paul Claudel disait de son coté que « la crainte de l'adjectif était le commencement du style ».

Bernard Blier dans *Cent mille dollars au soleil* (Henri Verneuil, 1963) : « Il avait sa bonne femme avec lui, une grande blonde avec des yeux qui avaient l'air de rêver et un sourire d'enfant... une salope quoi, moi j' repère ça tout de suite parce que les femmes c'est mon truc ! ». Toutefois, force est de reconnaître que ce film dialogué par Audiard (cf. ci-dessus) est marqué par une vision méprisante et raciste des « indigènes » africains et arabo-musulmans qui font figure de faire-valoir ridiculisés des aventuriers blancs.

« Le tragique devrait être comme un grand coup de pied donné au malheur » écrit D-H Lawrence. En d'autres termes, il faut bannir le désespoir tout comme l'espoir.

Pour l'écrivain Antonio Gamoneda (*Description du mensonge*, Corti, 2004), la poésie est « le récit de la manière dont on va vers la mort ». Le récit de la vie est alors « un mensonge », une « fiction nécessaire » (Nietzsche). Antonio Gamoneda voit la langue comme un regard, non pas un regard qui voit clair d'emblée mais qui cherche, qui explore, qui « entre au cœur et parle ». La passion de la langue, sa persévérance, son obstination, sa patience et sa lenteur finissent par « blesser l'éternité »

(*Passion du regard*, Lettres Vives 2004): Il note: « Espace toujours face au temps. Il n'est plus grande lenteur que cette patience qui éternise les lèvres, durcit les tuniques, habite dans le regard de la désolation ».

Age quod agis : fais ce que tu fais. Creuse ton sillon, maintiens ton cap, continue. La vie n'est pas si compliquée. S'en tenir à ce que l'on fait, s'y tenir, et se tenir.

On sait que la guerre des Alpes de 1944-1945 se termine par la reprise par les Allemands (parfois Autrichiens d'ailleurs) et les Italiens, les fascistes des unités Alpini, du Mont Froid et du roc de Belleface, ainsi que du col de Forcle. Du côté français, le général Alain Le Ray qui commandait la 7e demi-brigade de chasseurs alpins en 1945 écrit : « [...] il y a l'admirable spectacle de ces deux adversaires qui se battent pour l'honneur, les uns sachant bien que tout est perdu pour eux, mais qu'il reste leur éternelle valeur de soldats à défendre, les autres n'ignorant pas que les objectifs pour lesquels ils combattent ne sont que d'arides pitons auxquels personne ne s'intéresse, mais qui veulent apporter à la France la contribution de leur sacrifice afin qu'elle soit absoute de ses faiblesses d'hier et qu'entre les mains de son chef, puisse être remis, au moment des négociations pour la paix, le gage de leur effort gratuit et de leur renoncement. [...] ».

« Trois minutes suffisent pour préparer un discours de trois heures mais il faut trois heures pour préparer un discours de trois minutes » disait Bismarck. C'est parfois la même chose pour un article : c'est long de faire court. Cela prend parfois plus de temps que de faire long!

Le philosophe Jacob Taubes (1923-1987), « juif au plus profond », comme il le disait de lui-même ; écrivait dans une lettre adressée à Armin Mohler le 14 février 1952 : « Qu'est-ce qui aujourd'hui n'est pas théologie (en dehors du bavardage théologique) ? Ernst Jünger, est-ce

moins de la ''théologie'' que Bultmann ou Brunner ? Kafka, en est-ce moins que Karl Barth ? » (*En divergent accord. A propos de Carl Schmitt*, Rivages Poche, Petite bibliothèque, 2003).

La parole, c'est l'oral, c'est à dire un choix de s'adresser avec un engagement personnel, direct, aux autres, sans la médiation de l'écrit, c'est aussi le signifiant, c'est-à-dire le choix de mots, donc une culture, un langage, dans lequel on s'inscrit ou non. C'est encore un pari sur l'écoute, une action non violente et réversible. C'est pourquoi une question centrale est de savoir si internet doit être traité comme de l'oral ou de l'écrit. Précisons : dans notre société, l'oral est de plus en plus traité comme de l'écrit, et l'écrit est de plus en plus judiciarisé. Traiter internet comme de l'écrit, c'est donc le faire tomber dans le domaine de la pensée réglementée et réglementaire. C'est d'ailleurs assez habilement au nom de la critique des « usages marchands » d'internet comme se développe une mise au pas (cf. sur ce point les analyses souvent pertinentes que l'on trouve sur www.uzine.net et notamment la critique des thèses du sociologue Philippe Breton).

Dans *Les Inrockuptibles* du 31 mars 2004, Jacques Derrida disait : « On ne peut pas faire de l'hospitalité inconditionnelle un concept politique ou juridique, ce n'est pas possible. Tant qu'il y a du droit, de la politique, de la nation, du territoire, on devra, si hospitalier qu'on soit, limiter l'hospitalité ». Il précisait encore : « Si je veux être absolument accueillant à l'autre, laisser venir l'autre sans lui demander son passeport ni son nom, et m'exposer inconditionnellement à la venue de l'autre, il faut quand même que concrètement j'aie quelque chose à donner, et que donc je conditionne l'hospitalité ». Des propos de bon sens, et, chose rare chez Derrida, des propos en bon français.

Jeune Afrique l'intelligent, 24 août 2005. L'écrivain camerounaise Calixthe Beyala s'exprime sur l'évolution de sa conception de l'identité : « Il y a une dizaine d'années, une journaliste sud-africaine, une

Blanche afrikaner, voulait m'interviewer. Pour la militante noire que j'étais, cette femme représentait l'apartheid : pas question de la voir ! Elle a appelé chaque jour pendant trois mois. De guerre lasse, j'ai accepté de la rencontrer cinq minutes. Finalement, l'entretien a duré cinq heures. Il a complètement remis en question ma conception de l'identité. Est-on africain parce qu'on est noir, et européen parce qu'on est blanc ? Je me suis interrogée sur cette notion qui consiste à rattacher un peuple à une terre parce qu'il en serait soi-disant l'héritier naturel. Cette notion devient de plus en absurde avec le temps. Les gens voyagent énormément aujourd'hui. Ils se déplacent, s'installent ailleurs. Finalement, leur identité est constituée d'une multitude d'identités. Cette journaliste m'a fait comprendre que l'Afrique est une culture, une manière de voir la vie. Et non une couleur de peau. Un Blanc qui vit en Afrique est un Africain. Malgré ses privilèges, il partage la destinée de ce continent ». Une conception en rupture avec les conceptions « racialistes » de l'identité, si répandue aussi bien en Europe qu'en Afrique.

Les Hussards des années 50. Jacques Laurent était sans doute le plus intelligent, Antoine Blondin le plus généreux et le plus « picaresque », Michel Déon le plus littéraire, et Roger Nimier le plus superficiel (mais il ne disait pas que des bêtises pour autant).

Michel Onfray: « Nietzsche signe la mort des poétiques du monde pour lui préférer une saisie grandiose marquée par l'effroi et l'interdiction » (*De la sagesse tragique. Essai sur le bon usage de Nietzsche*, à paraître, Livre de poche, biblio-essais, 2005). Voire. C'est en même temps à une nouvelle poétique – une poétique sans illusion – qu'ouvre Nietzsche. Jeu de forces, réseaux de flux, tel est le monde. L'homme n'étant pas au centre du monde, personne n'est responsable de lui (il n'y a pas de Dieu); et lui-même n'est responsable d'aucun des tourments du monde (donc il n'y a pas d'homme « étant suprême », « à l'image de Dieu »).

Qu'est-ce que la folie ? Gilbert Keith Chesterton dit : « Le fou n'est pas l'homme qui a perdu la raison. Le fou est celui qui a tout perdu, excepté la raison ». Effectivement, quand le regard de soi sur soi n'est plus possible, quand le regard des autres n'est plus soutenable, quand il ne reste que la raison, celle-ci devient folle. Et quand il ne reste que l'intelligence, celle-ci devient cruelle. Dans Marianne (13-19 août 2005, p. 35), le Dr G.D dit : « La paranoïa est sans doute la forme de folie qui ressemble le plus à une authentique élaboration philosophique. Avec un mode d'expression logique et une 'intellectualité' proche du raisonnement normal, les grands paranoïaques peuvent bluffer les foules, et plus facilement encore des militants mélancoliques ». Des militants? Des hommes, tout simplement. Ce qui est bien vu, c'est la correspondance, l'attirance mutuelle qui peut se produire entre le mélancolique et le paranoïaque. Par son idéalisme, le paranoïaque peut faire espérer au mélancolique le retour à l'innocence, aux « choses perdues ». Ce ne peut être qu'un moment avant les explosions paranoïaques de délires d'observation et de persécution.

Hölderlin disait: « Chez nous, tout se concentre sur le spirituel, nous sommes devenus pauvres pour devenir riches ». Martin Heidegger a médité et écrit sur ce thème après 1945 (Heidegger, *La pauvreté*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004).

2005. Excellent article d'Emmanuel Lévy sur « le déclassement des classes moyennes » dans *Marianne* (13-19 août 2005). Nombre de salariés ont cessé d'avoir objectivement d'autres perspectives que de moins en moins d'argent et de plus en plus de pression professionnelle, cumulé à une insécurité croissante de leur avenir et de celui de leurs enfants. Dans le même temps, la tendance est à un écart croissant de revenus. L'exemple de la Société Générale le montre bien. « A la fin des années 70, le petit groupe formé des 10 plus gros salaires de la maison recevait une rémunération égale à 10 fois la moyenne de l'entreprise. Cette proportion passait à 13 au début des années 90, puis à 130 en 2003 » indique Emmanuel Lévy (*Marianne*, art. cit., p. 53). Attention : il s'agit d'un écart avec le salaire moyen, qui n'est pas le salaire médian (dans ce cas, 50 % sont au dessus, 50 % en dessous), ni

encore moins le salaire minimum de l'entreprise (le salaire moyen est supérieur au salaire médian puisque les gros salaires le tire vers le haut). Emmanuel Todd, auteur de nombreux ouvrages (cf. notamment, *L'illusion économique*, Folio, 1999 où il critique le libre-échangisme) indique : « Les vraies ruptures viennent toujours de la fraction inférieure de la bourgeoisie » (cité par Emmanuel Lévy, *Marianne*, art. cit.). Sommes-nous au seuil d'une rupture ? A ce moment, il n'est pas impossible que cela amènera des bouleversements politiques auprès desquels le populisme libéral du Front National apparaîtra une aimable plaisanterie (note de 2013 : désormais ce populisme n'est plus libéral, il est même largement antibéral).

Qu'est-ce que le capitalisme ? L'accumulation du capital. Sur quoi fonde-t-il sa force ? Pas seulement sur l'appât du gain. Mais sur la combinaison de l'idée de perfectibilité de l'homme (Kant, Rousseau la pensent tous deux sur la base d'une distinction entre nature et société. même si avec Rousseau il s'agit d'un progressisme à l'envers dans leguel il est question que l'homme reconquiert son humanité contre la société) et de l'idée de possibilité de développement infini des capacités productives de l'homme. L'instrument de cet arraisonnement sans limite du monde, c'est l'argent comme équivalent universel. « Le capitalisme, note Robert Redeker, en effet fonctionne sur le mode de la transsubstantiation chrétienne, mais inversée : toute la réalité (le travail concret, les marchandises, les valeurs d'usage) se désincarne dans l'argent, qui en devient l'hostie, l'équivalent universel » (« Marx », Marianne, 20-26 août 2005, p. 73). On peut voir la même analyse développée sous d'autres prémices par Catherine Malabou (Le Change Heidegger. Du fantastique en philosophie, éd. Léo Scheer, 2004). Notre temps est marqué, non seulement par l'« oubli de l'être » heideggerien que tout le monde a en tête, mais par l'oubli de l'étant, oubli des choses même, oubli du rapport concret que nous entretenons avec les choses, oubli du rapport entre l'outil et son utilisateur. Je dirais : transformation de l'homme lui-même en outil d'une Grande Méga-Machine sociétale. S'interrogeant sur les conditions d'une « cinéplastique de l'être », Catherine Malabou voit des possibles « passages de la ligne » qui prendraient la forme, précisément, de métamorphoses, de percées, de mutations. Ce « passage de la ligne » ne peut se faire sans réintégrer dans la philosophie même la poésie. « L'essence de la poésie, écrit Philippe Lacoue-Labarthe, ne se trouve point en elle-même, mais bien plutôt dans le mythe, (...). La suturation de la philosophie au Poème, (...), a donc eu lieu bien ailleurs que dans le Poème » (P. Lacoue-Labarthe, Heidegger. La politique du poème, Galilée, 2002). Une politique du poème, mais de quel poème ? Les Romantiques d'Iéna (Friedrich Schlegel, August-Wilhelm Schlegel, Novalis, Herder, Johann-Paul Friedrich Richter dit Jean-Paul, ...), et, à coté d'eux, Goethe, visaient à une poésie en retrait par rapport à l'enthousiasme comme tentation trop facile. « Aussi longtemps que l'artiste s'abandonne [...] à l'enthousiasme, il se trouve, du moins pour communiquer, dans un état illibéral », écrit Friedrich Schlegel. Les Romantiques d'Iéna aspiraient à une poésie didactique (F. Schlegel) et prosaïque, une poésie issue d'abord de l'intelligence – et non de l'imagination. C'est pourquoi il y a chez eux de l'ironie sans sarcasme, comme « une reconnaissance de la nature double, visible-invisible, du réel » (Luc-Olivier d'Algange, « Le monde enchanté des romantiques allemands », Eléments 117, été 2005, p. 56). C'est aussi pourquoi F. Schlegel concevait le roman comme « dialogue socratique de notre temps », et pourquoi les romantiques d'Iéna donnèrent une grande place au fragment, écriture aphoristique que Nietzsche portera à l'incandescence. C'est sans doute ce à quoi il faut maintenant avoir recours. On voit mal en tout cas comment la philosophie, cette « pensée qui s'arrête à une vérité » (Alain Badiou), quand elle la rencontre et la reconnaît, pourrait continuer de penser séparés le « mathème », c'est-à-dire en termes simples l'idée pure, et le « poème » c'est-à-dire la métaphore (Charles Le Blanc, Laurent Margentin, Olivier Schefer, La forme poétique du monde. Anthologie du romantisme allemand, éd. José Corti, 2003 ; Textes rassemblés par Armel Guerne, Les romantiques allemands, Phébus, 2004 ; Laurent Van Eynde, Introduction au romantisme d'Iéna. Friedrich Schlegel et l'Athenäum, Ousia, Bruxelles, 1997. Nous signalons en outre : Markus Winkler, « De la fatalité des Anciens aux préjugés sociaux des Modernes. La présence du mythe chez August Wilhelm Schlegel, Madame de Staël et Benjamin Constant », Université de Lausanne, C. H, Institut Benjamin Constant, Actes du cinquième Colloque de Coppet, Tübingen, 8-10 juillet 1993).

L'écriture. Il y a deux façons d'écrire. L'une se donne pour règle non pas la séduction – elle ne saurait avoir qu'une place légitime parfois

mais limitée – mais la clarté de l'exposition, le respect du lecteur et le souci du bon niveau d'information, la mise en contexte du propos, le rappel de ce qui peut faire image, ou des clichés scolaires qui peuvent avoir le mérite d'activer la mémoire, ou de montrer, à la manière de Gadamer, comment on peut partir d'un préjugé pour en comprendre le pourquoi et le faire évoluer. C'est la méthode, au meilleur sens du terme, du journaliste qui peut être aussi écrivain, mais qui n'oublie pas le savoir-faire du journaliste. Beaucoup sont dans ce cas et on peut citer des personnalités aussi dissemblables qu'Alain Finkielkraut, Claude Roels, Alain de Benoist, Claude-Henry Du Bord, etc. L'autre façon d'écrire privilégie l'érudition, la vastitude des sources, leur croisement, mais ne maîtrise que fort rarement la clarté de leur présentation. Les auteurs de ce second type – nous n'en citerons pas – sont loin d'être tous des cuistres. Mais leurs ouvrages - et c'est le cas de la quasitotalité des thèses – sont plus à consulter qu'à lire. Ils sont généralement même illisibles au sens classique du terme. Ces livres ne sont pas pédagogiques, mais, plus grave, au fond, l'auteur ne se comprend pas lui-même; il se perd dans l'érudition pour elle-même, et donc dans la stérilité. Cela donne du baroque décadent, du « chichi », ou encore du « blabla » laborieux, avec au milieu toutes les variétés de « caracolant » sur place ou de redondance, ou encore d'engloutissement ésotérique dans ses propres obscurités. Essayons tous de garder le fil conducteur de toute pensée : le respect du lecteur, le projet non pas tant de le séduire que d'entrer en quelque amitié avec lui. Une connivence sans vulgarité.

Les Morfalous, film d'Henri Verneuil, 1984. Un nommé François Perrot meurt. Il s'ensuit ce dialogue :

- Michel Constantin : « Il a dut pisser sur la ligne à haute-tension ! »
- Marie Laforêt : « C'est bien la première fois qu'il fait des étincelles avec sa bite ! »

Décidément, la réédition en poche de « La vie sexuelle de Catherine M » permet de le vérifier à nouveau : cet éloge de la sexualité est aussi un éloge de l'Expérience. De la Sensation contre le « Sentiment ». « Je suis entrée dans la vie sexuelle adulte comme, petite fille, je m'engouffrais dans le tunnel du train fantôme, à l'aveugle, pour le

plaisir d'être ballottée et saisie au hasard », déclare Catherine Millet, adepte d'une sexualité ni exactement échangiste ni moins encore coquine mais plutôt holiste et mélangiste. Panthéiste en un sens. Les quatre chapitres - le nombre, l'espace, l'espace replié et détails –, c'està-dire la multiplicité, les lieux (camionnettes et autres), les coins, petits coins et recoins du corps (soupirail, pièce principale et grenier) – montrent, a) l'esprit curieux de C. M, b) que C. M fait l'amour « comme elle respire ». Un éloge du sexe brut de décoffrage. Ainsi qu'un point de vue féminin et circonstancié sur la sexualité de groupe. (Patrick Besson en fera un formidable pastiche en 2012 « le vote des routiers »).

Nietzsche adolescent écrit : « Le monde te prend tel que tu te donnes » (*Premiers écrits*, Le Cherche Midi, 1994 et Le Livre de Poche-Classiques, 2005 ; il s'agit d'écrits de 1858 à 1864). La justesse de ce propos ne s'est pas démentie. « Me blesse qui m'éveille », affirme Brünnhilde dans *La Tétralogie* de Wagner (quatre opéras en trois actes, *l'Or du Rhin, La Walkyrie, Siegfried, Le Crépuscule des dieux*). Voilà qui complète bien les prémisses de la vision du monde de Nietzsche.

Août 2005. A propos d'incendies meurtriers dans des immeubles insalubres ou squattés, Nicolas Sarkozy déclare : « A force d'accepter des gens malheureusement à qui on ne peut proposer ni travail ni logement on se retrouve dans une situation où on a des drames comme ça ». (France Inter, mardi 30 août 2005). Je suis d'accord avec lui - ce qui n'est pas coutume. Il faut en effet le savoir : il v a moins un problème de logement qu'un problème de décalage entre modes de vie, qu'un problème d'usage des logements, qu'un problème de pauvreté des immigrés, qu'un problème d'emploi de ces immigrés, et, pour résumer, un problème d'immigration. En France, l'immigration est excessive, elle est abusive, elle n'est pas choisie, et d'abord par ceux qui auraient le droit de choisir, les accueillants. (note de 2013 : il est extraordinaire de constater qu'après avoir dit cela et bien d'autres choses, et apres donc avoir été élu sur ce programme proche du Friont national, Nicolas Sarkozy a fait ou laissé entrer plus d'immigrés par an que ses prédecesseurs).

Poétique et fort. Ce dialogue de Marcel Pagnol:

Florence : « (...) Lorsqu'on pose des pièges, on ne prend que des bêtes féroces ».

Dominique : « Mais alors, comment faut-il faire, si l'on aime d'amour une bête féroce ? »

Florence : « Il n'y a pas de bêtes féroces : ce sont les pièges qui les font. » (*La prière aux étoiles*, 1941, film inachevé de M. Pagnol).

Cinéma. Entre Eric Rohmer et Olivier Dahan, on trouve François Armanet : *La Bande du Drugstore* (2001). On apprécie une très bonne direction d'acteurs même si l'argument est léger, le charme d'autant plus efficace si on a mal connu (question d'âge dans mon cas) l'époque en question – les années soixante –, ce moment très particulier entre la fin de la guerre d'Algérie et mai 1968.

Où allons-nous? Le trotskyste Vincent Presumey (un pseudonyme?!) nous aide (groupecri.free.fr) à bien se poser la question : « Sur la base du sens que peut avoir, chez Marx, l'expression "forces productives", l' idée qu'elles ont, à l'époque de l'impérialisme, cessé de croître, est juste. "Forces productives" ne signifie pas ici seulement la quantité de biens produits ni la productivité du travail, c'est une notion plus composite et complexe qui n'est pas strictement économique et qui n'est pas "matérialiste" au sens étroit, car elle a une dimension éthicohistorique. Sa définition reste donc malaisée ». C'est pourquoi une organisation comme l'OCI a pu défendre, contrairement à la LCR, l'idée que les forces productives ne connaissaient plus d'accroissement, que les qualifications baissaient et que la « barbarie » (cf. Socialisme ou Barbarie) gagnait. Au fond, c'est une analyse marxiste se libérant de la téléologie progressiste.

Il faut lire l'ouvrage bref et clair sur Nietzsche, la psychologie et la morale : Patrick Wotling, *La Pensée du sous-sol. Statut et structure de*

la psychologie dans la philosophie de Nietzsche (Éditions Allia, 1999). L'essentiel y est.

Entendre, c'est tendre vers. Aussi, écouter de la musique au sens fort, c'est l'entendre, et c'est donc lui donner un sens, chacun « seul avec son âme » (Nietzsche, *Par delà bien et mal*, § 289).

Le jugement très juste de André Gide sur Louis-Ferdinand Céline : « Ce n'est pas la réalité que dépeint Céline, c'est l'hallucination que la réalité provoque » (NRF, avril 1938).

Septembre 2005. S'il faut trouver un successeur à Michel Audiard, je ne vois que Michel Houellebecq. Toutes choses égales par ailleurs : l'époque est différente, l'humour l'est donc aussi, sachant que l'humour est ce qui peut faire connivence. Enfin, la désespérance est peut-être plus radicale que jamais. François Hamet dit à juste titre : « Houellebecq est un moraliste, tel Molière ». (cf. aussi Eric Fassin, « Houellebecq sociologue », internet, mars 2005, et « Le roman noir de la sexualité française », Critique, numéro spécial "Eros 2000", 637-638, juin-juillet 2000). Houellebecq aime et excelle à mimer les discours, tel les discours savants qu'aimait aussi, de son coté, mimer Lovecraft, et aussi les discours sociologiques ou publicitaires. Comparant la psychanalyse aux récits mythiques, Houellebecq dit : « Avec la psychanalyse, l'interprétation des rêves a perdu en fun sans gagner en sérieux » (Arte, 30 septembre 2005, entretien avec Laure Adler, « Permis de penser »). Il dit encore : « Jacques Lacan est un charlatan total et il y a suffisamment de problèmes épistémologiques réels pour ne pas perdre de temps avec des charlataneries ». Il aime à citer Schopenhauer: « Le monde n'est pas un panorama » ce qui veut dire que l'on ne peut se contenter de regarder le monde, qu'il faut y entrer, prendre une position en lui (et non sur lui). Houellebecq dit : « Le monde est encore beau mais cela ne suffit pas à me consoler du fait qu'il soit dur ». Notre monde beau ? Camus déjà le trouvait laid.

Philippe Pignare et Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste*. *Pratiques de desenvoutement*, La Découverte, 2005. Ce « système sorcier sans sorciers », anonyme, est à l'origine de la « violence des échanges en milieu tempéré » selon une formule très houellebecquienne. Face à ce système, les limites du militantisme ne sont que trop claires. C'est à un désenvoutement culturel et psychique qu'il convient de procéder. A Haiti on parlerait à propos du capitalisme de Baron Samedi.

Longtemps considérées comme « de gauche », la psychanalyse apparaît, au regard de divers travaux (notamment *Le livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*, collectif, sous la direction de Catherine Meyer, et avec Mikkel Borch-Jacobsen, Jean Cottraux, Didier Pleux, Jacques Van Rillaer, Arènes, 2005), comme le point de départ d'impostures massives, et de dégâts collatéraux importants. « Si l'on admet, écrit Philippe Pignare, qu'une théorie se juge aux risques qu'elle est capable de prendre, aux épreuves qu'elle peut franchir en renouvelant ses questionnements, on comprendra alors notre perplexité face aux prétentions de la psychanalyse » (*Le Monde*, 16 septembre 2005).

« Deviens ce que tu es. Et fais ce que toi seul peux faire » écrit Nietzsche. Au vrai, l'énigme de cette prescription reste. Chacun a t-il un acte qui lui appartienne en propre ? Un acte qui, de chacun, affirme la singularité ? Lequel ? Cet acte-là, mais, surtout, *cet acte-là fait par cet homme-là* ? Et peut-être même, à ce *moment-là*, à un moment précis donc ? Oui c'est sans doute cela que Nietzsche a voulu dire.

Arte. 30 septembre 2005. « Veruschka. Mon corps mis en scène », par Paul Morrissey, 2005. Modèle de mode, Veruschka le fut, mais elle fut bien plus encore. Peintre et photographe, Veruschka a été une figure des années 60 et 70, à la fois médiatique top-model et proche de

l'underground. Son visage, à la fois beau et grave, sa voix particulière a fait d'elle tout sauf une belle poupée. Elle s'est beaucoup peinte et grimée, en homme, en femme, en animal, et parfois fondue dans l'arrière-plan, jusqu'à devenir transparente. Elle a aimé l'éphémère, et compris sa force de témoignage. Au delà de la beauté au delà de tout désir, ou de son inversion en culte de la laideur, elle a su manifester le génie des métamorphoses. Elle a assumé des rôles de clochards tout comme elle s'est étonnée que l'on ne sache pas - ou n'ose pas - faire de l'art avec des rides. Son destin est aussi un itinéraire Allemand : fille du comte Heinrich Ahasverus Graf von Lehndorff (1909-1944), junker ayant comploté contre Hitler, Veruschka vit ainsi son père exécuté et sa mère déportée.

Jean-Jacques Nuel, dans son blog littéraire sur internet (L'annexe : Nuel.hautetfort.com) écrit au sujet de *La possibilité d'une île* (Fayard, 2005) de Michel Houellebecq : « Le lecteur a tout à gagner à traverser le rideau de mauvaise publicité qui se fait autour de Houellebecq (et que l'auteur se fait à lui-même), à oublier le scandale, les stratégies éditoriales, les articles superficiels et expéditifs d'une critique indigente, à surmonter les préjugés : l'œuvre existe, d'une concentration, d'une force inégalées dans la récente production littéraire ».

Michel Houellebecq résume (au passé car pour lui l'Occident ne peut durer) le principe de l'Occident : « Augmenter les désirs jusqu'à l'insoutenable tout en rendant leur réalisation de plus en plus inaccessible, tel était le principe unique sur lequel reposait la société occidentale ».

Le peintre Maurize Mazo (1901-1989) écrit : « Comment une "illusion" (le tableau, le roman, le poème) peut elle être la seule "réalité" pour le vrai créateur ? C'est là ce qui est incompris de presque tout le monde. Et pourtant c'est vrai en profondeur. Je reprends ma distinction entre deux sortes de mémoire, que j'appelle - pour simplifier

: mémoire naturelle (ou volontaire) et mémoire involontaire. L'artiste a besoin des deux. De la première certainement, car elle lui permet de montrer les choses, les êtres, de reproduire les propos, etc, avec une précision, une vraisemblance qui donneront à son œuvre l'apparence de la vie, du réel. Mais s'il s'en tenait à cela (même en l'arrangeant de son mieux, en lui donnant simplement un peu plus de caractère et de style) il ne ferait qu'une chose honorable, peut-être agréable, peut-être intéressante même - d'une certaine façon - mais il n'aurait encore rien dit .Ou du moins rien d'essentiel. Et il y a tellement - et tellement "d'artistes" peintres ou écrivains, qui s'arrêtent là, qui ne vont pas plus loin! Et souvent, ils ont du succès!! La foule, aussi paresseuse qu'eux, s'est satisfaite, s'est contentée, de ces peintures, de ces dessins, de ces personnages de roman, de ces sentiments poétiques superficiels, à fleur de peau, qui lui rappellent (en la flattant) ses petites sensations courantes, jamais approfondies, aussi vite subies qu'oubliées : tout cela ne dérange pas son petit confort intellectuel, ne touche à rien du profond qui est en elle (qui est en nous) et qui dort.... Tout autre est cette force interne, entièrement ignorée de la plupart des gens, et même - puisqu'ils n'en ont pas pris conscience - de tant et tant de "créateurs", artistes ou littérateurs, et que j'appelle mémoire involontaire. Certains me diront : c'est l'imagination. Bien sûr, on a souvent donné le nom d'imagination à cette faculté créatrice - qui existe en certains êtres et qui est très grande chez les grands - capable de leur faire inventer, dans l'œuvre d'art, des choses étonnantes, irrationnelles, merveilleuses. Eh bien, c'est justement cette invention (qui parait divine) dont il faut essayer de comprendre la source. (Et là, Proust m'a admirablement aidé.) Pour un être sensible, ultra, hypersensible - comme est celui qui est né pour l'Art, pour la Création - les sensations, les émotions, les chocs, les extases qu'il reçoit depuis son enfance, dont il est l'objet, la victime, le patient ou le privilégié, tout cela s'inscrit en lui dans des graphismes mystérieux, tout cela se coordonne, s'accouple, germe dans les ténèbres de son subconscient, mais reste inconnu, comme aboli pour sa raison de chaque jour, pour la conscience de ses rapports avec la vie. Parce que tout cela est pour lui dans un sommeil intérieur. Si nous nous souvenons volontairement d'un détail, d'un épisode, d'une personne, d'une conversation, du passé, nous pouvons certainement les retrouver - et avec eux quelques petites précisions environnantes - mais nous n'aurons pas réveillé l'être admirable, le frère, l'Ange qui devait nous révéler le bonheur qui était attaché en eux (même à travers l'angoisse ou la peur), que notre sensibilité de ce moment là a capté, a enregistré, sans pouvoir

en prendre pleine conscience, car il nous est impossible, au moment où nous avons la sensation des choses, de les analyser. Impossible - sur le moment - parce qu'à cette chose que nous ressentons, et que nous croyons isoler, sont liées beaucoup d'autres (d'autant plus nombreuses que nous sommes sensibles) et qui vont descendre en nous et sommeiller - pour presque tous les humains - jusqu'à leur mort. Mais l'artiste, le vrai, le vrai écrivain, sent que quelque chose dort en lui, quelque chose qui veut se lever, être nommé et exister dans un monde pur et qui ne pourra mourir parce qu'il est en dehors du temps. Grandeur de la création artistique ! Et c'est ce que j'appelle la mémoire involontaire, qui est la grande pourvoyeuse de tout cela. Et si je préfère cette expression à : imagination, c'est parce que le mot : mémoire a son importance. Quand nous nous sentons attirés vers l'acte créateur, quand ce désir vit et grandit en nous, obscurément, c'est d'abord quelque chose qui touche à notre mémoire, qui nous est proposé, mais nous ne savons pas exactement quoi. Alors il faut plonger dans "ce qui est en nous"; et le moyen pour l'écrivain, c'est le mot, la phrase, la musique, la cadence des mots, qui vont se mettre à amener par l'image, la métaphore, des "idées" qui amènent d'autres images, etc... Et alors sort de nous un monde que nous ignorions. Et c'est celui-là qui est le vrai, la vraie vie et non pas celle que notre mémoire uniquement volontaire nous transmettrait, nous dicterait, » (La Beauté est une victoire. Correspondance de Maurice Mazo avec Jérémy Cooper).

Septembre 2005. Patrice Chéreau. J'ai eu assez nettement l'impression, notamment en visionnant *Intimité*, que Patrice Chéreau ne savait pas filmer. L'inconvénient n'est pas mince. Etre servi par des acteurs plutôt bons ne compense évidemment pas ce manque. Louis Guichard, à propos de *Gabrielle*, le dernier film de Chéreau, m'aide à comprendre ce que je ne pouvais exprimer. « Vouloir ''faire cinéma'' à tout prix, tel est le piège que Chéreau s'est toujours tendu à lui-même. De la virtuosité (des mouvements de caméra) au pompiérisme d'auteur, il n'y a parfois pas si loin. Le passage impromptu du noir et blanc à la couleur ou l'inverse tient de la coquetterie illisible. Les quelques ralentis ou arrêts sur image, de même que ces cartons qui impriment en grosses lettres telle phrase du dialogue (entre la manière du cinéma muet et celle de Godard) restent lettre morte. » (*Télérama*, 28 septembre 2005, p. 43).

Pérou, 1560. La conquête espagnole. Des soldats sont en route vers l'Eldorado. Plus de trente ans après sa sortie, Aguirre, la colère de Dieu de Werner Herzog (le cinéaste, aussi, de L'énigme de Kaspar Hauser, 1974) reste un coup de tonnerre et un chef d'œuvre absolu. Ce film lent, mais sans vides, humide de torpeur et de moiteur, baignant dans un univers sonore inoubliable, plein d'éclairs de colère et de meurtres, et aussi de suicides, vaut, non comme film historique - même si le fond de l'histoire recoupe celui d'événements attestés – mais comme autre chose. Quoi ? Un sur-réalisme pour un Aguirre surhumain. Le réalisme de W. Herzog est plus qu'un réalisme historique, c'est un réalisme psychique et existentiel. Le sujet du film c'est la folie. Mais cette folie n'est pas que folie d'un homme, rebelle à son roi, et même, et surtout bien sûr, rebelle à son Dieu (le personnage génialement interprété par Klaus Kinski). La folie est celle d'Aguirre-Kinski-Zarathoustra, mais pas seulement. C'est celle des hommes - du pitoyable « empereur », du prêtre immonde et cupide mais aussi sincère -, et peut-être seules les femmes ne sont-elles pas folles mais tout autant héroïques, et plus sereinement, plus animalement héroïques que les hommes ne peuvent l'être car, toujours, trop intellectuels sont ceux-ci. Cette folie c'est le seul choix possible des hommes pour se tenir au dessus du gouffre du monde, gouffre et effroi que symbolise la montagne du Pérou, et la forêt vierge, et les indiens cruels et anthropophages. Car c'est bien sûr l'humanité elle-même qui est anthropophage, et c'est là qu'est la révélation du film, infiniment plus forte que toutes les pseudorévélations religieuses. La réussite de W. Herzog c'est d'avoir refuser tout lyrisme au profit d'un baroque sec qui dit le déchirement primordial d'être au monde. Aguirre ultime, Aguirre seul, sur son radeau désolé, n'ayant plus comme compagnon que les rats et dont on ne sait si le regard-caméra qui tourne autour de lui souligne sa solitude dans le monde ou la solitude du monde autour d'Aguirre, et bientôt sans Aguirre, c'est une image qui restera comme une des plus belles de l'art d'ouvrir et de découvrir une scène du monde avec une caméra. (« Aguirre, la colère de Dieu », de Werner Herzog, 1972, Le cinéma du Monde, 2005).

Dans la vie, il y a une ivresse possible, et c'est peut-être au fond la plus belle des ivresses, c'est l'ivresse de la lucidité.

Octobre 2005. Lecture. Ces verts de la jeune philosophe Ingrid Auriol « La mure des lisières / Son sang / Sur nos doigts, bleu / Comme l'ombre d'une chambre / L'herbe prête son ventre au soleil" / Les arbres marchent sur la ligne du ciel » (ecrits-vains.com, 25 mars 2001).

Il y a une expression de Robert Musil qui dit, en substance, que vouloir donner du sens aux choses dans le monde moderne c'est comme vouloir « planter un clou dans un jet d'eau ». Le mérite est d'autant plus grand. Musil disait de lui-même : « Mon mode d'écriture naturel est l'ironie » (*Journaux*, *Cahier 33* [1937-vers fin 1941]).

« La joie, autre nom du plaisir continué » dit justement Michel Houellebecq.

La morale c'est savoir qui on doit protéger. En ce sens la morale a une dimension politique.

Il y a deux types d'action. L'une est celle qui se manifeste en œuvre c'est-à-dire consiste en une production devenue, terminée, extérieure à son auteur mais qui en reste le fruit. L'autre est le travail, au sens moderne du travail salarié, c'est-à-dire une activité abstraite qui n'a de sens que *pour un autre que son auteur*, celui-ci ne maîtrisant pas la visibilité de son activité, ni sa destination, ni ses conditions de production. (On doit à Hannah Arendt la redéfinition de cette antique distinction entre travail et œuvre). Cette activité - cette action sans maîtrise d'elle-même - peut aussi prendre le nom de travail aliéné, ou tout simplement de salariat. Or, c'est seulement l'œuvre, en tant qu'elle

est extérieure à soi, et non à même soi, qui permet à l'homme de se réaliser. C'est en tant qu'elle rend manifeste l'écart entre l'homme tel qu'il est et l'homme tel qu'il produit, fabrique, construit des choses (c'est-à-dire tel qu'il produit des œuvres), que l'œuvre, justement, rend possible le séjour de l'homme sur terre. Que le travail tende toujours à être une oeuvre, c'est-à-dire, au-delà de la dépense de fatigue, tende à se matérialiser, à s'incarner dans une œuvre identifiable, voilà qui reste un enjeu de civilisation décisif. L'œuvre n'est pas une donnée naturelle de l'activité de l'homme mais elle est un appel pour l'homme à construire sa propre humanité. En fonction de la distinction d'Arendt, ce n'est pas le travail qu'il faut réhabiliter, c'est plutôt l'œuvre, c'est l'effort vers une œuvre, vers la production d'une oeuvre.

Dans un dossier du Magazine littéraire sur Hannah Arendt (septembre 2005), coordonné par Perrine Simon-Nahum, il y a, à mon sens, quelque chose qui détonne et agace : c'est l'entretien avec Laure Adler mené par Catherine Clément. A cette occasion, Hannah Arendt, de sujet d'un dossier, devient le prétexte à parler du récit inclassable, sauf peut-être dans la catégorie auto-fiction transposée et narcissique, du texte de Mme Adler (Dans les pas de Hannah Arendt). Laure Adler écrit en substance que quand Heidegger écrit à Hannah Arendt : « Comment pouvez-vous penser que je puis être antisémite puisque je vous ai aimé? » (Magazine littéraire, p.48), cela prouve que Heidegger est antisémite (« c'est un aveu supplémentaire d'antisémitisme »). Un tel « raisonnement » laisse perplexe. Il permet évidemment de « prouver » tout et son contraire. Laure Adler dit aussi : « ... les camps de concentration obsèdent son esprit (à Hannah Arendt), mais elle pense, comme Heidegger, que les génocides ont toujours existé. Elle ne voit pas que c'est le point de rupture décisif de l'histoire de l'humanité. Elle ne le comprend pas. Je crois qu'en profondeur, comme beaucoup d'intellectuels juifs, elle souffre de ce que Lessing appelle la haine de soi ». C'est dire si Mme Adler est pour le moins une journaliste approximative et certainement pas une philosophe sérieuse. C'est pourquoi les propos de Catherine Portevin tombent juste (Télérama, 22-28 octobre 2005, pp. 44-49) : «En 'mettant ses pas' dans ceux de Hannah Arendt, elle (Laure Adler) nous inflige aussi les poncifs des femmes qui comprennent les femmes, si sensibles, si amoureuses, si courageuses, si bouillonnantes, si proches de la vie concrète, etc ». (...)

« Pour autant accuser de ''haine de soi'' - alors et aujourd'hui encore celle qui dés le début avait vu l'antisémitisme au fondement du nazisme (et du totalitarisme en général), celle qui, en 1942, s'époumonait en vain aux Etats-Unis contre le silence entretenu sur le sort réservé aux Juifs en Europe, est tout autant irrecevable ». (Notons que Catherine Portevin n'est pas critique sur tous les aspects du livre de Laure Adler). Une consolation : si le livre de Laure Adler aura au moins servi à amener un seul nouveau lecteur à lire Hannah Arendt, il n'aura pas été tout à fait inutile.

La mondialisation comme intoxication. C'est l'hypothèse qu'aborde Rüdiger Safranski dans Ouelle dose de mondialisation l'homme peut-il supporter?, (Actes Sud), 2005. L'homme, remarque Safranski, a toujours été agi par la volonté de savoir. Mais il est question maintenant de l'extension sans fin du champ des « savoirs-faire », c'est-à-dire des techniques. L'homme peut maintenant se fixer des objectifs à l'échelle de la terre. Mais ces objectifs ne sont pas œcuméniques. Le thumos, l'ardent désir de différence qu'évoquait Platon inter-humaines. s'opposent singularisations Et celles-ci mondialisation comme uniformisation. Le plurivers s'oppose à *l'univers*. Le concept abstrait d'humanité ne répond pas au désir humain de concrétude, d'identité et de limite. Pourquoi ? parce que l'homme a besoind e limites. « L'homme a besoin au bout du compte de se délimiter » disait Hegel. Ces limites viennent du politique. Napoléon affirmait : « La politique c'est le destin ». C'était avant 1815, c'était avant la « naissance de la modernité » (François Fourquet). La prédominance des facteurs économiques a changé cela : l'argent est devenu l'équivalent universel de toutes les valeurs ; il amène à penser global mais aussi à agir mondial. Et la logique du global se traduit dans la logique du capital mondialisé, qui ne connaît ni préférences territoriales, ni culturelles, et développe les techniques les plus rentables pour l'extension de l'économie marchande et de la profitabilité, et non les techniques les mieux adaptées à telles aires culturelles. D'où la mise en danger des singularités humaines. Goethe posait, notamment dans Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister, la question de la cohérence entre le cercle des sens et le cercle de l'action. Ce que nous percevons, ce qui nous sollicite, ce qui nous attire doit être peu ou prou réalisable. Les émotions doivent pouvoir être évacuées par l'action.

Sans quoi il y a frustration et éparpillement. L'infinité des sollicitations a un effet nocif de par leur possibilité même liée à leur caractère vain. Tout le monde peut aller au bout du monde mais maintenant presque tous les « bouts du monde » se ressemblent et du reste le monde n'a pas de bouts. L'abolition des distances permet des expéditions sans acheminement et sans expérience. C'est la fin des médiations, et c'est aussi la fin des médiateurs : les prêtres, les rois, les sorciers, et jusqu'au milieu du XXè siècle les idéologues qui leur avaient succédé. Dans la Science nouvelle (1725-1744), Giambattista Vico met en scène des Géants qui déboisent la terre, et inaugurent les civilisations. Le lieu de vie de ces Géants est la forêt. Donc, quand tout est déboisé, - si tout est déboisé -, il n'y a plus de civilisation. Dans cet esprit, Dante écrit : « Au milieu du chemin de notre vie/ Je me retrouvai par une forêt obscure/ Car la voie droite était perdue » (La Divine Comédie. L'enfer). L'enseignement de Dante, c'est qu'il faut savoir se perdre. Au XIXème siècle, Henry David Thoreau avait su se perdre avant de retourner dans les villes. Or, les villes sont des clairières défrichées dans la nature. Les territoires arraisonnés par l'homme sont devenus les territoires de sa seconde nature, c'est-à-dire de sa culture. Mais il reste des forêts, réelles et symboliques. « Je rentre en moi-même, et j'y trouve un monde ». dit Goethe (Les souffrances du jeune Werther). Sans l'homme, le monde n'est pas perdu, mais sans le monde, l'homme est perdu. C'est pourquoi, dans la forêt des signes, des idées et des sensations, il est toujours possible, et nécessaire, d'ouvrir des clairières. Il faut « S'établir à l'endroit de son égarement présent » dit R. Safranski, « n'absorber que ce que l'on peut assimiler » ajoute-t-il. « Redevenir de bons voisins des choses les plus proches » écrivait de son coté Nietzsche (Humain, trop humain).

L'ouvrage de Fréderic Nef, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* (Folio-Gallimard, 2004) mène un continuel dialogue avec les grands auteurs, mais aussi avec des auteurs contemporains aussi différents que Ruwen Ogien, Rudolf Bultmann, E-M Cioran, Maurice G. Dantec De quoi s'agit-il? Notamment de constater que la déconstruction a transformé la métaphysique en jeu de société plus qu'elle ne l'a supprimée. Mais pas seulement. Première thèse de l'auteur : la métaphysique ne se réduit pas à l'onto-théologie, et n'est donc pas morte avec elle. Deuxième thèse : la métaphysique n'est pas un jeu autistique, mais, au contraire,

comporte des enjeux qui sont ceux de la philosophie spéculative (Whitehead ...) et analytique (Bertrand Russel, David Lewis ...). Si l'auteur réhabilite une certaine métaphysique, il n'en partage pas moins les critiques des mauvais usages (ils sont nombreux) de la métaphysique. L'auteur rejoint ainsi les critiques d'une métaphysique abstraite, niant la valeur des expériences (cf. la critique kantienne de la métaphysique), ou niant son instrumentalisation moraliste (cf. la critique de Nietzsche). Plus inattendu peut-être, Fredéric Nef s'attache à une originale revalorisation de Eckhart, non comme mystique mais comme philosophe dans la lignée de Denys l'Aéropagite et de Plotin. Il distingue ainsi très clairement, dans son enquête sur « l'onto-théologie introuvable », la philosophie de l'Un – l'hénologie comme science de l'Un – et la philosophie de l'être, dont elle n'est pas un autre nom. Une méontologie est ainsi remise au centre des débats, c'est-à-dire une négation de la primordialité de l'ontologie (l'interrogation sur l'être) au profit de la philosophie de l'Un - qui postule la préexistence, comme condition d'être de toute chose, du principe de non contradiction. En d'autres termes, c'est la réhabilitation d'une philosophie de l'Un qui postule le vide comme condition d'apparition de la vie (un autre nom de l'existant). C'est donc un ouvrage majeur que celui de Fréderic Nef. plus proche de Clément Rosset qu'il n'y paraît dans le projet initial.

Le thème de l'injustice. En se démarquant tant du constructivisme de John Rawls que de l'herméneutique de Michael Walzer, Emmanuel Renault s'appuie sur la théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth. Selon celle-ci, l'expérience de l'injustice est 1/ qualitative : ce n'est pas un jeu de langage, elle préfère la justice à l'injustice, 2/ elle est référentielle, c'est-à-dire qu'elle ne dit pas simplement qu'un principe a été violé, elle fait référence à une situation précise, 3/ elle est affective, c'est-à-dire qu'un ressenti d'injustice fait partie à part entière de cette expérience d'injustice et de sa définition. Pour comprendre l'injustice, on ne peut simplement partir d'une théorie du juste. Il faut partir de la souffrance sociale, objectivement appréhendable (suicides, dépressions, toutes choses à contextualiser bien sûr) et subjectivement ressentie (sentiments d'humiliation dans le travail, de conditions de vie ou d'habitat dégradantes, « dynamique sociale du mépris », etc). Cette souffrance, cette pathologie sociale est l'autre de la justice. C'est la construction d'identité et le sentiment ou non de reconnaissance sociale, et ses modalités, qui sont concomitants de l'émergence des sentiments d'injustice. Ceux-ci sont le reflet des crises et faillites identitaires, sans que la réalité de l'injustice en soit amoindrie. (Emmanuel Renault, *Expérience de l'injustice. Reconnaissance et clinique de l'injustice*, La Découverte, 2004).

Surexposés. C'est ainsi que Fréderic Neyrat résume la position de l'homme moderne dans notre monde (Surexposés. Le Monde, le Capital, la Terre, éd. Lignes et Manifestes, 2004). L'auteur veut dire : nous sommes sans intimité, sans « dehors » donc aussi sans « dedans », sans liens sociaux stables, sans sécurité quant aux valeurs, jetés dans le monde mais dans un monde sans sens et sans limite. C'est dire la justesse du point de départ. D'autant que l'auteur développe une critique philosophique argumentée de Negri et Hardt. Pour Fréderic Neyrat, en se faisant homme sans réserve, - et c'est là le sens du christianisme -, Dieu a permis la mondanisation du monde, préalable et prélude à sa mondialisation c'est-à-dire à l'auto-engouffrement du monde en lui-même. Le monde pris sous et dans la « Forme-Capital » est-il pour autant une transcendance sans limite? L'auteur s'abstient à la fois de toute réponse catastrophiste comme de l'appel mal fondé aux « multitudes ». Son analyse prend ses références notamment chez Martin Heidegger, Carl Schmitt, Georges Bataille, Pierre Clastres, Gilles Deleuze et Félix Guattari.

Comment une certaine justice sociale peut-elle cohabiter avec le sacrifice de tout un peuple et un aveuglement certain : c'est l'interrogation de Götz Aly, Comment Hitler a acheté les Allemands. Le IIIè Reich, une dictature au service du peuple (Flammarion, 2005). Le livre rejoint, en moins rigoureux et moins étayé, les thèses de David Schoenbaum, La révolution brune. La société allemande sous le IIIè Reich (tel-Gallimard, 2000, préface d'Emmanuel Todd). L'aspiration au bien-être et la cruauté : le rapprochement des deux exigences est typiquement moderne.

Le réalisateur belge Paul Meyer dit : « Si les pauvres avaient une mémoire, leur mémoire, et qu'ils la transmettaient de pères en fils et que les fils faisaient pareil, il n'y aurait plus de pauvres ». Ce propos dit que la force c'est la culture, et la culture c'est la transmission. Paul Meyer dit aussi : « je suis religieusement athée ». Pour lui, l'au-delà c'est ce que l'on a transmis et essaimé. Cette conception est celle que nous partageons.

Un éloge de la brièveté. Marcel Cornu écrit, sur le site web "Contrepoint philosophique", à propos du livre de Dominique Folscheid, *Sexe mécanique. La crise contemporaine de la sexualité* (La Table ronde, Paris, 2002) : « 351 pages sur ce sujet, c'est beaucoup, quasi systématique, maniaque, mécanique : ne sont-ce pas là des synonymes? Mais au moins 50 bonnes pages qui donnent à réfléchir et à discuter avec ses propres hypothèses. 351 pages dont 50 de bonnes : une définition possible d'un bon livre de philosophie? ».

Drieu La Rochelle écrivait le 20 février 1932 : «Il n'est donné à personne d'écrire une ligne qui, à un égard quel conque, soit neutre. Un écrit présentera toujours une signification politique aussi bien qu'une signification sexuelle ou religieuse» (cité par Jean Mabire, entretien avec *Voxnr*, internet, 2005).

La sexualité est un domaine où, par excellence, le quantitatif ne dit pas grand chose du réel. Le dicible, le sexuellement correct, qui peut d'ailleurs jouer dans le sens de l'exagération, influent sur les travaux se voulant sociologiques. Ainsi le livre de Janine Mossuz-Lavau, *La vie sexuelle en France* (Seuil, 2002) ne nous apprend pas grand chose sur son sujet. Les écrits de journalistes, sans prétention statistique ni exhaustive sont souvent plus intéressants quant aux ressentis, aux expériences, aux transgressions, désirs, fantasmes, peurs ou tabous de tout un chacun que bien des « travaux » de sociologues. C'était le cas du fort intéressant livre de Armelle Oger, *Enquête sur la vie très privée des français* (J'ai lu, 1999). Un autre livre récent apporte lui aussi bien

plus que nombre d'ouvrages se voulant savants. C'est le livre de bord de rencontres effectuées sur un site d'internet (un des principaux sites du genre): Lewis Wingrove « Nick », Des souris et un homme, Robert Laffont, 2005. Paru d'abord sous forme de blog : "Je nique sur M. (JNSM)", cette « relation de relations » est à la fois drôle, intéressante car conduite par le goût des gens et l'esprit d'ouverture, et juste quant à la mise en proportion des émotions. Cet écrit sur les dragues, les « coups » (bons ou moins bons) et les ébauches plus construites de relations (souvent pas très loin d'être douloureuses) manifeste un goût des femmes qui ne va pas sans tendresse, ni coquinerie bien sûr. Les notes données aux amantes ne sont aucunement grivoises mais subtiles. Elles sont moins des classements hiérarchiques et compétitifs que des analyses goethéennes des manifestations, fort plurielles, de la féminité. Et le cas échéant de la gourmandise féminine et de ses manifestations que l'on ne saurait trop encourager. Les relations apparaissent comme des concentrés dans le temps des difficultés que l'on rencontre dans des relations même longues : conciliation entre les envies érotiques et la recherche de sécurité (affective, morale, sociale), poids des contraintes quotidiennes et envies d'y échapper, mobilisation des femmes par les enfants (contraintes de baby-sitter, culpabilité de ne pas assumer assez leur rôle de mère, etc). Tout cela est vivant et charnel, éphémère et postmoderne en un sens mais aucunement glauque. Au fond, cette leçon d'optimisme rejoint la relativisation des effets de l'invasion pornographique faite par Dominique Folscheid (auteur de Sexe mécanique : la crise contemporaine de la sexualité, Table ronde, 2002) sur France Culture (Répliques, 29 octobre 2005).

« On ne devient pas schizophrène si on a une vie sexuelle ». Pourquoi ? Explication à partir d'une réflexion sur deux penseurs importants. Deleuze-Lacan : ces deux intellectuels renvoient à l'attention portée soit sur la névrose soit sur la psychose. C'est effectivement un des enjeux qui structure notre pensée, comme le rappelle Mehdi Belhaj Kacem, (*Libération*, 2 novembre 2005, entretien avec David Cronenberg). Il faut comprendre ceci en termes d'économie psychique sur le même modèle que la nature conçue par Goethe : un jeu à somme nulle. On est plus ou moins ceci et donc plus ou moins cela ; ce que l'on gagne d'un coté, on le perd de l'autre ; les excès d'un coté trouvent leur compensation ailleurs, même si cette « compensation »

aggrave généralement le problème s'il y a problème. Le « trop alcoolique » qui est « trop inhibé » socialement cumule deux maux. Ainsi encore, plus on est névrosé moins on est schizophrène. Ce point de vue est vrai dans certaines limites, hors situation de crise, alors l'extrême névrose peut amener à la psychose, qui n'est pas loin de la schizophrénie. Mehdi Belhaj Kacem remarque (art. cit.) : « Ce qui nous sauve de la schizophrénie, c'est le collectif, la communauté, comme on le voit dans *eXistenZ*; ce qui nous sauve de la névrose, c'est un peu de folie. Dans *Spider*, le schizo est enfermé dans sa solitude, mais cette fois, Viggo se sort de la schizophrénie par la communauté, la famille, mais aussi le sexe. On ne devient pas schizophrène si on a une vie sexuelle »

Qu'est-ce que la pornographie ? Alain Finkiekraut indique : « C'est le triomphe du littéral sur le littéraire » (France Culture, Répliques, 29 octobre 2005). Ceci veut dire, souligne Finkielkraut que « la pornographie n'a pas d'arrière-plan, d'autre scène, elle n'est pas métaphorique ». Assurément dit : si, comme disait Roland Barthes, « l'érotisme c'est là où le vêtement baille » le porno est d'un autre registre. Un registre où tout se donne immédiatement, un registre technique où la réalité se dévoile comme « de l'ordre de ce dont on peut passer commande » (Finkielkraut). C'est évidemment un point commun avec la prostitution. Mais la différence entre les deux est toutefois énorme. La prostitution maintient le trouble, alors que la pornographie tend à névrotiser le désir. « A une transgression calculée, celle de la pornographie, répond une transgression délibérée, celle de l'obscénité » écrit Gilles Mayné (« Obscénité », in Dictionnaire de la pornographie, éd. Philippe Di Folco, PUF, 2005). De son côté, Pascal Bruckner note : « la pornographie tend à dédramatiser 'la chose', elle naturalise le sexe tout en le ramenant du coté de la maîtrise. On évacue le trouble, la démesure, la folie » (Répliques). La pornographie est en ce sens beaucoup plus moderne que la prostitution. Sa modernité tient « La pornographie est notamment à sa transparence affichée. d'un désir de auguel inséparable tout montrer symétriquement un désir de tout voir » écrit de son côté Christian Godin (« Totalité », ibid.). C'est là une grande question. Le sexe n'est jamais que du sexe. Robert Musil disait : « L'amour va disparaître, ne resteront que le sexe et la camaraderie ». La disparition de l'illusion de l'amour

romantique est-elle une mauvaise nouvelle ?Pas si sûr. La vraie question est : restera t-il possible de construire, ensemble, des affections qui soit aussi des liens de plaisir ? La réponse que chacun donne ne peut être que très personnelle.

L'été violent, de Valério Zurlini (1959), avec Eleonora Rossi-Drago et Jean-Louis Trintignant. C'est d'abord une histoire d'amour, entre un jeune homme pas encore un homme jeune et une femme dont la féminité ne demande que la rencontre d'un homme pour prendre sa pleine mesure. C'est aussi un contexte : l'Italie du fascisme à bout de souffle de 1943. Les fils et filles d'une jeunesse dorée installée oisivement dans les villas d'une côte aisée de l'Adriatique tentent d'oublier un monde que se défait, où les faisceaux du licteur sont déjà des symboles vides. La force du film est de montrer une jeunesse étonnamment déjà « moderne », c'est-à-dire décontractée, légère, « sympathique », définitivement déjà post-fasciste et même postpolitique. L'histoire d'un amour naissant est magnifiquement interprétée, jusque dans les tremblements d'émotion, les pas en avant et les reculs, la pudeur et l'impudeur. Mais le film a aussi une visée autre que cette phénoménologie du sentiment amoureux, de l'étreinte, du désir inextricablement mêlé aux affects, à la peur de l'abandon, à l'angoisse de la mort dans un petit monde privilégié rattrapé par la guerre. Cette autre visée de Zurlini, c'est de montrer la naissance d'un homme. Le personnage qu'incarne, avec une infinie justesse, le jeune Trintignant est d'abord un garçon immature, léger, à quoi-boniste. Ce qu'il découvre ensuite c'est son métier d'homme, c'est ses responsabilités d'homme. En refusant de déserter, il ne croit nullement aux vertus de l'engagement, de la guerre, du fascisme ou de l'antifascisme, ni aux buts de la guerre, ni à un quelconque sens du devoir, il veut être, il veut sans doute être, tout simplement et si difficilement, comme les autres, non pas pareil aux autres, qui euxmêmes sont chacun à nul autre pareil, mais avec les autres, un homme parmi les hommes et avec les hommes. Mitsein, dit Heidegger. L'êtreavec autrui.

Jean-Charles Tacchella. *Cousin cousine* (1975, prix Louis Delluc), *Le Pays bleu* (1976). Tacchella filme bien, sa direction d'acteur est bonne, il a un sens tactique du cinéma Il sait saisir, et produire des charmes éphémères mais il ne sait jamais vraiment *quoi dire*. Reste la séduction. Elle est là. Suffit-elle à faire d'un bon, très bon professionnel un grand cinéaste? Séduire mais pour aller où, pour nous emmener où?

Ice storm, d'Ang Lee (1997). Le thème d'Ice storm, adapté par James Schamus d'un roman de Rick Moody, c'est la libération des mœurs, le trouble, l' « adolescentisme » gagnant toute une société aux alentours de 1968-70. Une chronique qui mérite bien le qualificatif de « douce-amère ». Ang Lee dit : « J'aime le thème de l'émancipation par soi-même ». Cet excellent cinéaste taïwanais allie une grande humanité (sa vision est dure mais pas grinçante ou cynique) à un grand professionnalisme : direction d'acteur, cadrage, rythme. Ses portraits par petites touches sont justes, précis, d'un grand équilibre. Sa capacité de figer l'action pour en faire éclater toute l'intensité, sa maîtrise visuelle est remarquable - et la dernière scène de Ice storm le montre d'une manière incontestable. L'art de filmer est mis au service de la juste peinture d'une société en quête de sens et au service de l'expression pudique de ses désarrois.

Nombrilisme, narcissisme : nous sommes dans une société du « toutà-l'ego » (Régis Debray).

On connaît la formule : « la démocratie c'est ce qui reste de la République quand on a éteint les Lumières ». Mais la formule ne vaut que pour la démocratie libérale, pas pour une démocratie référendaire, directe et participative.

Automne 2005. *Le Figaro*, 4 novembre 2005 : « Immigration : Sarkozy écrit aux préfets » : « INTÉRIEUR. Le ministre de l'Intérieur,

Nicolas Sarkozy, a adressé hier une circulaire aux préfets les invitant à examiner "au cas par cas" et avec "discernement" les demandes de régularisations présentées par des étrangers en situation irrégulière. L'hôte de la Place Beauvau rappelle aux hauts fonctionnaires la "possibilité de délivrer une carte de séjour temporaire aux jeunes majeurs scolarisés" qui sont sous le coup d'une décision de reconduite à la frontière. Le ministre de l'Intérieur indique que "la procédure du regroupement familial (...) doit rester la règle" et demande de "poursuivre le dialogue engagé" avec les associations de défense des clandestins, dialogue qu'il qualifie de "positif" ». Voilà qui est fort conventionnel et ne veut dire qu'une chose : l'immigration de masse continuera. Si la procédure de regroupement familial reste la règle, l'immigration continuera à l'évidence d'être excessive.

En 2005, on constate que trois français sur quatre sont équipés d'un téléphone mobile. Et la grande majorité des moins de 40 ans le sont. Le téléphone mobile c'est la joignabilité, mais c'est aussi un nouveau jeu de cache-cache. Si on ne peut rien cacher aux instances filtrantes de la société de surveillance (Etat, police, banques, ...), la joignabilité peut aller avec des mensonges avec ses proches. Décidément la transparence est avant tout une hypocrisie. La ''mobile attitude'' est aussi une mobile dépendance. Elle contribue au vibrionisme, au bougisme, et au privilège contemporain du court terme sur le long terme. Ce petit objet devient l'objet de soins esthétiques (pochette, fond d'écran, etc) apparemment décalés quant à une fonction purement pratique. Le mobile est un ''bon'' mobile pour ne jamais être vraiment avec ceux avec qui on est censé être. Il peut accentuer l'enfermement et l'autisme de vies en court-circuit avec leurs petits mondes et leurs micro-problèmes (lire Alban Gonord et Joêlle Menrath, *Mobile attitude*, Hachette, 2005).

On doit à Michel Audiard cette élégante définition du crime passionnel, qui n'est sans doute plus tout à fait exacte à l'époque des « chiennes de garde » : « 95 % des jurés trouvent que ça part d'un bon sentiment » (dialogue du film *Le désordre et la nuit*, de Gilles Grangier, 1958).

La portée des Contes de la lune vague après la pluie (1953) n'est pas mince. XVIème siècle. Japon. En une période troublée, propice aux catastrophes mais aussi aux fortunes, deux hommes rêvent d'échapper à leur destin, l'un par l'enrichissement, l'autre par la gloire guerrière. Ils y perdront la femme qu'ils aiment et ne comprendront le sens de leur vie qu'après avoir expérimenté la vanité de leurs engouements guerriers ou leur rêve de sublime amoureux et encore de hauteur sociale. Il faut sans doute dépasser le ressenti d'une apparente « gentillesse » de Kenji Mizoguchi. Non, ce n'est pas l'histoire de « gentils couples » que nous peint le cinéaste. Les images sous formes de longs plans séquences sont d'une beauté qui impressionna Jean-Luc Godard. Mais il y a aussi dans Les Contes une poésie visuelle (le lac parcouru par la barque, la lande, les hautes herbes, ...) proche de celle de Ingmar Bergman (La source, Vers la joie), une poésie des paysages, des êtres et des moments rencontrés dans l'existence, une poésie de l'oubli de soi à travers la rencontre mystérieuse des autres. Il y a aussi une vision sociale - on l'a dit conservatrice, elle l'est au meilleur sens du terme, c'est-à-dire qu'elle conserve ce qu'il y a de meilleur dans le peuple -, et il y a une vision du couple, celui-ci tel la « sphère » de Sloterdijk conçu comme un espace privilégié de relations symbiotiques, et une vision de la responsabilité familiale, du travail comme devoir social mais aussi comme activité maîtrisée et refus de la course à l'enrichissement. Chez Kenji Mizoguchi, la ville est tentatrice (c'est une « ville dorée »), l'imagination est un cancer (vision balzacienne), et l'écriture de soi (l'auto-fiction) un sinistre dévergondage. Les femmes sont bonnes, mêmes quant elles sont tentatrices. Elles ne sont certes guère heureuses, mais nul bonheur des hommes n'éclot sur leur désolation. La lecon de Mizoguchi est qu'il faut revenir aux choses mêmes. Il faut savoir ce que l'on aime, ceux que l'on aime, ce qui compte, ceux qui comptent, ce qui même mort garde du sens (DVD, le cinéma du *Monde*, 2005).

Au moment où j'ai commencé à aimer, sinon le cinéma, du moins *du* cinéma, Akira Kurasawa s'est imposé à moi comme un des plus grands sinon le plus grand. *Barberousse* (1965), vu projeté en grand écran et en plein air, vers 1975 dans un camping, m'a laissé une empreinte indélébile. Kurosawa ne résume pas à ce chef d'œuvre. *Rashomon* (*La*

porte des démons, 1950) est un film étrange, fort, d'une construction presque géométrique. Toshiro Mifune, l'acteur fétiche de Kurosawa y est à son sommet : d'une vitalité inouïe, d'une expressivité qui abolit les codes sociaux et nous ramène à notre animalité primordiale et ultime à la fois. Le thème : plusieurs versions d'un meurtre. L'énigme : laquelle est la vraie, mais aussi, et surtout, quel est le ressort de chacune de ces fictions. Il s'agit de l'honneur, de l'idée qu'on s'en fait, de ce pour quoi nous sommes prêts à mourir - et le bandit n'est pas le moins concerné par ce dilemme de la morale. La fixité du portail de la porte des démons, tout comme la fixité du décor du tribunal s'oppose à la luxuriance, et à l'imprévu du lieu des fictions, des trois récits faux et du récit vrai (mais l'est-il vraiment ?), et à la forêt, étrange, mystérieuse, lieu de toutes les métamorphoses. Antoine Thirion, dans un article plein d'intuitions justes, écrit : « On a beaucoup prêté attention à la duplicité des témoignages de Rashomon, mais beaucoup moins au fait qu'elle va toujours de concert avec la stabilité des décors, du typage des personnages et du constat final : un homme est mort. Cette porte unit des éléments disparates. Voix et action, scène de théâtre et milieu de la forêt disposés côte à côte » (Le Monde, 30-31 octobre 2005). En point d'interrogation finale, un bébé trouvé est la figure de la vie comme événement qui met l'homme au défi de continuer à vivre, par-delà ses mensonges, ses masques, et par delà les images de son honneur à relever.

Montreuil. Portes ouvertes des ateliers d'artistes, 15-17 octobre 2005. C'est l'occasion de retrouver Ben-Ami Koller. Né en Roumanie en 1948, peintre de longue expérience, pédagogue hors pair, il a passé les 15 dernières années à sortir du figuratif de sa première période pour une abstraction tant lyrique que matérialiste. Il revient à un figuratif dans lequel les femmes s'offrent en mystère. Evelyne Artaud a parlé de son « expressionnisme lumineux ». Mais c'est aussi un expressionnisme mouvementé, charnel, rigoureux, cherchant la lumière dans les noirs et dans les gris. Ben-Ami Koller, excellent portraitiste par ailleurs, cherche avant tout la présence des corps, la force de vie de la matière, aussi vivante en ses mains que le modèle. C'est moins le modèle qu'il faut représenter avec la matière picturale, les pigments, les pastels secs, la pierre noire, l'acrylique que la vie même de la matière. Le but de Ben-

Ami Koller c'est que chaque peinture soit comme une nouvelle naissance de la matière ainsi que du modèle. Une naissance en lumière.

- 21 novembre 2005. Revu le film *Le feu follet* (Louis Malle, 1963, avec Jeanne Moreau, Léna Skerla, Romain Bouteille, ...), film inspiré du roman éponyme de Pierre Drieu La Rochelle. Mettant en scène les dernières semaines d'un homme qui va se suicider, qui a déjà décidé de se suicider, figurant un personnage proche de Jacques Rigaut cet excentré mélancolique et généreux -, le film est marqué par le jeu fin, serré, de Maurice Ronet, dans un rôle sec, d'une désespérance glacée, et élégant jusqu'au bout (voir le film de Noël Simsolo, « Le feu follet. Jusqu'au 23 juillet », production Point du jour, 2005). La désespérance est d'autant plus forte, profonde, ontologique que les femmes sont, dans *Le feu follet*, moins légères qu'on ne le croit, et plus gracieuses, bonnes, et aimantes qu'un homme ne peut l'espérer.
- « Pas assez belles, pas assez bonnes, elles sont parties.
- Non, elles vous attendent. »

On garde aussi en mémoire, outre la musique de Eric Satie, quelques autres citations qui ne cessent de résonner en nous : « J'aurais tant voulu être aimé qu'il me semble que j'aime », et cette autre remarque, si juste : « Quand on a vraiment le goût des gens, ils sont très gentils ». L'obsession du personnage de Drieu est de toujours vérifier ce qui le rattache à la vie. Son principe est de ne jamais rien considérer comme sûr, comme acquis. Mais le goût des gens passe par le goût de soi. Et c'est ce qui manque au personnage incarné par Ronet. Antoine Blondin a dit un jour : « Maurice Ronet met en scène un personnage qui n'est pas mal dans sa peau, mais qui est *en chair étrangère* ». On ne peut mieux dire.

23 novembre 2005. Sur les maisons de campagne. François Nourissier : « il faut être un Hercule de la solitude, des travaux manuels et du courage moral pour triompher d'une maison de campagne » (*La maison mélancolie*, Gallimard, 2005). A certains égards, c'est exact. Mais il ne faut pas négliger l'école d'exigence constituée par une maison de campagne, et le fait que toute exigence donne des satisfactions.

Exposition octobre 2005, Musée d'art et d'industrie de Roubaix. A l'affiche se trouve le sculpteur Jane Poupelet (1874-1932), de la « bande à Schnegg » (Lucien). J. Poupelet est du niveau de Charles Despiau. Elle est aussi beaucoup plus équilibrée au plan artistique que Camille Claudel. Fermeté, rondeur, netteté : c'est une sculpture molaire. Ses femmes sont certes féminines (*Baigneuse au bord de l'eau*, 1911, *Femme à sa toilette*, 1907-10), mais d'abord présentes au monde, présentes à leur corps. Ses animaux sont « vrais » mais d'abord nobles. Jane Poupelet porte un regard net sur le monde.

Les jeunes achètent, dans la mesure du possible, un logement de plus en plus tôt. Un notaire s'exprime : « Ils sont pris conscience de la nécessité de préparer leurs vieux jours » (*Challenges*, 24 novembre 2005, p. 86). Si c'est cela le but de la vie : préparer ses vieux jours à 25 ans...

Paradoxe de l'homme. « Puisqu'on a la chance de mourir, notre espèce est toujours jeune » (Boris Cyrulnik).

« J'ai tant compris que j'ai tout compris ». Cette phrase que j'invente, je crois qu'elle pourrait être de Nietzsche. On voit bien qu'elle ne laisse plus de place aux doutes, aux masques de la vie sociale, qu'elle brûle tout dans une lumière d'or. Il ne reste plus qu'à entrer dans un destin de schizophrène. C'est ce qu'a fait Nietzsche.

Novembre 2005. Alain Finkielkraut aurait tenu au quotidien israélien *Haaretz* du 17 novembre 2005 les propos suivants sur les émeutes, vandalisme et actes d'agression parfois appelés « révolte des banlieues » : « On voudrait [les] réduire à leur dimension sociale, y voir une

révolte des jeunes contre la discrimination et le chômage. Le problème est que la plupart sont noirs ou arabes, avec une identité musulmane... En France, il y a d'autres émigrants en situation difficile. Ils ne participent pas aux émeutes. Il est clair que nous avons affaire à une révolte à caractère ethnico-religieux ». Ces propos ont été rapportés par Le Monde du 24 novembre. Sur le fond, Alain Finkielkraut défend une thèse que l'on peut contester (lire aussi son entretien paru dans Le Monde, 27-28 novembre 2005). Ce n'est pas la mienne : je tiens plutôt ces actes odieux de saccage comme relevant d'une révolte néoanarchiste, nihiliste plus encore - ce qui ne les rend pas plus tolérables. L'expression, assurément forte, de « pogrom antirépublicain » avancée par Finkielkraut, et retirée ensuite, avait le mérite de pointer, ce qui est la responsabilité et le droit de chacun, de manière volontairement grossie, et polémique, afin d'amener un débat, que ce ne sont pas des locaux du patronat, ou de l'UMP, ou des centres des impôts, ou des commissariats qui ont été d'abord visés, mais les outils mêmes de l'intégration en République : les écoles, les centres de loisirs, les gymnases municipaux, les médiathèques ... Ces saccages ne sont à mon avis en aucune façon des révoltes de la misère. Ce sont avant tout des révoltes de l'envie, du vide, du désoeuvrement, de la paresse autoentretenue, du dégoût de soi, mues peut être par un sentiment obscur de médiocrité existentielle. Le déracinement du à l'immigration, et son malaise, est sans doute le facteur premier. Reste que, aussi peu solidaire que l'on puisse se sentir (et moi au premier chef) de l'argument d'Alain Finkielkraut, il est symptomatique du totalitarisme ambiant qu'un tel propos tombe sous le coup de la loi et non de la saine polémique. En effet, cela a valu à Alain Finkielkraut dépôt de plainte pour incitation à la haine raciale par le MRAP - même si ce dépôt de plainte a ensuite été retiré. Cela lui a valu l'opprobre de tous les biens-pensants « antiracistes ». C'est odieux. C'est une preuve parmi d'autres que nous vivons dans une société liberticide, aspect renforcé par l'existence d'un appareil législatif totalitaire (lois Pleven et Gayssot). La liberté d'expression doit-elle être totale ? Oui, sauf incitation directe au meurtre. Mais alors, si Alain Finkielkraut est victime d'un déni de liberté de penser et de dire sa vérité, ne contribue-t-il pas lui-même à un climat détestable en accusant Dieudonné Mbala Mbala d'être « le patron de l'antisémitisme en France », accusation dont les conséquences peuvent être dramatiques voire mortelles pour Dieudonné.

28 Novembre 2005. Les mêmes journalistes de la « branchitude de gauche » qui considèrent scandaleux d'envisager des poursuites judiciaires contre certains groupes de rap qui appellent à « tuer des flics » ou « niquer les français » ou « la France », au nom du caractère artistique et anodin, ludique même de ces textes, considèrent gravement que Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur devrait s'excuser pour avoir parlé de « racaille » à propos de jeunes, principalement de banlieue, auteurs d'actes de vandalisme, d'intimidation, de violences.

Novembre 2005. Sur le rapport entre les émeutes et les banlieues. Voici une analyse qui va au cœur des choses : c'est celle de Pascale Jamoulle, anthropologue: Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires (La Découverte, 2005). Son étude porte sur la place des hommes dans les cités. C'est sans doute l'une de celles qui peut le plus aider à comprendre les éruptions destructrices de jeunes de banlieues (rappelons à la fois le caractère très minoritaire de ceux-ci et le soutien assez large dans une partie de la jeunesse sous forme de complicité terrorisée ou de complicité par empathie). Reprenons les points de Pascale Jamoulle. Elle remarque plusieurs faits saillants. Ordalie : « En se mettant en danger les jeunes cherchent à se construire une fierté ». Mort sociale des pères : « La disparition du salariat ouvrier fragilise énormément l'identité masculine. Quand ce sont les services sociaux qui fournissent l'argent, qui est le patron ? Beaucoup d'habitants de banlieues, et pas seulement les immigrés, se trouvent pris entre la vision du père pourvoyeur et autoritaire à l'ancienne et le modèle qui se développe dans d'autres couches sociales : un père qui sait discuter avec ses enfants, négocier. En panne de sens, terrassés, certains se désinvestissent ou s'abandonnent aux psychotropes. Et même les dérapages de leurs enfants ne les font plus bouger » (Télérama, entretien, 16 novembre 2005). Pathologie du « trop-proche » et du repli sur la cellule familiale. Dans les familles monoparentales, la tendance est à ce que les aînés prennent la place du père. « Empilement de normes » (ibid.) : une pincée d'islam, une pincée de fascination pour « les marques » (de fringues), une pincée de fascination pour la violence et les codes militaires... Tout cela est au demeurant en partie caractéristique de la jeunesse en général, et pas seulement des jeunes de banlieue. Ajoutons :

l'obsession de « la race », autour de laquelle tournent toutes les insultes, celles-ci étant elles-mêmes un thème central de tout « discours ». Cette fascination de la race chez les jeunes de banlieue (et pas seulement) est au rebours de la négation officielle de l'existence des races. La position officielle est une contradiction sans solution. La thèse 1 du discours officiel, de Laguiller à Villepin est : les émeutes n'ont pas de composante raciale, ou ethnique si l'on préfère. La thèse 2 est : il faut répondre à ces émeutes d'abord en luttant contre la discrimination raciale (à quoi bon s'il 'y a rien de racial là dedans ?). Le rabattement identitaire sur « la race » ne se combat ni par la négation des races ni par le communautarisme mais par une nouvelle idéologie républicaine de l'exigence, de l'intégration par l'effort et le mérite, et aussi pâr un récit commun

Sur l'amour. Jean Giroudoux : « Vous croyez en la Possession alors qu'en amour, il n'y a que la Présence » (*Cantique*, 1938).

Voici ce que disait Paul Dermée à propos du travail du grand sculpteur Jacques (Chaïm Jacob) Lipchitz (1891-1973) : [i nous donne] « les beautés de l'art sans caresses ». C'est-à-dire sans fioritures, sans démagogie. Jacques Lipchitz fut un artisan lumineux. Ce sculpteur fut toujours figuratif tout au long de son œuvre, mais de multiples façons. De la représentation réaliste il glisse, en tailleur de pierre, vers un figuratif simplifié aux formes et aux arêtes nettes : un cubisme figuratif. Lié à Picasso, Juan Gris, Mondrian, Braque, il partage avec eux un goût tranché pour travailler la matière et les formes autrement. Il est aussi marqué par la sculpture futuriste de Boccioni (ainsi, L'homme en mouvement, 1913). Il voulut sculpter autrement : à partir des années 1910, « il construit la figure, écrit Alix Saint-Martin, à partir de ses formes abstraites et non pas seulement en simplifiant et en géométrisant une figure réaliste » (92 express magazine, automne 2005). On le voit admirablement avec Ecuyère à l'éventail (1913-14), ou avec ses Arlequin. Ceci n'exclut pas, dans l'entre deux guerres, un figuratif plus classique : le superbe *Portrait de Arbit Blatas*, ou encore son *Cocteau*. Avec le modelage il travaille de plus en plus avec les vides, et avec le mouvement (sa femme aussi d'ailleurs). Léger, il est aussi toujours vif,

net, puissant. Il disait : « Je plane avec ce plus lourd que l'air qu'est la sculpture ». Belle définition.

29 novembre 2005. La loi doit-elle dire l'histoire? Elle tend en tout cas de plus en plus à le faire et donc à être l'ennemie de la liberté de l'esprit. Je suis contre toute législation sur l'histoire. La loi n'a pas à dire l'historiquement correct ou l'historiquement enseignable. Ainsi la loi du 23 février 2005 affirme, dans son article 4, « le rôle positif de la présence française notamment en Afrique du Nord ». La loi, cette loi, n'est pas ici dans son domaine : régir les relations entre citoyens ou entre ceux-ci et la puissance publique. Comme l'affirmait avec justesse Lionel Jospin le 3 novembre 2005 : « Il faut laisser l'histoire aux historiens et ne pas laisser les doctrinaires faire l'histoire » (France 3). Quant au fond, la France n'a pas à rougir de ce qu'elle a fait en Algérie pas plus que les Turcs n'ont à se « repentir » de la conquête du monde Arabe quelque siècles plus tôt, mais une chose est claire : il n'y a pas de colonisation positive. Même si la France avait construit plus d'hôpitaux encore qu'elle ne l'a fait outre-mer, et même si sa présence se résumait à cela – ce qui n'est pas le cas –, la colonisation est, toujours, une aliénation. Il n'y a pas de bonne colonisation. Mais la loi n'a pas plus à dire qu'il y a eu une bonne colonisation qu'elle n'a à dire qu'il n'y a pas de bonne colonisation.

15 Novembre 2005. Saccages en France dans les banlieues. Il y a une crise identitaires des immigrés et surtout des plus jeunes d'entre eux, mais aussi des Français habitant des quartiers d'exclus et, plus largement, une crise identitaire des gens, nombreux, qui vivent sans perspectives sociales. Abdoulaye Wade, le président du Sénégal, en visite privée à Paris, a réagit aux émeutes en banlieue parisienne en déclarant que la France devait « ... casser les ghettos et intégrer les Africains qui demandent à être intégrés... » ; « ...le problème de l'émigration des Africains en Europe pourrait être résolu si nous entamions réellement le développement de l'Afrique pour que chez nous nos enfants trouvent les moyens de vivre de façon décente... ». Il faut moins d'immigrés, pour une meilleure intégration de ceux qui sont déjà là. Et il faut les moyens pour les Africains de rester chez eux.

Sur l'infatuation des précieux et des « mélancoliques » de salon, il faut toujours rappeler le mot de François-René de Chateaubriand : « On n'est point, Monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux » (Œuvres romanesques et voyages, NRF-Pléiades, 1969).

« Le destin de l'homme est d'être lâché » : ce mot de Frantz Fanon veut dire la même chose que ce qu'a écrit Heidegger sur « l'être-jeté ».

Le mot touchant de Drieu à Michel Mohrt, en 1944 : « Alors on se revoit ? ! Où on se voit souvent où on ne se voit jamais » (entretien avec Michel Mohrt in Réfléchir et Agir, 18, automne 2004).

Samedi 3 décembre 2005. Le Monde daté de ce jour publie un article sur la question de *l'effritement continu des libertés*, de leur perte de plus en plus grande de substance, et plus encore de sa cause - non plus le « tout dans l'Etat » dont rêvait Benito Mussolini, mais la privatisation de l'espace public. Anne-Marie Le Pourhiet, déjà remarquée pour des analyses pertinentes du communautarisme, évoque cela dans un article « L'esprit critique menacé ». De plus en plus des groupes de pression qui sont des « groupes d'oppression » corporatisent le droit, interdisant aux journalistes, aux écrivains toute expression libre, polémique, hardie, traquant le non-dit, l'« homophobie, la judéophobie, l'islamophobie, etc ». Seul la francophobie échappe à toute réprobation, et est même bien portée. Mais les législateurs, les députés, par lâcheté, par médiocrité, par conformisme, par insuffisance intellectuelle mais aussi et surtout morale, loin de contrecarrer ce mouvement le favorisent. C'est à une traque du droit de dire et d'écrire que nous assistons. Des vérités officielles sont instaurées. La parole même courtoise n'est plus libre. « Cette tendance lourde du législateur français, écrit Anne-Marie Le Pourhiet, ajoutée à sa propension parallèle à décréter des vérités officielles (reconnaissance à portée rétroactive de génocides ou de crimes contre l'humanité, prescription de contenus pédagogiques à caractère idéologique ou moralisateur, logorrhée normative à vocation compassionnelle, etc) soulève de très sérieuses questions mettant en cause nos principes constitutionnels » (*Le Monde*, op. cit.). Aussi, que penser des déclarations du premier ministre Dominique de Villepin le vendredi 9 décembre 2005 ? « Ce n'est pas aux politiques, ce n'est pas au Parlement d'écrire l'histoire ou de dire la mémoire. Il n'y a pas d'histoire officielle en France. » ? De même, quand Jacques Chirac dit, ce même 9 décembre 2005 : « Dans la République, il n'y a pas d'histoire officielle. Ce n'est pas à la loi d'écrire l'histoire. (...) C'est l'affaire des historiens » ? Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'imposture est grande quand les ministres de M. Chirac et M. de Villepin, ou le parquet, poursuivent, au plan judiciaire, des hommes qui ne disent pas autre chose.

Les femmes écrivains ont parfois évoqué avec beaucoup de justesse la difficulté de vivre, ce qui peut aussi se dire comme le rapport de l'authenticité et de l'inauthenticité. Virginia Woolf écrit : « Ainsi, les jours passent et je me demande parfois si l'on n'est pas hypnotisé, comme un enfant par un globe d'argent, par la vie. Et si c'est vivre, cela. C'est très rapide, brillant, excitant. Mais peut-être superficiel. Je voudrais prendre le globe entre mes mains et le palper tranquillement, rond, lisse, lourd, et le porter ainsi, jour après jour ».

11 décembre 2005. France Culture, *L'esprit public*. Le philosophe Yves Michaud note à juste titre que dans notre époque obsédée par le sexe, il est plus grave de violer que de tuer.

S'il n'y avait qu'une chose à retenir de l'état du monde moderne, ce serait peut-être celle-ci : la technique ne résoudra pas l'ensemble des problèmes posés par la technique.

Les anciens Spartiates : « Nous sommes ce que vous fûtes, mais nous serons ce que vous êtes ». Il faut redonner sens à la transmission d'une certaine façon d'être français. « Rien ne se perd jamais » disait Monsieur de Charrette.

Banlieues. Il est déjà difficile de comprendre le présent. Il est de ce fait nécessaire de ne pas falsifier le passé. L'idée commune est que les banlieues étaient calmes jadis parce qu'elles étaient encadrées par le Parti communiste et par l'Eglise catholique. Outre qu'il n'est pas si sûr que ces banlieues étaient calmes (la « zone » des fortifs, les nombreux bidonvilles étaient-ils calmes ?), l'influence des deux institutions précédemment citées ne doit pas être surestimée. Les paysans déracinés, dont la religiosité, en tout cas la religiosité catholique était parfois superficielle se sont souvent éloignés de la pratique et de la croyance religieuse. Quant au poids du Parti communiste il n'y eu jamais même un ouvrier sur deux qui fut électeur communiste, mais tout au plus un bon tiers, sachant qu'il y eu par contre longtemps des soutiens au Parti communiste dans des milieux non ouvriers (paysans, petits bourgeois, cadres ...). Ce qui a changé c'est la capacité globale de la société de générer des comportements, des tenues, des parlers qui font référence. Prenons l'ouvrage Douce banlieue, de Gérard Mordillat et Frédérique Jacquet (édition de l'Atelier, 2005). Nous voyons une photographie d'apprentis métallurgistes en 1942 : ils sont en habits de dimanche, et cela montre une représentation de soi en continuité avec celle des classes plus aisées : cravates, pas de casquette, cheveux soignés, ... Les ouvriers pouvaient savoir et vouloir s'habiller comme des petits bourgeois. C'est bien évidemment cela qui a changé. Ce qui rend difficilement employables certains jeunes, c'est bien sûr l'insuffisance ou l'absence de qualification, mais c'est aussi un certain look (capuchon, anorak, baskets, ...), et non l'origine ethnique de ces ieunes de banlieues.

Décembre 2005. Discrimination positive ? On ne voit pas très bien comment les « minorités visibles » (sic) selon l'expression de plus en plus en usage pourraient être favorisées pour compenser leurs «

handicaps » sans par là même les « stigmatiser », mot magique et phobie majeure de notre époque.

De la difficulté de définir notre identité individuelle. « Il n'y a pas un point où l'on puisse fixer ses propres limites de manière à dire : jusque-là c'est moi ! » (Plotin). Par conséquence, il n'y a pas un lieu du monde ou un moment du temps dont on soit sûr qu'il ne nous concerne pas. L'homme n'a pas de frontière dans le monde, il est toujours du monde et pleinement dans le monde, il n'a que des centrations et des zones d'influence et d'engagements.

De l'utilité de ne pas toujours consommer le monde. « Si l'homme parfois ne fermait pas souverainement les yeux, il finirait par ne plus voir ce qui vaut d'être regardé » (René Char).

Maison. L'architecte Glenn Murcutt dit : « Qu'est-ce qu'une maison pour moi ? C'est ce qui définit un endroit, une culture, un mode de vie, un budget, un refuge, une perspective d'avenir personnelle. J'opte pour une architecture qui répond, qui s'adapte, qui ne s'impose pas. C'est-àdire une architecture qui tente de répondre à la culture, au site, à l'écologie, une architecture qui se prête sans s'imposer aux personnes, aux gestes, aux usages, une architecture qui observe comment marchent les gens, comment les portes s'ouvrent pour laisser passer une femme enceinte. » (Le Monde2, 19 novembre 2005, p.56). Glenn Murcutt, australien né en 1936 à Londres, fils d'un promoteur-constructeurmenuisier produit des bâtiments pudiques (et souvent publics!) mais rigoureux et vigoureux, enchâssés dans leur environnement. Il définit ses travaux comme inspirés d'un « fonctionnalisme écologique ». En d'autres termes, il s'agit de répondre aux questions : Comment vit-on dans ces lieux? C'est bien autre chose qu'un strict utilitarisme. La question est: comment cela, qui est le nouveau, s'insère dans l'existant, compose avec lui, et se construit avec l'existant, en fonction de principes de proximité, et d'adéquation avec ce qui est local. Glenn Murcutt a reçu le Pritzker Price en 2002 (le Prix Nobel de

l'architecture). A cette occasion, J. Carter Brown, président du jury a dit : « A une époque obsédée par la célébrité, par la volonté de briller des ''starchitectes'', appuyés par une large équipe et tout un système de relations publiques, notre lauréat détonne complètement ». Cela reste tout à fait exact, le prix n'ayant pas donné à Glenn Murcutt le goût des mondanités. Glenn Murcutt n'a jamais cessé de reconnaître sa dette à Alvar Aalto, le finlandais maître magistral de l'art de construire. En bonne compagnie.

La solitude de la pensée. « Il n'y a pas (en effet) d'entreprise plus solitaire que celle que mène chaque philosophe, de même qu'il n'y a pas d'expérience plus solitaire que celle de la subjectivité qu'il décrit. Et pourtant, c'est le sens de notre propre vie que nous reconnaissons dans ce qu'il nous fait partager de la sienne. Seule donc cette universalité subjective justifie qu'on puisse d'autant mieux comprendre les autres qu'on se comprend mieux soi-même, au point de partager avec tous la fraternité d'une commune attente et d'une semblable détresse » écrit Nicolas Grimaldi (*Traité de la banalité*, PUF, 2005, p. 266).

L'extime. Le néologisme « extime » est dû, sauf erreur, à Michel Tournier. L'extime est ce qui, de l'intime, s'ex-pose, s'extériorise, se manifeste, à la fois sincèrement et en forme de masque recouvrant d'autres masques toujours plus proches de l'intime, celui-ci, ce dernier, étant, non pas dissimulé, mais, très exactement, inatteignable. Aline Mura-Brunel, professeur à l'Université de Pau a ainsi montré le coté « extimiste » de la littérature de Richard Millet, auteur inspiré de Lauve le pur. Les scarifications, les tatouages, et tout simplement les bonnes vieilles boucles d'oreilles sont aussi des expressions de l'extime. Avec quelque audace, on constate que l'intime est masculin, l'extime féminin. L'anatomie est renversée. C'est bien évidemment dans la mesure où la dépolarisation sexuelle contemporaine est manifeste que l'extime devient androgyne. Qu'est-ce que la dépolarisation sexuelle que nous évoquons ? C'est tout simplement la perte de l'innocence. C'est la perte de l'idée de l'incommensurable distance entre les sexes.

La langue c'est ce qui permet de donner figure à sa vie : « Dans la langue, le passé a son assise indéracinable » (Hannah Arendt).

Fin janvier 2006. Le vin des rues. De retour chez elle quelques jours à l'issue d'une grave maladie, peu de temps avant de retourner mourir à l'hôpital, une amie me dit : « Ce qui me manque c'est le vin de la rue ». C'est-à-dire : les gens qui déambulent, le salut du marchand de journaux, le sourire de la caissière, le bonhomme du café-tabac, ... tout ce qui donne à la vie les couleurs du quotidien. Même si ces couleurs sont souvent grises, c'est dans ces nuances de gris que nous baignons, et que vivent ceux que nous aimons.

On connaît l'expression : c'est toujours ça de pris. Je lui préfère : c'est toujours cela de donné.

Ce qui compte n'est pas ce que nous pouvons faire mais c'est ce que décidons de faire. Ce qui compte ce sont nos décisions ultimes face aux exigences de la vie. André Guigot écrit : « Ce ne sont pas nos aptitudes qui montrent ce que nous sommes, ce sont nos choix » (*La sagesse des jours. Petite philosophie de la semaine*, Milan, 2006).

La mort. Ionesco disait : « Tout le monde est le premier à mourir ». La mort de chacun est sa singularité tout autant que son expérience ultime. Les chrétiens voient la mort comme transcendance, comme « accès à ce qui, dans le monde, n'est pas de ce monde ». Le christianisme pense la mort comme une limite entre deux mondes, celui d'ici-bas et l'autre (par exemple Fabrice Hadjadj, *Réussir sa mort. Antiméthode pour vivre*, Presses de la Renaissance, 2005). Par sa vision du rachat, le chrétien tente de retirer à la mort son « dard vénéneux ». Une vision autre, celle des Anciens, voit dans la mort une limite, mais non

pas entre deux mondes, mais la limite même de l'homme, la limite de l'existence humaine. Ainsi, Epicure, dans la Lettre à Ménécée, montre que la mort, c'est l'inconnaissable même. La mort marque à quel point le souci de maîtrise est vanité. « S'imaginer que la mort est impossible – l'oublier du moins - est le début de toute déchéance ! », écrivait justement l'essayiste David Gritz, de double origine juive américaine et catholique croate (1978-2002), un David Gritz qui vécut « entre Berlin et Jérusalem » (Journal de David Gritz, 4 mars 2001). De son coté, Françoise Dastur affirme que la mort n'est pas une chute dans le néant, elle est « accès à la totalité de la vie ». « Vivre, poursuit-elle, suppose de prendre conscience qu'il y a de l'inconsolable » (France culture, « Répliques », 4 février 2006 et Comment affronter la mort, Bayard, 2005; Comment vivre avec la mort, Peins feux, 1998; La mort. Essai sur la finitude, Hatier, 1994). Pier Paolo Pasolini écrivait quant à lui : « Ce n'est que grâce à la mort que notre vie nous sert à nous exprimer » (Poésie en forme de rose). On peut à cet égard écouter avec perplexité le discours convenu sur le soi-disant nécessaire « travail de deuil ». La mort est un événement irréparable : cela veut dire qu'on ne peut « repriser la chemise trouée » (Hegel). Deux conceptions du travail philosophique se distinguent en la matière. L'une est actuellement à la mode: c'est la philosophie comme consolation. C'est un peu un christianisme sans péché originel et sans jansénisme. La seconde conception de la philosophie est celle d'un « questionnement incisif absolu » (Françoise Dastur). Cette question ne console pas de sa propre mort, non plus que de la mort de ses proches. C'est dans la morale des Anciens qu'il faut sans doute chercher comment rester fidèles à ceux qui, comme Le Vieillard et ses enfants de La Fontaine, partent en disant : « Mes chers enfants, je vais où sont nos pères ». La morale des Anciens nous dit : il faut essaver d'être fidèle aux lecons de courage, de fermeté d'âme, de clarté morale que nous ont laissées ceux qui sont partis.

Je ne suis pas catholique. Je n'ai pas la foi chrétienne. Toutefois. Toutefois, j'aime les églises – et non l'Eglise. J'aime le recueillement. Je crois que prier ne « sert » à rien, mais veut dire quelque chose. (je crois que nous avons d'ailleurs surtout besoin de choses qui ne servent à rien). Je crois à la prière donc. Je crois à la prière de me donner la force de rester fidèle à ceux qui m'ont été fidèles. Voire aux autres.

René Char disait : « Marche sur ton chemin, vas vers ton risque, à te regarder ils s'habitueront ». Voire. Au temps actuels, plus personne ne s'habitue à l'étrangeté. Gare à celui qui ne traverse pas dans les clous.

Février 2006. Ségolène Royal, député du Parti socialiste remarque qu'il y a chez Tony Blair « des choses qui marchent ». De son coté, Dominique de Villepin, premier ministre explique qu'il y a en France « des choses qui marchent ». Le discours sur l'efficacité (efficace pour qui et pour quoi ?) tient lieu de système de valeurs et de direction politique. Sous couvert de ne pas faire d'idéologie, c'est l'idéologie de la loi du plus fort, ou du plus rapide, ou du plus riche, qui devient l'ordre « naturel » des choses. N'oublions pas que l'esclavage, « ça marchait », le travail forcé en Union Soviétique, « ca marchait ».

La crise de l'autorité ne vient pas seulement de la fin de l'autorité naturelle de la tradition. Elle vient aussi de la perte d'autorité du futur. Demain n'est plus sublimé par la religion non plus que demain n'est éclairé par l'espérance de « lendemains qui chantent ». Myriam Revault d'Allonnes dit : « Les hommes ne vivent pas seulement en communauté avec leurs contemporains mais avec leurs prédécesseurs et leurs successeurs » (*le Magazine littéraire*, « Les Lumières », février 2006, p. 15). L'actuelle crise de l'autorité est moins une crise de la tradition qu'une crise de la transmission. Transmission d'un style de vie, d'une tenue dans le monde, d'une fidélité – qui n'est pas la tradition -, et parfois aussi d'une espérance. L'autorité ne s'hérite pas, elle se manifeste par ses mérites et s'augmente des perspectives d'avenir qu'elle ouvre.

Dans le monde moderne – ou plus précisément post-moderne – il n'y a plus d'illusions à se faire. C'est-à-dire qu'il ne peut plus y avoir confrontation entre la réalité et ses illusions. Ce n'est pas tant que la

réalité soit devenue une vaste illusion que le contraire. Les illusions sont toutes devenues réelles donc ont disparu en tant qu'illusions. La réalité contient maintenant toutes les illusions. « C'est l'illusion qui disparaît dans la réalité intégrale » note Jean Baudrillard (*Le crime parfait*, Galilée, 1995). Il n'est plus possible d'avoir des fantasmes : ils sont devenus tous possibles. Il n'est plus guère possible d'avoir des névroses : les névroses se sont généralisées. De moins en moins fantasmatique, la réalité est par contre devenue de plus en plus fantomatique : fantôme de démocratie, fantôme de transgressions, fantôme de droit du travail. La réalité se réduit à « ce qui marche » or, le virtuel « marche » aussi bien, voire mieux, que le réel. Le virtuel tend donc à devenir le prototype du réel. Il l'est devenu.

A propos de l'importance de savoir ce qui aura été l'essentiel et ce qui aura été l'accessoire quand viendra le moment de mourir, nous devons nous rappeler ce qu'écrit l'écrivain et poète roumain Mihaï Eminescu (1850-1889): « ... la vie est un bien perdu quand on n'a pas vécu comme on l'aurait voulu ». Ecrivain de formation philosophique et figure marquante du romantisme européen, Eminescu est ainsi caractérisé par son compatriote Mircea Eliade : « Une douce résignation face au devenir universel, un mélancolique désir de réintégrer le Cosmos, de refaire l'unité primordiale (quand l'individu était incorporé au Tout), un sentiment de solitude métaphysique et surtout l'ineffable dor [la nostalgie] roumain, sont autant d'apports décisifs (d'Eminescu) au répertoire spirituel latin. Le pessimisme d'Eminescu a son origine dans une vision tragique de l'existence, mais cette vision est sobre, digne, virile, et l'on y reconnaît la résignation calme des Daces et leur mépris de la mort et des souffrances physiques » (Mircea Eliade, Vremea, 9 mai 1943).

Martin Heidegger dit justement : « Ce qui est saisi d'un regard ne se laisse jamais démonter par des arguments ou des contre arguments. Un tel procédé oublie ce qui est décisif, c'est à dire le jet du regard ».

Hannah Arendt remarquait déjà que la crise de l'autorité des adultes ne se produisait pas au profit d'un surcroît de liberté mais au profit de l'autorité du groupe. Or l'autorité du groupe s'impose de manière plus intolérante et plus normative que l'autorité qui essaie de se transmettre, « verticalement », des adultes aux jeunes, et des parents aux enfants et surtout aux fils. Ainsi, dans certains quartiers, un jeune qui travaille et a de bons résultats au collège ou au lycée prend le risque de se couper de son groupe d'appartenance locale et d'être traité de « bouffon ». La sociologue Dominique Pasquier écrit : « Affranchi de l'autorité des adultes, l'enfant n'a donc pas été libéré, mais soumis à une autorité bien plus effrayante et vraiment tyrannique : la tyrannie de la majorité » (Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité, Autrement, 2005).

Dans les années 1970, Pasolini avait noté la force quasi-totalitaire du conformisme des cheveux longs. Au delà de cet aspect, il notait dans un article repris dans *Ecrits corsaires*: «Aujourd'hui, en revanche, l'adhésion aux modèles imposés par le Centre est totale et sans conditions. Les modèles culturels réels sont reniés. L'abjuration est accomplie... Mais la révolution du système des informations a été plus radicale encore et décisive. Via la télévision, le Centre a assimilé, sur son modèle, le pays entier, ce pays [il parle bien sûr de l'Italie] qui était si contrasté et riche de cultures originales. Une œuvre d'homologation, destructrice de toute authenticité, a commencé. Le Centre a imposé comme je disais – ses modèles : ces modèles sont ceux voulus par la nouvelle industrialisation, qui ne se contente plus de "l'hommeconsommateur", mais qui prétend que les idéologies différentes de l'idéologie hédoniste de la consommation ne sont plus concevables... En revanche, le nouveau fascisme, la société de consommation, a profondément transformé les jeunes ; elle les a touchés dans ce qu'ils ont d'intime, elle leur a donné d'autres sentiments, d'autres façons de penser, de vivre, d'autres modèles culturels. Il ne s'agit plus, comme à d'un l'époque mussolinienne, enrégimentement superficiel. scénographique, mais d'un enrégimentement réel, qui a volé et changé leur âme. Ce qui signifie, en définitive, que cette "civilisation de consommation" est une civilisation dictatoriale. En somme, si le mot de signifie pouvoir, "fascisme" violence "société du la consommation" a bien réalisé le fascisme ».

On sait maintenant que la société de l'échange généralisé qui a succédé à la société de consommation a parfait le bouclage *psychique* – comme on dirait « un quartier bouclé » par la police – du système marchand et de la domination capitaliste.

On a beaucoup parlé de la non-violence de Gandhi. Dans bien des cas, une non-violence physique peut être efficace si elle est associée à la création d'un rapport de force (moral, spirituel, culturel, idéologique). Toutefois on oublie souvent que Gandhi disait aussi : « De la violence ou la lâcheté, s'il n'y avait que ces deux alternatives, la violence est préférable. »

Février 2006. Sur le site internet « tunezine », un inconnu publie un texte (non signé), intitulé « Homogénéisation et autodestruction », et dédié à « Pier-Paolo Pasolini, sans qui ce texte n'aurait pas été possible ». Le dit-texte exprime une vision personnelle de la Tunisie et du pouvoir en place mais sa portée va bien au-delà : (...) On dit que ''L'homme est un loup pour l'homme'', cela n'aurait pas été un problème à signaler si le loup était aussi un loup pour le loup. Mais ce n'est pas le cas. Le chat non plus, n'est pas un loup pour le chat. Il n'y a que l'homme qui soit un loup pour l'homme ».

Diversité des cultures. Un malien m'explique que, chez certains peuples, notamment chez les Maures, un homme peut prêter sa femme à un visiteur aussi naturellement que s'il s'agissait de lui donner à boire. Le service de la satisfaction sexuelle fait partie de l'hospitalité.

Nombre d'Africains, notamment musulmans, ont un sens « naturel » (pour eux) des hiérarchies entre les hommes et notamment entre les Africains. Ainsi, un Sénégalais me dit : « Les Peuls (peuples de cavaliers et de chevaliers encore présent au Cameroun) sont la beauté de l'Afrique ». Lui-même n'est pas des Peuls. Il ne lui vient pourtant pas à

l'esprit de contester ce qui est pour lui une évidence. C'est cela, se situer au-delà de tout nationalisme étroit. De même, ce qui est frappant chez les Africains, c'est un amour de la nature, une connaissance amoureuse des oiseaux, des bêtes, une familiarité avec le monde de la terre, des bêtes et des cieux qui mêle, tout à la fois, l'amour et le respect des bêtes et celui des femmes, disponibles, nourricières, aimées et aimantes. C'est là un sentiment païen du monde dont nous aurions beaucoup à apprendre.

Il y a un lien fort entre pensée de l'écologie et pensée sur l'économie. La philosophe Valérie Marange écrit : « Si la pensée écologiste nous a appris l'importance des "externalités", négatives ou positives, ressources minières ou ressources humaines pour l'économie "restreinte", il n'est pas impossible que la surdétermination la plus forte, aujourd'hui, soit du coté des externalités subjectives, c'est à dire des mentalités. Les valeurs économiques sont comme toutes les valeurs. elles dépendent du crédit qu'on leur accorde, comme on le voit avec les phénomènes d'"euphorie" ou de "panique" boursière. D'autre part, le mouvement capitalistique lui-même dépend de plus en plus des productions immatérielles, autrement dit des affects de ses opérateurs, qu'elle s'efforce de capter, comme on le voit très bien dans la "nouvelle économie", qui est en partie une récupération des énergies bénévoles investies dans le développement de l'Internet. Il y a donc des enchaînements permanents entre environnement physique, économique mais aussi affectif et mental, et qui font que nous ne pouvons plus séparer, comme le faisaient les marxistes, les infrastructures matérielles des superstructures idéologiques. Et la question pratique la plus urgente pour la politique écologiste pourrait donc être de travailler, plus que les leviers du pouvoir au sens restreint, ceux de la micro-politique des valeurs, des affects et des façons de vivre. A une économie élargie, il faudrait donc faire correspondre une politique et une écologie élargies » (EcoRev', 1er mai 2000, ecorev.org). En d'autres termes, il faut décoloniser les imaginaires des représentations marchandes.

L'historien Farouk Mardam-Bey remarque : « (...) l'islam politique, - et tout particulièrement celui, dans la mouvance des Frêres musulmans, qui a gagné en Turquie et en Palestine, et qui est très fort en Egypte et au Maroc, notamment - ne veut pas d'un clash de civilisations. Cette forme d'islamisme-là, que je n'approuve pas, mais avec laquelle il faut dialoguer, est un conservatisme musulman, semblable à la démocratie chrétienne qu'a connue l'Europe d'après la deuxième guerre mondiale » (entretien avec *Télérama*, 18-24 février 2006, p. 16). Farouk Mardam-Bey est né à Damas, Syrie, en 1944. il est conseiller culturel de l'Institut du Monde Arabe à Paris. Il dirige aussi les éditions Sindbad-Actes Sud et collabore à la *Revue d'études Palestiniennes*.

Winfried Knörzer écrivait à juste titre : « La "culture du recyclage", motivée par l'écologie, jette une ombre sinistre sur la vie de nos villes, qui devrait être effervescente, innovante, animée et bigarrée. Bien sûr, le recyclage est une nécessité, car il faut mettre un frein à cette désastreuse manie de jeter sans réfléchir nos déchets à tous vents. C'est vrai, il faut économiser les ressources de la planète qui ne sont pas renouvelables. Mais il y a le revers de la médaille. Si l'on consacre ses énergies à trier des ordures et à récupérer des déchets, on génère une "conscience-déchet", qui tire gloire non pas d'avoir créé quelque chose de grand mais d'avoir sauvé vaille que vaille quelque chose de petit » (*Staatsbriefe*, 11, 1996).

Il faut se garder des précieux. Molière l'avait bien vu : « Les précieux ne sont pas précis ». Or, la précision est la principale chose dont nous avons besoin.

« Les passions peuvent me conduire mais elles ne sauraient m'aveugler » écrivait madame de La Fayette (1634-1693). Voilà un bon programme. Bien à plaindre sont ceux que ne guide que la passion de leur intérêt.

Il y a deux façons de concevoir l'architecture. Il y a une architecture qui s'impose sans prise en compte du site, des hommes déjà-là, des matériaux locaux, de la géographie, des usagesC'est en quelque sorte une architecture « générique » : elle génère de l'absolument neuf. L'autre est une architecture « spécifique » : elle prend en compte les spécificités des lieux et des gens (cf. Jean Nouvel, entretien avec *Télérama*, 22 février 2006). L'architecture « générique » s'impose brutalement au site, l'architecture « spécifique » dialogue avec lui. La première n'hésite pas à implanter des « objets célibataires » c'est-à-dire incongrus, isolés, sans lien avec l'existant, l'autre va rechercher les liens entre usages, entre le vieux et le neuf. Naturellement une grande erreur est de croire que l'architecture « spécifique » est forcément dépourvue d'ambition. On peut construire des immeubles ambitieux en fonction même de la prise en compte de l'existant. C'est cela la vraie et bonne ambition.

Un propos à l'encontre de tous les carriérismes. Henri Michaux disait : « La pensée, avant d'être œuvre, est trajet » (*Poteaux d'angle*, NRF-Gallimard, 2004 et L'Herne, 1971).

7 mars 2006. Les tricheurs, le film de Marcel Carné (1958). Dans le milieu de Saint-Germain des Prés s'ébroue une jeunesse plutôt bourgeoise et désoeuvrée, mais dans laquelle se glisse une jeune femme d'origine modeste, Mic, qui se prend au jeu du « rien ne vaut rien »; du refus de toutes les valeurs établies et mime l'absence de sentiment et le cynisme. Mic rencontre le jeune Bob, à la fois sincère et incapable d'échapper au climat de cynisme ambiant et d'affectation de désabusement. Les deux jeunes gens s'épreignent l'un de l'autre. Le jeu de l'insincérité tourne mal. Les leurres deviennent meurtriers. La jeune femme se tue en voiture. Le film montre bien ce qu'Hannah Arendt appelait « la tyrannie de la majorité », c'est-à-dire, ici, comment un petit groupe de jeunes développe des comportements stéréotypés et modelés esthètes décadents. La figure, remarquablement quelques interprétée, du frère de Mic, solide ouvrier, évoque l'un des membres de la fratrie de Rocco et ses frêres, ouvriers dans l'automobile à Milan. Assez attachant et bien construit, Les Tricheurs manque toutefois

d'ampleur, à l'instar de son sujet sans doute. Sur le désabusement, soit le réalisme se doit d'être plus subtil, soit d'être plus symbolique et dépouillé, tel, pour rester dans les Bob, *Bob le flambeur* de Jean-Pierre Melville (1955). Mais il est vrai que la distance et le jeu dégagé du truand d'âge mur qu'est Bob le flambeur est bien autre chose qu'un désabusement facile de « jeunes revenus de tout sans être allé nulle part ».

Un groupe musical Occitan, Lhi jari affirme, dans son album Minoranças : « Le monde a encore besoin de ses mille couleurs qui font de la différence sa plus belle vertu, alors n'ayons donc pas peur de lever la tête et de crier afin que chaque peuple soit préservé et respecté ».

Du caractère tragique de toute beauté apollinienne. « Il n'y a pas de belle surface sans une profondeur effrayante » écrit Nietzsche (*Fragments Posthumes*, fin 1870-Avril 1871).

De la télévision à internet. C'est un changement assez fondamental qui s'est opéré. Le rapport à la télévision était passif : le producteur (d'émission) dominait le consommateur. La télévision était un des centres du débat public. Chacun demandait à l'autre : avait-on regardé, hier soir, Les Dossiers de l'écran? Si les opinions de chacun étaient diverses, le sujet et la forme du débat était commune. Avec internet, nous sommes dans un autre registre. Tout le monde est à la fois consommateur mais aussi émetteur (par exemple de mail ou de tweet) voir producteur d'internet (par les blogs ou pages web ou simplement par les « chats »). La télévision est concurrencée par internet et les foyers familiaux lui accordent désormais une place moins importante que ne l'est la disposition ou non d'internet. La télévision a elle-même évoluée. Elle ne représente plus une centralité. « Le concept de rendez vous s'érode » dit Jean-Louis Missika (entretien in Télérama, 1er mars 2006, p. 24). La télévision a rejoint le modèle d'internet - mais avec une parodie de participation et d'interactivité. Cela ne tient pas seulement au développement du nombre de chaînes, et au fait qu'il n'y

a plus de bonnes chaînes généralistes. Le « ciné-club » du vendredi soir ou du dimanche soir est remplacé par l'abonnement à une chaîne de cinéma. Cela tient principalement au fait que si la télévision se veut interactive, elle y arrive évidemment moins bien qu'internet ou que ne l'était le minitel. La télévision nouvelle devient fusionnelle, empathique et pseudo-transparente (alors que la télévision de l'ORTF était solennelle, officielle et intimidante). C'est le sens des émissions de téléréalité. La télévision se veut même rédemptrice des injustices sociales, médicales, etc. C'est la seule voie qui lui reste à partir du moment où internet a donné l'impression qu'était possible, et donc légitime, la désintermédiation – la suppression des intermédiaires -, ou, comme le dit Jean-Louis Missika, la « démédiation ». Nous en sommes là : la télévision perdure mais n'a plus du tout sa fonction ancienne de centralité, et, pour ce qui est des grandes chaînes gratuites, s'adresse de plus en plus aux couches sociales les moins imaginatives et culturellement les plus pauvres. A coté, nous avons internet, c'est-à-dire une communication en un sens totale mais par là même éclatée.

Voyage au bout de l'enfer (1978), de Michael Cimino (ainsi est traduit « Le chasseur de cerfs »: The deer hunter). Avec Robert De Niro (Michael Vronsky), John Cazale (Stanley 'Stosh'), John Savage (Steven), Christopher Walken (Nick), Meryl Streep (Linda), George Dzundza (John), Chuck Aspegren (Axel). Le thème : des ouvriers sidérurgistes d'une petite ville de Pennsylvanie forment un groupe de copains. Ce qu'ils partagent? La dureté d'un travail dans les hauts fourneaux, les envies de filles et les projets de vie avec femmes, la convivialité d'un bar, et de longues échappées dans les montagnes environnantes, dans des paysages d'une puissante beauté sauvage, à la chasse aux cerfs. Nous sommes en 1968. L'Amérique s'est engagée dans la guerre du Vietnam. Trois des cinq copains, Michael, Nick, Steven vont devoir faire la guerre. C'est avant le départ que Steven épouse Angela, qui est enceinte, et c'est une fête à la fois magnifique et tragique qui précède le départ de Michael, Nick et Steven. Deux ans plus tard, les trois amis sont pris dans l'horreur de la guerre. Ils sont faits prisonniers et finissent dans un camp vietcong où ils sont obligés de jouer à « la roulette russe ». Ils réussissent à s'évader mais sont dispersés. De retour aux États-Unis, hanté par ses souvenirs, Michael est réconforté par la douce Linda. Il apprend que Steven est amputé des

deux jambes et décide de partir à la recherche de Nick resté au Vietnam, mais ce dernier porte les traces des affres qu'ils ont traversées. S'échappant du service psychiatrique de l'armée, il est tombé, à Saïgon, entre les mains d'un trafiquant, Julien, qui le fait vivre en enfer c'est-àdire dans le monde du jeu de la mort, « la roulette russe ». C'est dans un cercueil que Michael ramènera Nick aux Etats-Unis. Voyage au bout de l'enfer, c'est le grand film américain des années 70 selon Jacques Lourcelles qui voit à juste titre en Cimino un héritier de Walsh et en particulier de Les Nus et des morts. Avec une ambition immense et un talent non moindre, Cimino tente de bâtir un cinéma épique et wagnérien, qui soit aussi lyrique que contemplatif et non dépourvu d'épaisseur romanesque. Il atteint notamment à son but par la longueur démesurée des scènes qui les rend mystérieuses et incantatoires, par un sens quasi magique du décor et par l'attention accordée à certaines caractéristiques individuelles des personnages sans aucun souci de rigueur dramatique apparente. Il cherche à aller au centre de son propos non par le réalisme, mais à l'aide d'un faisceau d'allégories qui transmue le réalisme en éléments de réflexion morale et philosophique. Les thèmes privilégiés de cette réflexion concernent l'énergie et la volonté de puissance de l'Amérique. La chasse, la guerre lointaine, le jeu atroce de la roulette russe sont autant de motifs dramatiques et visuels extrêmement spectaculaires qui permettent de confronter cette volonté de puissance au réel. Selon les personnages, on la verra se briser, se fracturer ou bien perdurer en se transformant et en changeant de contenu. Epopée de l'échec, Voyage au bout de l'enfer, est aussi un requiem grandiose dédié aux souffrances et à la stupéfaction de l'Amérique face à la plus grande défaite de son histoire

Voyage au bout de l'enfer a été critiqué par certains car le film ne montrait pas le point de vue vietnamien et ne faisait pas allusion aux divisions qu'avait causés le conflit au sein de la société américaine. Ces critiques sont hors sujet car le propos de Cimino est à la fois plus allégorique et plus restreint : il est de montrer comment cette guerre avait été vécue par trois américains ordinaires. Cimino affirme qu'il a trouvé chez les gens qui sont allés au front et que l'on a souvent traité de brutes fascistes « beaucoup plus d'intelligence et de sensibilité à l'égard de ce qu'il se passe dans le monde » que les journalistes qui ont écrit sur la guerre. La scène où les geôliers Viêt-cong obligent leurs prisonniers américains ou sud-vietnamiens à jouer à la roulette russe a fait couler beaucoup d'encre quant à son authenticité historique. Pour ce qui est de Cimino et de son film, il s'agit, avoue le réalisateur, d'une invention

pure, afin de communiquer au public « la tension, l'expérience du combat », l'attente interminable qui suit un coup de feu. *Voyage au bout de l'enfer* obtint un immense succès critique et public, et cinq oscars dont celui du meilleur film et celui de la meilleure mise en scène.

Mars 2006. La suppression en 2005 du Commissariat Général au Plan et son remplacement par un Centre d'analyse stratégique a fait l'objet de peu de commentaires. Il y avait bien longtemps, depuis le départ du général de Gaulle et plus encore depuis la présidence Giscard que le Commissariat au Plan n'était plus grand chose en terme de pouvoir et surtout que le Plan n'était plus rien. En ce sens sa suppression met fin à une hypocrisie. Avec le nouveau Centre d'analyse stratégique, la nécessité de la fonction de prévision et de proposition stratégique n'est pas en cause. Mais nombre d'organismes l'assument déjà. Et prévoir l'avenir n'est rien si on n'a pas défini le souhaitable et au contraire l'inacceptable. C'est là le rôle du politique. La disparition du Plan au début des années 2000 a mis fin à une idée, le planisme, vieille de quelque 80 ans. Le planisme est surtout une idée de gauche à l'origine même si une certaine droite technocratique v a vite été sensible. En 1933, Henri de Man fait adopter par le Parti Ouvrier Belge le principe du Plan comme mode d'organisation et de direction de l'économie. C'est la naissance du planisme. En mai 1934, la CGT, - à l'époque le syndicat ouvrier de gauche non communiste, puisque étaient partis les communistes ayant créé la CGTU en 1922 -, adopte une proposition de « Plan du travail ». Dès 1932, le groupe « Révolution Constructive » qui évolue au sein de la SFIO, avec notamment Georges Lefranc, Maurice Deixonne (jeune agrégé de philosophie alors ami de Claude Lévi-Strauss qui nourrit ses travaux de ses remarques), Pierre Boivin (tous trois co-auteurs de Révolution constructive. Librairie Valois, 1932), adopte les thèses du planisme. L'idée de Plan échappe aux catégories de droite et gauche puisque la notion de Plan ne dit rien de son contenu. Le Plan peut mettre en priorité une politique de production de biens de consommation, ou d'armement, et même, à l'extrême il peut y avoir un Plan de croissance ou de décroissance. La principale cause de la mort du Plan est l'obsolescence en économie du cadre national. La deuxième cause est la démission des politiques. La troisième cause est le délitement social : un Plan suppose des partenaires, fiables et représentatifs. Des corps intermédiaires qui ne

soient pas que des lobbys comme le sont de nos jours la plupart des associations. Ce qui est inquiétant ce n'est donc pas la suppression du Commissariat au Plan ce sont les causes qui l'ont rendu inéluctable.

Seules les sociétés restreintes en nombre peuvent être des sociétés de démocratie directe (même si toutes les sociétés restreintes ne sont pas des sociétés de démocratie directe). L'historien Maurice Sartre rappelle que ces sociétés restreintes sont des sociétés du face-à-face (Histoires grecques, Seuil, 2006). Nous sommes passés des sociétés de face-à-face à des sociétés du dos-à-dos. Aucune société de masse ne peut rester strictement une société de face-à-face, mais une société de masse peut, et c'est souhaitable, se difracter au quotidien en une multitude de sociétés restreintes : on peut appeler cela du localisme, ou encore du communalisme, ou tout simplement l'enracinement. Dans une société de masse mais civilisée le face à face fait place au côte à côte. C'est ce qu'ont connu nos pères. Le côte à côte est une cohabitation avec des contacts humains régis par des règles, avec un respect des autres. On appelle cela le sens de l'espace public, ou encore la common decency, « sentiment intuitif des choses qui ne doivent pas se faire ». Cela consiste par exemple à ne pas écouter de musique dans le métro, à ne pas garder son sac à dos accroché au dos quand le métro est bondé, que tout le monde est debout et pressé les uns contre les autres. C'est un mélange de bon sens et de perception a minima (au moins) de l'existence des autres. La société du dos à dos que nous connaissons est le stade suprême, c'est-à-dire suprêmement décadent des sociétés de masse. C'est la société de masse sans l'espace public. Chacun se voit comme seul et gère sa sphère privée dans l'indifférence complète à son environnement humain. Cela contribue à produire et à entretenir une misère psychique de masse qui n'est pas sans lien avec le témoignage de Catherine C. relaté dans Le Monde du 12 novembre 2005, et qui a donné lieu à un bel article de Dominique Venner dans la Nouvelle Revue d'Histoire (janvier-février 2006). Le métro est un observatoire « idéal » de cette dégradation des mœurs. Elle touche toutes les races, mais elle ne touche plus toutes les classes pour une raison simple : au delà d'un certain niveau social, on ne prend plus le métro sauf exception. L'espace public par excellence, le métro qui était il y 60 ans l'espace de tous, a cessé d'être un lieu commun aux riches et aux

pauvres. Les très riches ne le pratiquent plus. Ainsi, ils ne voient plus une part majeure de la réalité sociale de notre pays.

Mars 2006. Yves Cochet, député Vert de Paris, défend l'idée d'une nécessaire « société de sobriété ». Enfin, un écologiste va au-delà du supplément d'âme et des pistes à vélo pour la ballade du dimanche. Car il faut bien dire que l'écologie des « Verts » a eu jusqu'ici deux fonctions objectives : démolir l'indépendance énergétique du pays par la lutte contre le nucléaire civil, démolir l'identité de la France par l'appel à une régularisation de tous les sans-papiers – ce qui équivaut à encourager de nouveaux mouvements migratoires. La société de sobriété ouvre à une nouvelle conception des choses : sortir du toujours plus de biens marchands pour aller vers un mieux-être et vers un lien social plus fort. On peut aussi parler de « société de frugalité », ce qui en effraiera beaucoup (cf. François Brune, « Pour une société de frugalité », in Casseurs de pub, la revue de l'environnement mental, novembre 2003). Cela fait plus d'un siècle que la question du choix entre la sobriété ou la fuite en avant a déjà été posée. C'était déjà le cas quand certains auteurs évoquaient la préférence moderne pour le court terme. Dès le début du XXème siècle, le philosophe américain William James (1942-1910) écrivait : « La caractéristique la plus significative de la civilisation moderne est le sacrifice de l'avenir au présent, et tout le pouvoir de la science est prostitué à cet effet ». Comme le dit pour sa part Ivo Rens, professeur à l'université de Genève, il est possible que l'alternative soit entre la décroissance ou l'effondrement. (« La fin du pétrole bon marché ? Effondrement ou décroissance de la civilisation industrielle? », Internet, janvier 2006).

Georges Brunon, Galerie Lee, Paris, avril 2006. D'une peinture, on peut attendre trois choses : une présence qui s'impose, l'affirmation de quelque chose du monde, l'ouverture à un mystère. Les deux premiers aspects sont au fond presque les mêmes : chacun est présent au monde non pas en tant qu'il est original, ou encore moins pittoresque (le pittoresque est souvent pitoyable), mais en tant qu'il est purement et simplement un reflet du monde, ou d'une force à l'œuvre dans le monde. Georges Brunon a une peinture présente à nous, présente au

monde, et ce par ses sujets qui se résument aux produits même, aux matériaux qu'il utilise. Georges Brunon affirme la matière, la vie en ses manifestations corporelles, gustatives, rocheuses, chimiques. Figuratif, Georges Brunon l'est rarement. Il peut l'être pourtant avec bonheur : voir ses dessins de cerf, autruche, vautour, etc. Mais même quand il ne figure pas d'objet, c'est la vie même des traces, des marques, des déchirures, des épanouissements, des métamorphoses, des naissances, des chairs du monde qu'il peint, qu'il malaxe, qu'il met au monde. Ses huiles sont sablonneuses et vivantes comme l'humus. Brunon conjugue les qualités de l'artiste qui sont aussi celles de l'essayiste : vitesse, mouvement, concentration ou encore sens de la décision, car la concentration d'esprit n'est autre que la conséquence d'une décision, d'un parti – comme on parle d'un parti architectural – initial. La conjugaison de ces trois qualités demande la mobilisation d'une singulière énergie : énergie de don, énergie de rassemblement, énergie d'élagage. Par la conjugaison de ces qualités, Georges Brunon est « l'esprit qui souffle sur la glaise », un esprit qui se matérialise en une oeuvre tellurique et démiurgique.

Il faut essayer d'être fidèle à l'enfance. « Qu'importe ma vie ? je veux seulement qu'elle reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus » écrit Georges Bernanos (*Les Grands Cimetières sous la lune*). Qu'est-ce que l'enfance ? C'est attendre beaucoup du monde. Et inévitablement, c'est attendre beaucoup de soi (suivre la pente noble de l'enfance). L'enfance est le temps des grandes espérances et aussi des grandes déceptions. On meurt toujours de son enfance.

Au XVIIIème siècle, Johann Gottfried Herder (1744-1803) pensait que « l'école doit être un jardin et non une prison ». Ce projet reste nécessaire, l'école doit être un lieu où on cultive ses facultés. Elle ne doit pas se réduire à ce qui est scolaire non plus qu'à ce qui est utile – et qui ne le sera peut-être plus demain. Ce qui est utile c'est de se trouver soi-même, de comprendre ainsi à quel point il est nécessaire de consacrer parfois temps et énergie à de l'« inutile ».

Le journaliste et historien allemand Sebastien Haffner (1907-1999) a dit un jour que « l'Allemand des années trente manquait de race ». Ce propos complexe n'est sans doute pas faux, et ne devrait pas être réservé aux Allemands. L'homme du monde moderne manque de race, au sens de traditions, de modèles de vertu qui soient incontestables, et de valeurs non négociables. En outre, le monde moderne rend difficile de faire de la politique noblement, ce qui explique que les peuples tendent, en ce qui concerne leur éléments sains, à être apolitiques, c'est-à-dire à laisser les autres faire de la politique pour eux. L'Allemand des années trente n'avait pas le monopole de ce « manque de race ». Ce qui est certain c'est que le « manque de race » rend vulnérable aux totalitarismes

« Stupéfiante consommation ». Par ce titre le journaliste Erwan Desplanques montre que la consommation est une drogue, un stupéfiant au même titre que d'autres. Le philosophe Bernard Stiegler parle de son coté de « shoot consommatoire », corollaire d'un « désespoir ordinaire » dont, à mon sans, Pasolini a été un des premiers à voir les formes modernes d'éclosion et d'installation. Il y a un parallèle à la misère de masse. Ce parallèle à la misère de masse, c'est ce que Stiegler appelle « l'obésité culturelle » des élites. Cette obésité culturelle, cette hyperconsommation (la dernière exposition « à voir », le dernier film « à voir » …) produit un état d'hébétement et empêche de hiérarchiser ce qui vaut quelque chose et a du sens.

François Bégaudeau, auteur du roman *Entre les murs* (2006) est professeur de français dans un collège. Il remarque avec justesse que les jeunes ont « une économie de la parole dont le but ultime n'est pas de dire la vérité mais d'avoir le dernier mot » (*Télérama*, entretien, 15 mars 2006, p. 43). On ne comprend de fait pas grand chose aux jeunes si on néglige cela. Nous sommes évidemment très loin de la conception socratique de la vérité et du rapport entre les hommes qui s'établit dans le commerce des idées. On connaît le mot de Socrate : « Si tu me convainc que j'ai tort et que tu as raison, tu seras mon ami ». La

conception moderne est plutôt : « J'aurais raison même au prix de faire de toi mon ennemi ».

« On voit qu'un ami est sûr quand notre situation ne l'est pas » dit Cicéron. C'est tout dire avec élégance et drôlement.

Idéologie, messianisme, consolation et religion. Ces notions sont interactives. Nietzsche avait observé en son temps : « La légère décrue du christianisme s'accompagne d'une crue du socialisme ». De nos jours, la fin de l'espérance socialiste d'un monde meilleur sur terre fait le jeu des consolations monothéistes en vue d'un monde de l'au delà, mais aussi fait le jeu des consolidations morales (diffusion de « pack de morale » prêt à l'emploi par les religions). Michel Onfray écrit : « La fin du socialisme – rouge sang totalitaire, rose bonbon social-démocrate - comme occasion de téléologie déplace le désir de messianisme sur le terrain religieux » (préface d'octobre 2005 à son livre La sagesse tragique. Du bon usage de Nietzsche, Biblio-Le Livre de Poche, 2006). Naturellement cette spiritualité consolante et de l'au-delà dénude le monde de son sacré. C'est en ce sens que l'on peut comprendre le propos de Jean-Luc Nancy: «Le monothéisme est en vérité l'athéisme » (La déclosion. Déconstruction du christianisme I, Galilée, 2005, livre dans lequel Nancy essaie de déclore la métaphysique telle que le christianisme l'a selon lui enfermé). C'est au contraire en retrouvant la part du sacré présente dans le monde que la terre redeviendra habitable, c'est-à-dire un lieu de séjour pour l'homme.

En 1950, Aimé Césaire écrivait : « Je vois bien que la colonisation a détruit les admirables civilisations indiennes et que ni Deterling, ni Royal Dutch, ni Standard Oil ne me consoleront jamais des Aztèques et des Incas ». Il poursuivait : « On me parle de progrès, de 'réalisations', de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au dessus d'eux-mêmes. Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, des cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties,

d'extraordinaires possibilités supprimées ... » (Discours sur le colonialisme, éd. Présence africaine, 1950). Cet écrivain co-inventeur de l'idée de négritude, hostile à l'assimilation et à l'européanisation, se définissait lui-même comme un « nègre fondamental ». Il disait aussi : « Le monde dans lequel nous vivons est un monde menteur. Mais il y a un être en nous qui est là, il faut le trouver, le chercher, et lui permettre de s'exprimer. C'est la poésie qui m'a permis ça. Je ne sais pas exactement ce que je pense, et d'un coup c'est le poème qui me le révèle. Elle est là, l'explosion... » (entretien, *Télérama*, 15 mars 2006, p. 14). L'Afrique est pour Aimé Césaire moins une terre d'origine historique supposée des Noirs qu'un mythe de ressourcement et d'appropriation de soi. Il dit : « L'Afrique ne signifie pas seulement pour nous un élargissement vers l'ailleurs, mais approfondissement de nous-mêmes ». De la devise républicaine, il dit : « Liberté ? Oui. Egalité ? A peu près. Fraternité ? Difficile à réaliser. Mais il y a un mot qui est oublié : le mot identité. » (Télérama, ibid.). Ces propos définissent une position anti-moderne – que l'on pourrait qualifier de « réactionnaire » au sens étymologique - ou encore de « révolutionnaire-conservatrice » - une position qui se heurte à l'esprit post-moderne qui valorise non plus la négritude mais le métissage (et la « créolité » s'agissant des Antilles). Or, ce n'est pas tant une pureté ethno-raciale que défend Césaire qu'une authenticité. Et c'est au fond entre une certaine manière d'être et le nihilisme qu'il nous faut choisir et que Césaire nous invite à choisir, opposant à sa façon la hauteur poétique au marécage du nomadisme et de l'Occident consumériste. Contre l'Occident qui transforme les hommes en larves, il s'agit d'affirmer la singularité des peuples et leur nécessaire enracinement dans une terre. Une terre, un peuple : cela ne suffit pas mais c'est un point de départ nécessaire. Ou, si on préfère, c'est l'objectif ultime de la démarchandisation du monde.

Le poète Jean Follain (1903-1971) disait : « La circulation oblige à faire attention ; or l'attention tue la flânerie ». « ... dans les champs de son enfance éternelle, le poète se promène qui ne veut rien oublier ».

Le film A tout de suite, de Benoît Jacquot, sorti en 2004, est un éloge du « juste laisser vivre ». Il s'agit de la chronique de l'errance d'une jeune fille rêveuse des années 70, jeune fille délaissée par des parents froids, et affairés à de bourgeoises occupations. La jeune fille suit l'homme qu'elle aime, un voyou en fuite, dans diverses villes étrangères suite à un hold-up qui a mal tourné. Elle le perd, le cherche, est seule et désemparée. Elle fait des rencontres, parfois au bord du risque, souvent plutôt bonnes (une belle scène érotique avec deux garçons). Ses parents finissent par aller la chercher. Fin de la parenthèse initiatique, dangereuse, secrète, magique, transgressive, toujours au bord de l'angoisse et frôlant parfois la panique sans y glisser irrémédiablement. Le film est tourné en noir et blanc, et en numérique, avec une utilisation de la caméra à la fois légère, fluide et précise. Il offre une image superbe, un scénario volontairement épuré et centré sur le désarroi initial auquel succède un « juste laisser vivre » de cette jeune fille (Isild Le Besco). Benoît Jacquot a été assistant de Marguerite Duras sur India Song et une continuité de style se manifeste. Dans L'Humanité, Jean Roy a écrit avec justesse: « Une oeuvre contemporaine qui semble sortir de boîtes où elle aurait sommeillé trente ans intacte, miraculée et miraculeuse ».

Avril 2006. De l'importance des facteurs non marchands dans la vie sociale. Le Contrat Première Embauche pour les jeunes de moins de 26 ans le montre : les éléments d'amour propre jouent un rôle central dans la vie sociale et politique. Avec ce contrat c'est, dit Philippe d'Iribarne, « l'imaginaire de la domesticité qui resurgit ». « Le thème de l'humiliation, poursuit-il, a été également très présent lors des événements qui ont touché les banlieues cet automne [2005] » (entretien, Télérama, 22 mars 2006, p. 23). Face à cela il ne suffit pas de dire, comme la droite, « les meilleurs s'en sortiront et les autres seront maintenus en survie par des aides sociales », ni, comme la gauche, « avec l'éducation, tout le monde s'en sortira » (vieux mythe égalitaire car ce ne sont pas tant seulement les compétences qui sont inégalement réparties mais plus encore les énergies et les réserves de volonté ; or, la volonté est tout). Ce qu'il faut remettre en question et que la gauche, dans son immense majorité ne veut pas faire c'est la mondialisation qui ne fait qu'un avec l'universalisme (alors que je crois à l'universalité de certaines valeurs mais non à l'universalisme comme

horizon souhaitable des peuples puisqu'il signifie leur disparition). Ce qu'il faut aussi remettre en question et que la droite n'entend aucunement remettre en question, c'est la sacralité du marché consacré par le traité fondateur de ce qui est devenu l'Union européenne, à savoir le traité de Rome du 25 mars 1957 qui instaure la concurrence comme « valeur » de l'Europe, qui était alors la Communauté Economique Européenne (CEE). C'est ce postulat même de la libre concurrence comme règle sacrée qui a été rejeté par 55 % des français lors du référendum de mai 2005. « Le marché doit être cadré » indique Philippe d'Iribarne (ibid.). Sans cela il n'y a plus de République possible au sens d' institutions qui concourent au bien commun et sont sous le contrôle du peuple.

« Il faut du temps pour devenir jeune » disait Picasso. Il n'est jamais trop tard pour (re)devenir jeune et il faut s'en réjouir.

Mars 2006. Richard Castera, dans un rapport issu de l'Inspection générale de l'administration (IGA), et dont Le Monde publie des extraits (17 mars 2006) indique à propos de la prétendue politique d' « immigration choisie » de M. Sarkozy, que, selon les auteurs du rapport, «''l'immigration choisie'' ne se substituera pas à l'immigration "subie", elle risque au contraire de créer une vague supplémentaire d'entrée d'immigrés qui ne seront pas à l'abri du chômage ». M. Richard Castera indique que la France doit prendre acte du fait que ses capacités d'accueil ne lui permettent pas d'intégrer dans de bonnes conditions le flux migratoire qu'elle admet chaque année - plus de 160 000 personnes en 2004 selon ses estimations. Chaque année, rappelle l'auteur du rapport, plus de 100 000 étrangers se présentent sur le marché du travail. A l'immigration pour motif professionnel - 11 400 personnes en 2004 -, s'ajoutent les immigrants pour motifs familiaux disposant d'un titre de séjour les autorisant à travailler. L'auteur du rapport, estimant que les capacités d'accueil de la France sont « saturées » notamment en matière de logement et d'emploi, affirme que la France doit « réduire, au moins pendant quelques années, le flux des personnes entrant sur son territoire » (Les Echos, 20 mars 2006). « Faute de quoi, indique M. Castera, elle [la France] s'expose à de nouvelles explosions comme celle

qu'elle a connue en novembre dans les banlieues ». Un constat lucide du péril de l'immigration mais qui ne dit mot de la stratégie des milieux patronaux visant à transformer toujours plus le rapport de force capital-travail au détriment des salariés en maintenant un chômage de masse et la présence d'une population corvéable à merci et sans repères politiques ni tradition de lutte sociale.

« Les revues, c'est comme les autobus : on les utilise tant qu'on en a besoin, puis on en descend » écrivait Ernst Jünger. C'est dire la valeur des revues et leur rôle indispensable.

De Wittgenstein à Christian de la Mazière. Wittgenstein dit : « Nous attendons à tort une explication alors que c'est une description qui est la solution de la difficulté ». De fait, bien décrire est une tâche sousestimée. C'est ainsi qu'un bon journaliste apporte souvent beaucoup plus à la compréhension, qui n'est pas l'explication, parce qu'elle est beaucoup plus que cela, qu'un mauvais spécialiste de sciences humaines ou qu'un mauvais théoricien. Exemple : l'ethnologue Pascal Dibie indique, au vu de sa vie dans son village de Bourgogne, à Chichery, « on ne peut plus épandre du fumier sans l'obligation de le recouvrir de terre sous 24 heures. Son odeur ne fait plus partie de la campagne. Et certains aimeraient voir disparaître les cloches de l'église ... » (Le Nouvel Observateur, 6-12 avril 2006, p. 108). Des propos descriptifs qui en disent plus que bien des thèses de sociologie sur la fin des campagnes. Le bon journaliste, notait Christian de La Mazière « s'attache au futile pour mieux débusquer la gravité du quotidien » (Révolution européenne, juin 1989). Il disait aussi : « C'est pour cela que j'ai aimé le journalisme : éprouver la sensation d'être en prise sur une partie de l'opinion, provoquer des réflexions, des réactions, des échanges. C'est la vie même, l'esprit de la démocratie tel que je l'entends, c'est-à-dire la libre expression au sein d'un forum dont nul n'est exclu ». De la Mazière penseur de la démocratie ? Oui : ce qui fait le charme du monde ce sont ses paradoxes.

9 avril 2006. Italie. Elections législatives d'avril 2006. Le passionnant écrivain Claudio Magris a signé un appel à voter pour la (fragile et hétéroclite) coalition qui peut renverser Berlusconi. Ce dernier, sorte de Bernard Tapie transalpin n'a pas ma sympathie. Claudio Magris a un grand mérite : ne pas diaboliser l'adversaire. Il écrit : « ... c'est à la gauche que je m'adresse en priorité. Pour lui dire qu'il y a des gentilhommes, des libéraux de bonne foi dans le camp Berlusconi. Et que c'est à eux gu'elle doit parler maintenant. Qu'elle ne doit en aucun cas les traiter comme des personnes négligeables. (...) La gauche doit trouver un langage que ces gens puissent entendre, car il y en a beaucoup parmi eux qui sont dignes et de bonne foi. La gauche doit tenir un langage d'unité et non de guerre, de cohésion et non de criminalisation. Si son but est de sortir le pays de l'ornière » (Le Nouvel Observateur, 6-12 avril 2006, p. 38). Voilà un langage qui tend à prouver que les Italiens sont plus civilisés que les Français. 11 avril 2006. Une chose est sûre : ce qui est rend l'Italie difficilement gouvernable n'est pas la réforme électorale de la coalition Berlusconi attribuant 50 % des sièges à la proportionnelle au lieu de 25 % auparavant, et introduisant automatiquement 55 % des sièges à la coalition arrivée en tête. Bien au contraire. Les particularités du mode de scrutin donnent même une majorité de sièges à la gauche au Sénat avec moins de voix que la droite. Ce qui a manqué de rendre l'Italie ingouvernable c'est le fait qu'il n'y a pas, contrairement à la France, de hiérarchie entre la Chambre des députés (chambre basse) et le Sénat (chambre haute). Il faut en Italie pour gouverner avoir la majorité dans les deuxe chambres

9 avril 2006. Nous sommes à la veille des élections législatives en Hongrie. A divers égards il est possible qu'elles préfigurent une nouvelle donne en Europe. Explication. Le « Parti socialiste » est dirigé par un ancien communiste devenu chef d'entreprise, Ferenc Gyurcsany. Celui-ci a multiplié les privatisations et souhaite aller plus loin encore dans cette voie. Son opposant, le Fidesz, dirigé par Viktor Orban, ancien opposant au pouvoir communiste et à l'occupation russe, se dit conservateur mais lutte contre les privatisations à tout crin, s'inquiète du poids excessif des multinationales, s'engage à une grosse revalorisation des retraites pour éviter la misère des vieux. Une gauche

ultra-libérale contre une droite néo-conservatrice, nationale et sociale ? Cela serait monter la voie d'une mutation de la vie politique.

Avril 2006. Transmettre pour innover. C'est le sous-titre de la revue *Médium* dirigée par Régis Debray. Cela permettra, espérons-le, de comprendre que « la fin de notre monde n'est pas la fin du monde ».

Jean-Michel Palmier (1944-1998) a été l'un des esprits les plus attachants du demi-siècle écoulé. Auteur de travaux sur l'expressionnisme, sur Heidegger, sur Jûnger, il est mort en préparant un essai sur Walter Benjamin. Jean-Michel Palmier est l'auteur (« est » et non « était » car même disparu on reste un auteur – en quoi l'écriture confère la seule immortalité qui vaille) d'un admirable *Berliner requiem* (Galilée, 1976 et republié sous le titre *Retour à Berlin*, Payot, 1989). Ce livre fait écho au magnifique *Enfance berlinoise* de Walter Benjamin, livre en tout point attachant, lumineux, généreux, subtil (*Sens unique*, précédé de *Enfance berlinoise*, 10/18, 2000).

Surprenant. Un livre est paru en France et en français avant la sortie de l'édition originale en anglais et à destination du public américain et anglophone : il s'agit de J. Robert Lilly, La face cachée des GI's. Les viols commis par des soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale (1942-1945), Payot, Paris, 2003. L'importance de l'enquête historique – qui ne couvre pourtant pas l'ensemble des crimes de guerre des Alliés – explique cela. Mais aussi les intérêts idéologiques en jeu : pour les magnats de l'oligarchie politico-financière américaine, il convient de continuer de mentir au peuple américain et de garder l'alibi de la bonne conscience. Pas seulement pour le passé mais pour le présent et l'avenir. Conséquence, le livre a été refusé par les éditeurs américains (cf. Libération, 2 juillet 2004). Sur ce sujet on visionnera le documentaire d'Alain Moreau et Patrick Cabouat, La face cachée des libérateurs, France 3, 24 mars 2006, et sur d'autres crimes barbares des Alliés, on peut lire parmi bien d'autres l'article d'Armelle Thoraval, « Quand Londres torturait des Allemands », sur l'existence de centres de torture installés en Allemagne à partir de 1945 par les Britanniques, centres destinés aux supposés hitlériens et très vite aussi aux supposés communistes (*Libération*, 4 avril 2006).

Christian de La Mazière, *Le rêveur casqué*, éd. de Fallois, 2003. L'auteur, né en 1922, décédé le 15 février 2006, avait beaucoup appris de la vie, et de la guerre sans doute, et des femmes certainement. Son sens de la fidélité « qui est la plus belle des vertus » était grand. Fidélité non point tant à des idées qu'à des choix faits en des circonstances bien précises. Fidélité à un chemin et à ceux rencontrés sur ce chemin. La fidélité ne se divise pas. Si Christian de la Mazière pouvait être fidèle au souvenir de la jeune juive rencontrée peu de temps après sa sortie de Clairvaux c'est aussi parce qu'il était capable d'être fidèle au souvenir de ses camarades de la Division Charlemagne. C'est une vérité paradoxale pour les cerveaux de buffle des temps actuels. Christian de la Mazière disait encore : « Tout ce qui nous importe vraiment, tout ce qui compte et fait le vrai prix de la vie, relève du don pur et simple ».

« Attendre l'inévitable sans y penser » écrit quelque part Jean Prévost. Chacun aura compris ce dont il est question.

Nietzsche dit : « Je suis belliqueux, mais je n'attaque que les causes victorieuses ». On peut toutefois espérer que les causes victorieuses ne le restent pas indéfiniment.

On connaît la formule du poète Romain – qui était au vrai plutôt de la région de Naples - Horace. « Carpe diem, quam minimum credula postero » ce qui veut dire : « cueille le jour sans te fier le moins du monde au lendemain » (Quintus Horatius Flaccus, né en 65 av. JC, Ode I-XI, Carpe Diem). Dans le contexte du poème le sens est très nettement que nous sommes dans la main des dieux. Il n'est pas question de ne

penser qu'à jouir. Au delà de cela, on peut l'interpréter en notre époque par l'irresponsabilité. On peut l'interpréter aussi, à l'inverse, par un comportement tel que nous pouvons toujours mourir demain et qu'il importe de bien vivre notre dernier jour.

Avril 2006. Peu de semaines après la mort de Christian de La Mazière, l'écrivain et critique Jean Mabire lui consacrait un article. Celui-ci se terminait par ces mots : « Maintenant que tu es mort, Christian, ne marche pas trop vite. Attends-moi! ». Deux semaines plus tard. Jean Mabire mourrait.

« Tout ce qui est grand se dresse dans la tempête. » Platon, *République*, 497d, 9. A l'inverse on doit aussi noter que les époques molles n'empêchent plus personne de se vautrer dans la médiocrité qui menace chacun d'entre nous.

La citoyenneté se distingue de plus en plus de la nationalité et, plus largement, des identités. En soi, une articulation de la nationalité et de la citoyenneté sans confusion est possible. La Rome antique l'a montré. Les Etats-Unis d'Amérique actuels le montrent aussi d'une certaine façon. En France l'articulation entre les deux ne se fait pas. Le modèle français est l'assimilation. L'invention d'autre chose extrêmement difficile. Surtout on ne peut assimiler ou intégrer j'entends par là une intégration communautaire telle que celle des Arméniens qui a concilié maintien de l'identité et francisation – sans fierté nationale. La repentance perpétuelle, les excuses sont un obstacle rédhibitoire à l'intégration. Il est ainsi aberrant que la France cherche à signer un traité d'amitié avec un Etat algérien qui l'accuse de génocide concernant la colonisation française alors que la population en Algérie en 1830 était de quelque 2 millions d'habitants (et 2.310.000 au recensement de 1856) et de douze millions en 1962. L'accusation de génocide de la France en Algérie est une imposture. Si un peuple n'exige pas que les gens qui viennent chez lui le respectent, aucune intégration n'est possible.

Le dessinateur, sculpteur et peintre Hans Bellmer (1902-1975) est une des figures les plus attachantes de l'art du XXème siècle. Belmer est d'origine silésienne, proche de l'est slave et cela n'est peut-être pas sans rapport avec son sens de la démesure. Pendant sa jeunesse étudiante, il se lie à George Grosz. Souvent qualifié de surréaliste, mais bien plutôt expressionniste, Hans Bellmer a produit une œuvre à la fois raffinée et dépouillée, onirique, audacieuse, renouvelant l'érotisme par la recherche de l'invention de la figure de nouveaux désirs charnels. Son œuvre érotique est pleine de fantasmes, bien dans la veine de sa première époque de création : les années 20. Il est bien évident qu'une telle œuvre n'aurait plus d'espace aujourd'hui, étant entendu qu'il n'y a plus de place pour les fantasmes, puisqu'ils sont tous possibles et tous montrés. Le démiurge Bellmer travaille avec ampleur, élan et, en même temps avec un sens du détail dans l'esprit des miniatures telles celles à la pointe de métal que pratiquait Dürer. C'est son paradoxe et sa force. A partir de 1933, Hans Bellmer s'est attelée à la construction d'une Poupée de taille réelle (1934), support de combinaisons corporelles et érotiques, argument pour mettre en mouvement le fantasme sexuel masculin classique de soumission de la femme. Cet aspect n'est toutefois pas le seul qui le préoccupe. La mécanisation des êtres et du monde est aussi un des thèmes de Hans Bellmer. C'est à cette époque qu'il réalise La machine armée en état de grâce (1937), peu de temps avant de quitter l'Allemagne, en 1938. Hans Bellmer s'est inspiré pour certaines de ses dernières œuvres de sa compagne elle-même artiste Unica Zürn (1916-1970), – ainsi pour son superbe *Unica ficelée* (1959). Gravement malade mentalement, Unica Zürn se suicidera en 1970. Audelà d'une érotomanie qui magnifie le corps tout en lui imposant en de multiples contorsions, Hans Bellmer a pensé avec des décennies d'avance l'homme-prothèse qui est sans doute notre devenir (exposition Centre Georges Pompidou, avril-mai 2006).

Une définition du rebelle. Alessandro Barrico écrit : « Il y a toujours une portion d'humanité qui n'est pas d'accord, qui se révolte contre l'inertie avec laquelle la majorité adopte les slogans que quelqu'un

d'autre leur a inventés ; ce sont les rebelles » (*Petit livre sur la globalisation et le monde à venir*, Albin Michel, 2002).

Préface de Michel Marmin au Front du cachalot

Pierre Le Vigan est un penseur sensuel. La profondeur de ses vues tient d'abord au fait que ce sont précisément des vues, c'est-à-dire qu'il n'avance rien qu'il n'ait personnellement senti, éprouvé, expérimenté. Le lecteur sera d'ailleurs frappé par l'importance que le corps occupe dans ses carnets. Le corps, avec ses grâces et ses disgrâces, ses joies et ses douleurs, Pierre Le Vigan en est l'arpenteur le plus tenace et le plus généreux que je connaisse. Car le corps, ce n'est évidemment pas seulement celui des femmes, dont il parle au demeurant avec tendresse, respect, et une sûreté dans le coup d'œil que l'on aimera à qualifier de picturale ; c'est aussi le corps des sociétés humaines qu'il ausculte avec l'instinct quasi infaillible de ces vieux médecins de famille qui diagnostiquaient trop bien les maux pour ne pas se méfier des remèdes !

Pierre Le Vigan se garde des solutions toutes faites, que ne proposent jamais que ceux qui ne voient pas les problèmes. Les problèmes, Pierre Le Vigan, lui, les voit, dans leur complexité, leur irréductibilité, leurs contradictions : c'est ce que Péguy appelait être fidèle au réel. Dans une ère, la nôtre, où les réalités tendent à s'effacer derrière leurs simulacres, cette capacité à les remettre au premier plan est une qualité rare, et énorme, parce que, comme le dit César dans **De bello civili** [la Guerre Civile], « nam plerumque in novitate rem fama antecedit »*. Pierre Le Vigan n'est pas impressionné par **fama** **, mais par **res** ***!

Penseur sensuel, penseur réaliste. Mais pour voir le réel, encore fautil avoir de bons yeux, un bon angle de vue. En philosophie comme en art, le regard est d'abord une question de rectitude, donc de morale. Si Pierre Le Vigan n'est pas à proprement parler un «moraliste», il est assurément un philosophe moral. Il dit les choses, non avec la hantise de l'erreur, mais du mensonge, celui-ci étant infiniment plus grave que celui-là. L'erreur est humaine, le mensonge est inhumain. C'est pourquoi le lecteur s'accordera toujours avec Pierre Le Vigan, même dans l'erreur si jamais elle advient.

MM

^{* «} Généralement, le bruit que fait un événement impressionne beaucoup plus que l'événement même » (traduction de la collection de la Pléiade). Littéralement : « Car souvent lors d'un événement nouveau la renommée l'emporte sur la réalité. »

^{**} les « on dit », bruits rapportés. Aujourd'hui on dirait : la médiatisation des faits.

^{***} la chose même.

Avant-propos de l'auteur au Front du cachalot

Ce livre regroupe des carnets portant sur des sujets très variés. Pourquoi les avoir réunis sous le titre « Le front du cachalot » ? Par allusion à un célèbre roman. Dans *Moby Dick*, l'écrivain américain Herman Melville met en scène le duel entre un capitaine de navire et un cachalot ('sperm whale') dont le nom est précisément Moby Dick ('dick' désignant en argot anglais le pénis). Le narrateur est Ismaël, un orphelin, un sans père, un être incréé. La mer est dans *Moby Dick* un espace mythique, comme la « prairie » américaine. Au-delà de l'immensité, c'est l'immense même.

L'œuvre d'Herman Melville illustre au plus haut point le fait que l'écriture est un mouvement de dévoilement jamais abouti, qui découvre les choses en même temps qu'il les recouvre. L'écriture est une *aletheia* (exactement une négation de l'oubli, donc l'oubli de l'oubli).

Dans *Moby Dick*, le front du cachalot est comme la figure de proue sculptée sur les navires. Tel le front de Caïn, le front du cachalot porte des signes divins.

« Cain. - Que veux-tu faire de moi ?

L'ange. - Poser sur ton front la marque

Qui t'absoudra des actes terribles que tu as commis.

Cain. – Non, que la mort me frappe! » (Caïn, par Lord Byron, 1821).

Ainsi, le front du cachalot est tel le front de Caïn tandis que sa nageoire émergeant de l'eau « fait office d'instrument d'écriture et joue le rôle d'un stylet dont la pointe aiguisée déchire la surface marine » (Béatrix Pernelle). Pour nous comme pour Ismaël (ou Ishmaël), être au monde, c'est essayer de « déchiffrer le terrible front chaldéen du

cachalot ». C'est pourquoi le front du cachalot constitue l'emblème de ce livre.

Ces « carnets » ont été rédigés de 2001 à 2008. C'est un peu l'équivalent d'un carnet de croquis pour un dessinateur ou un peintre. On y trouve l'ébauche d'articles plus longs qui ont parfois été écrits, ou non, et bien des incises brèves ou citations. Le registre des carnets n'est pas tout à fait celui d'une chronique. Il y entre plus de liberté. Dans une chronique, il est difficile de ne pas parler d'évènements que tout le monde trouve marquants. Or, je ne commente pas systématiquement ce qui pour beaucoup a été important. Il n'y a pas dans les carnets une contrainte de régularité comme il en existe pour la chronique dans un journal hebdomadaire (comme La paille et le grain, 1975, chroniques de François Mitterrand dans L'Unité). Le carnet est de l'ordre d'un bloc-notes. C'est donc un bloc-notes sur des sujets épars que je propose à la lecture d'esprits que j'imagine curieux, buissonniers, mais aussi épris d'une certaine rigueur. Car l'écriture foisonnante n'est pas le contraire, je l'espère, d'une écriture exigeante quant à l'importance des sujets abordés, voire quant à la forme.

Peu de temps après avoir commencé l'écriture de ces carnets, Michel Marmin m'a proposé d'en publier une page régulièrement dans *Eléments*, le magazine de la « Nouvelle droite ». De là est venue la publication d'extraits choisis selon des critères à vrai dire peu définis, si ce n'est une certaine variété, et parfois un minimum de rapport avec l'actualité des idées et des faits. Je faisais une première sélection et au sein de celle-ci je laissais à Michel Marmin le travail d'effectuer un dernier tri. Ces carnets sont donc moins une chronique, même si ils ont connu une parution régulière, qu'une sélection faite dans une masse de notes nettement supérieure à ce qu'*Eléments*, magazine trimestriel, pouvait publier.

Ces carnets ne sont pas non plus exactement un journal. Ce dernier genre peut être bien entendu très intéressant. Il mêle la météorologie de l'âme et, dans le meilleur des cas, des réflexions qui nous engagent tous. Un journal peut bien sûr être philosophique, tel celui de Bruce Bégout. Le principe du journal comporte toutefois une dimension intime que l'on ne retrouvera pas dans ces carnets. Certes, la simple évocation de thèmes et d'angles d'analyse dit quelque chose, en filigrane, de l'auteur. On met toujours de soi-même dans l'écriture – et même dans

des considérations « théoriques », et d'ailleurs dans ce cas souvent plus qu'on ne le souhaiterait.

Constatons donc que ces lignes s'approchent d'un journal non intime (extime dit Michel Tournier) : c'est justement cela que l'on appelle des « carnets ». Ces lignes ont toujours été écrites dans l'intention de parler aux autres. Si c'est une auto-analyse ce ne l'est certainement pas dans un sens individuel, et ce n'est aucunement volontaire, mais c'est peut-être dans le sens d'un ''nous''. Comment sommes-nous dans ce monde ? Comment nous comprenons-nous dans ce monde ? Telles sont les questions qui n'ont cessé de me guider. On verra ainsi que si j'ai abordé bien des thèmes, j'avais toujours une boussole, une étoile, et peut être un dieu. « J'aime les écrivains qui n'écrivent pas pour eux » disait Jean Mabire. C'est ainsi que j'entends les choses.

J'ai essayé, dans ces carnets, d'être précis. Ce n'est pas la même chose qu'être juste. Ce n'est pas toujours la même chose non plus que d'être nuancé. C'est la forme forte, affirmative, généreuse, de la nuance. « Nous pensons à travers les mots et mal nommer les choses ajoute au malheur du monde » disait Albert Camus. Inutile d'en rajouter. Si le lecteur juge que j'ai pu le faire, qu'il soit clair que c'est par mégarde!

Les notes que l'on lira rassemblées dans ce livre sont présentées dans l'ordre de leur écriture, de fin 2001 à l'été 2008 (elles se poursuivent d'ailleurs). Il eut été possible de les regrouper par thèmes mais cela n'aurait sans doute pas emporté la conviction du lecteur. Pourquoi ? Le plus difficile n'aurait pas été de définir un certain nombre de thèmes : le travail, l'amour, la sexualité, la politique, le libéralisme, les « bo-bo » (bourgeois-bohème), la gauche, la droite, l'idéologie des droits de l'homme, la dépolitisation... D'autres sujets encore. Mais ils sont abordés sous forme de brèves, d'images, de scolies (strophes, notes, souvent lyriques ou poétiques), d'incidentes (que les linguistes appellent parfois « constructions parenthétiques » – entendons par là « en forme de parenthèse » !).

Le lecteur sera donc invité à un « ragoût », – qui veut dire « raviver le goût », en d'autres termes, faire mieux sentir ce que l'on sent, ou que l'on voit d'habitude sans y penser –, un ragoût de commentaires sur les livres et la vie et les arts, une fricassée d'humeurs, de fureurs, de portraits et parfois de fantaisies. Surtout, ce qui fait, selon les cas, que

ces carnets sont de fureur ou de jubilation, et parfois de jubilation d'être en fureur, ou en fureur de jubiler, c'est l'enchevêtrement de ces thèmes, de tous ces thèmes, dont seuls quelques-uns ont été évoqués, aussi divers soient-ils : l'essentiel dans beaucoup de choses, c'est l'entredeux.

Ma thèse principale, c'est que tout se répond. Tout répond à tout. Tout est en correspondance avec tout. Tout répond à tout et tout retentit sur tout. Ainsi, et par exemple, l'extrême autocontrôle des relations sociales (l'obligation de courtoisie, pas un mot plus haut que l'autre) répond à la grande violence du monde du travail, de ses licenciements arbitraires, de ses délocalisations brutales, de son hypocrisie magistrale. Ma thèse, c'est que la fragilité des liens sociaux (dans une certaine mesure bien sûr; ce qui fait système ne se réduit pas pour autant à la mise en système) répond à l'exigence libérale de fluidité qui s'exprime dans le monde du travail où les ressources humaines sont jetables car considérées comme renouvelables. La fragilité des liens amoureux, amicaux, sociaux répond à cette exigence de fluidité qui s'exprime aussi dans le domaine des objets (on les jette, on ne les répare plus), dans l'exigence de performance (on ne garde que ce qui est « au top », les collaborateurs d'une entreprise, les amis, les amants, les ordinateurs portables).

Autre exemple: l'individualisme répond à la crise de la représentation. On ne croit plus à la capacité du politique de changer l'avenir, on ne croit plus à la médiation du politique, chacun se replie ainsi sur sa sphère privée. La crise des identités collectives à grande échelle, celle qui se constituaient en « grands récits » (celui des Chrétiens, des progressistes marxistes, des nationalistes, etc) se traduit maintenant par les identifications à des tribus, comme l'a bien analysé Michel Maffesoli, mais sans que cela n'amène l'émergence de nouveaux corps politiques.

Dans le domaine de l'art, l'esthétique directement figurative, après avoir épuisé ses capacités créatives, s'est sabordée au profit de l'abstrait. Ce qui répond à cela est la redécouverte d'autres formes de figuration, qui vont chercher à exprimer directement la matière, les forces primordiales, le chaos (Georges Brunon), ou encore, par exemple, l'éternité d'une présence affrontée aux différentes lumières du jour et de la nuit (ainsi les façades de l'hôtel des Roches Noires de Jean-

Baptiste Sécheret). Correspondance encore. La « misère du monde » dont a parlé Pierre Bourdieu est à la fois une misère dans le monde et une misère de ce monde, capitaliste et bourgeois, qui exclut comme jamais, qui crucifie les âmes comme jamais, qui prostitue les valeurs comme jamais. La misère de ce monde est la somme de nos propres misères individuelles. Mais il y a un autre monde déjà-là, qui est le monde de la critique déjà agissante dans le monde d'ici, qui est le monde de la révolution des façons de voir qui déjà révolutionne quelque chose dans le monde d'ici. Marcel Gauchet disait récemment qu'il faut, pour réinventer la démocratie, partir de la conscience qu'ont les hommes de leur situation (« la nécessaire prise en compte de la conscience que les acteurs ont de leur situation » in *Le Magazine littéraire*, février 2008, p. 94).

C'est l'ambition de ces carnets « de fureur et de jubilation ». C'est l'ambition de dire : voilà où nous en sommes, voilà pourquoi nous en sommes là, voilà ce que cela nous fait d'en être là, voilà ce que la modernité fit de nous — bien et mal —, voilà l'écart entre ce que nous pouvons être et ce à quoi nous sommes aujourd'hui réduit. Et peut-être : voilà les chemins d'une nouvelle amplitude du monde. Voici les voies pour renouer une haute appartenance au monde.

J'ai la conviction que nous sommes confrontés à une époque vulgaire, et d'une vulgarité rarement atteinte auparavant car tout simplement inimaginable hors d'une société de la marchandisation totale. Or, nous valons mieux que cette époque. Nous valons mieux que les icônes de cette époque. Nous valons mieux que les rois de cette époque – les rois de l'argent, et de la vitesse, de la performance. C'est ce que j'ai voulu exprimer, montrer, et parfois illustrer. La révolte a déjà une valeur. Mais, pour être digne de sa valeur, elle doit mener au travail. L'autre civilisation, une civilisation post-capitaliste, celle d'un pays où les hommes redécouvrent le rapport d'amour avec leur terre, c'est affaire de travail, d'interventions dans les débats, de remises en cause, de recherches, de traductions de textes, d'initiatives culturelles, de projets artistiques. Construire une société qui unisse ceux qui ont des choses à faire ensemble, de grandes choses à faire, pour construire de nouveaux « grands récits », c'est encore affaire de travail.

Rien ne sera donné. Mais beaucoup peut et doit être conquis. Le beau est possible, le juste est à portée de révolution, l'équitable est

raisonnable. Un autre monde que celui que nous avons sous les yeux attend notre volonté et notre travail pour surgir, tel un « soleil blanc [...] qui brille à travers les nuages gris » (Kenneth White). Il nous faut et faudra, encore et toujours, marcher à l'étoile.

PLV

ISBN 978-2-9539387-2-2 EAN 9782953938722 Association La Barque d'Or (LBO) 12 rue Léon Blum 94600 Choisy le Roi Contact : <u>labarquedor@hotmail.fr</u> Dépôt légal : janvier 2014

> Imprimé par Trèfle com 50 rue Saint Sabin 75011 Paris